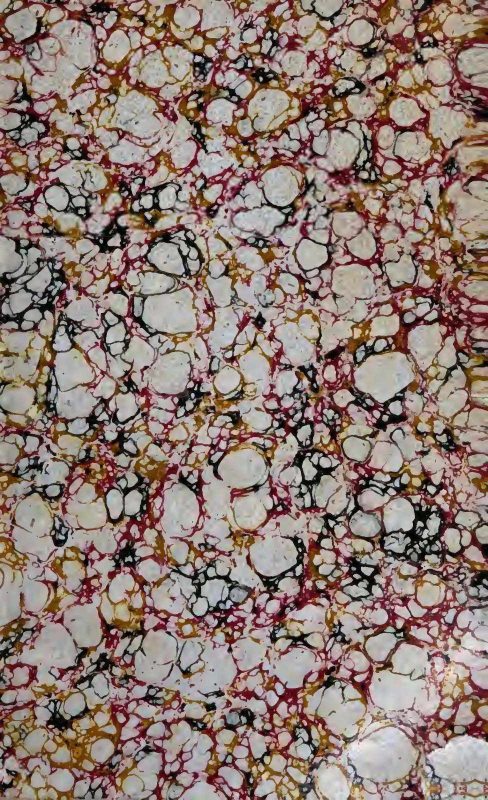

ALLI



·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·
Grande Sala O.S.
36 - II - 5
20 VII 5



COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

PARUES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

AURÉLIEN	2 vol.
BATAVIA	1 —
LE CONSCRIT	1 —
LE DÉMON DE L'ARGENT	1 —
LE DÉMON DU JEU	1 —
LE FLÉAU DU VILLAGE	1 —
LE GENTILHOMME PAUVRE	1 —
LA GUERRE DES PAYSANS	1 —
HEURES DU SOIR	1 —
LE JEUNE DOCTEUR	1 —
LE LION DE FLANDRE	2 —
LA MÈRE JOB	1 —
L'ORPHELINE	1 —
SCÈNES DE LA VIE FLAMANDE	2 —
SOUVENIRS DE JEUNESSE	1 —
LE TRIBUN DE GAND	2 —
LES VEILLÉES FLAMANDES	1 —

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.

LE

DÉMON DU JEU

PAR

HENRI CONSCIENCE

TRADUCTION DE

LÉON WOCQUIER







PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1863



LE

DÉMON DU JEU

I

Jusqu'à la fin du xve siècle le commerce européen n'avait subi aucune perturbation remarquable dans la direction qu'il avait prise. L'Amérique n'était pas encore découverte, et on ne connaissait pas d'autre voie vers les Indes que la route par terre.

Venise placée, comme une reine du commerce au point central de cette route, forçait les peuples de l'Europe et de l'Asie, de venir échanger dans son sein toutes les richesses du monde connu.

Une seule ville, Bruges la flamande partageait dans une certaine mesure, comme entrepôt international entre les peuples du Midi et du Nord, la prospérité commerciale de Venise; mais des insurrections populaires et des guerres civiles continuelles avait déjà fait abandonner la Flandre pour le Brabant par un

grand nombre de négociants étrangers, et la prospérité de Bruges était, en partie du moins, passée à Anvers.

Alors se produisirent tout à coup deux grands événements qui arrachèrent les peuples à l'ancienne direction de leurs relations commerciales : Christophe Colomb découvrit l'Amérique, le nouveau monde; et Vasco de Gama, doublant le cap de Bonne-Espérance, trouva une nouvelle route vers les Indes.

Cette dernière découverte, en déplaçant le grand chemin du monde, enleva à la ville de Venise les avantages de sa situation, et mit le commerce dans la nécessité de chercher un nouveau centre.

Le Portugal et l'Espagne étaient les nations les plus puissantes sur mer; leurs innombrables navires partaient pour les deux Indes et en rapportaient les épiceries, les perles et les métaux précieux destinés à être répandus dans tout l'ancien monde. Pour cette distribution, on avait besoin d'un entrepôt qui se trouvât à mi-chemin du midi et du nord de l'Europe, et où les Espagnols, les Portugais et les Italiens, aussi bien que les Français, les Anglais, les Allemands, les Suédois et les Russes, pussent se rendre avec une égale facilité, comme à un marché perpétuel de tout ce que pouvait offrir en échange le commerce du nouveau et de l'ancien monde (1).

(1) « Si bien que tous les marchands étrangers qui habitaient Bruges, à l'exception de quelques Espagnols qui y restèrent, vinrent vers l'année 1516 se fixer ici, l'un suivant l'autre, au grand détriment de Bruges et au profit d'Anvers. » Le Guicciardini, *Description des Pays-Bas.* Arnhem, 1617, p. 113.

Peu d'années avant le commencement des guerres de religion, qui devaient plonger notre pays dans des malheurs séculaires, le mouvement commercial avait pris à Anvers une étonnante extension.

Des milliers de navires de toute forme et de toute grandeur couvraient son vaste fleuve, comme une forêt de mâts dont les pavillons de toute couleur annonçaient la présence de tous les peuples commerçants du monde. Les galions portugais y apportaient les épices et les pierreries de l'Orient; les galions espagnols l'or et l'argent de l'Amérique; les navires italiens, les fruits délicats et les riches étoffes des pays méridionaux; les vaisseaux allemands, des grains et des métaux à profusion... et tous repartaient ensuite pour leur patrie, chargés d'autres marchandises, pour faire de nouveau place aux bâtiments qui arrivaient sans cesse et dont quelques-uns, suivant le témoignage des chroniques, devaient souvent attendre pendant six semaines avant de réussir à trouver assez d'espace pour aborder au quai (1).

Des bâtiments plus petits, tels que des *hers* et autres embarcations de moindre tonnage, remontaient l'Escaut ou s'aventuraient en mer pour faire participer les peuples des côtes voisines au commerce général du monde. Quant au transport dans l'intérieur du pays, il se faisait au moyen de puissants chariots dont il par-

(1) C. Scribanius dans ses *Origines Antwerpien sum,* dit qu'il a vu plus d'une fois dans l'Escaut deux mille cinq cents navires, dont les derniers venus devaient rester à l'ancre pendant deux ou trois semaines avant de pouvoir approcher des quais.

tait chaque jour quelques centaines d'Anvers pour toutes les contrées. Les pesantes voitures qui transportaient les marchandises par la grande route de Cologne jusqu'au cœur de l'Allemagne, se nommaient *Hessenwagens* (1).

L'activité extraordinaire qui régnait sur ce grand marché du monde, avait de bonne heure engagé les marchands étrangers à venir fixer leur demeure dans une ville où des monceaux d'or en circulation promettaient à chacun profits et fortune.

A l'époque dont nous parlons, Anvers était habité par près d'un millier de négociants d'autres pays qui avaient tous leurs serviteurs à eux; et même une chronique estime, avec quelque exagération peut-être, qu'à un certain moment, on a pu y compter jusqu'à cinq mille étrangers s'occupant de commerce (2).

C'était à la bourse que ces étrangers se réunissaient deux fois par jour, non-seulement pour s'occuper d'achat de marchandises et d'assurances des navires, mais principalement pour faire des opérations de banque.

Pour donner une idée des trésors dont les maisons d'Anvers disposaient alors, qu'il suffise de dire que le roi de Portugal emprunta un jour à la bourse de cette

(1) Les écuries et les remises occupées par cette importante société de transports existent encore à Anvers. Bien qu'elles servent aujourd'hui de casernes, elles ont conservé leur nom primitif : *Hessembruis*.

(2) Voir l'évaluation de la population donnée par Scribanius dans l'*Histoire d'Anvers*, de MERTENS et TORFQ. Partie IV, chap. v.

ville trois millions de couronnes d'or et que la reine Marie d'Angleterre y contracta un emprunt évalué à soixante et dix millions de francs.

Un seul négociant, nommé le riche Fugger, laissa à sa mort un héritage de près de six millions de couronnes d'or, somme qui, pour cette époque, paraîtrait fabuleuse, si le montant n'en était établi par des documents qui échappent à toute contestation.

Cette richesse et la présence de tant de nations qui rivalisaient pour s'éclipser les unes les autres, avaient porté le luxe à Anvers à un tel point, que souvent les magistrats durent publier des règlements et des ordonnances pour mettre un frein aux fêtes et au gaspillage de l'argent; non pas tant à cause des étrangers que dans l'intérêt des familles nobles et de la bourgeoisie, qui se laissaient entraîner par l'exemple des négociants à déployer un luxe qui pouvait compromettre leur fortune.

La plupart des négociants italiens de Lucques, de Gênes, de Florence et des autres villes d'au delà des Alpes, étaient gentilshommes, et à cause de cette circonstance même, se trouvaient dans des rapports plus étroits avec les familles nobles d'Anvers, dont les membres, même les femmes, possédaient trois ou quatre langues, et s'appliquaient surtout à parler avec pureté et élégance le doux idiome de l'Italie (1).

(1) « Les Anversois sont habiles et expérimentés à faire le commerce avec le monde entier, et quoiqu'ils ne soient pas sortis de leur pays, ils savent parler trois, quatre et même quelques-uns cinq, six et sept langues, même les femmes, ce qui est à la fois très-commode pour eux et très-étonnant. » (L. Guicciardini, p. 144.

Dans le *Kipdorp*, non loin de l'église de Saint-Jacques, se trouvait une belle maison de maître, qui était fréquentée de préférence par l'élite des négociants italiens. C'était la demeure de Guillaume Van de Werve, seigneur de Schilde.

Bien que ce gentilhomme ne s'occupât pas lui-même de commerce, parce que les familles aristocratiques du Brabant ne considéraient pas le négoce comme une occupation digne d'un noble (1), il se montrait cependant très-affable et très-hospitalier vis-à-vis de tous les étrangers dont la naissance lui permettait la fréquentation familière. De plus, il était extrêmement riche, grand et généreux dans sa manière de vivre, et s'exprimait assez bien en trois ou quatre langues pour pouvoir prendre part, dans ces idiomes, à une conversation agréable ou utile.

Il y avait encore d'autres raisons pourtant de l'affluence des nobles étrangers chez M. Van de Werve. Il avait une fille, nommée Marie, d'une beauté extraordinaire, si aimable et en même temps si modeste et si retenue au milieu de tous ceux qui rendaient à l'envi hommage à sa grâce, que, dans l'enthousiasme de leur nature méridionale, les gentilshommes étrangers l'appelaient la *bionda maraviglia*, la blonde merveille.

Un matin de l'année 1550, la belle Marie Van de

(1) « Mais ces gentilshommes néerlandais, et ceux d'en deça des montagnes, ne peuvent faire le commerce, comme le font les innombrables nobles italiens de Venise, Florence, Gênes et Lucques. » L. Guicciardini, *Descr. des Pays-Bas*, p. 140.

Werve se trouvait, dans la demeure de son père, assise dans un fauteuil richement sculpté. La jeune fille devait être revenue depuis peu de l'église, car elle tenait encore en mains son chapelet de pierres précieuses et son chaperon où sa faille était suspendue à côté d'elle à une autre chaise. Une pensée joyeuse, et qui remplissait son cœur d'une douce attente, l'occupait sans doute en ce moment ; un sourire presque insaisissable, mais éloquent comme un reflet de l'âme, se jouait sur ses lèvres, tandis que ses yeux, levés au ciel, semblaient implorer une grâce de Dieu.

Derrière elle, au mur de la salle, était suspendu un tableau, où le grand maître Jean Van Eyck avait représenté la Vierge priant dans la solitude, au moment où elle ignore encore la sublime destinée qui l'attend.

L'artiste avait prodigué dans ce chef-d'œuvre les plus ardentes inspirations de son pieux et poétique génie, car l'image semblait vivre et penser. Elle ravissait par la douceur des traits du visage, par le calme majestueux de l'expression, par le tendresse du sourire, par le regard plein d'amour et de quiétude qu'elle adressait de la terre au ciel.

Il y avait une saisissante ressemblance entre la création du peintre et la jeune fille qui était assise devant, presque dans la même attitude.

En effet, la jeune Marie Van de Wérve était aussi belle que la poétique représentation de sa patronne. Elle aussi avait de grands yeux bleus, dont le regard, quoique calme et rêveur, annonçait une sensibilité profonde

et une ame tendre et aimante; sur son front d'une blancheur de lis brillaient aussi des boucles d'un blond doré, et ses joues légèrement rosées formaient le plus bel ovale que puisse dessiner et peindre la main d'un artiste; dans tout son être aussi il y avait ce calme, ce recueillement, cette gravité saisissante, véritable poésie de l'âme immatérielle, qui n'a été comprise que par les artistes croyants du Nord, avant que l'inspiration matérielle de l'art païen leur fût apportée par le Midi.

Marie Van de Werve était très-richement vêtue; mais il y avait dans son costume une telle sobriété d'ornements, à cette époque de luxe exagéré, que cela pouvait sembler étrange. Un corsage de velours bleu de ciel embrassait sa taille svelte, et une jupe de damas à grandes fleurs tombait en plis anguleux jusqu'à ses pieds. Seulement sur ses manches à crevés brillaient quelques broderies de fil d'or, et sur la poche en peau de chamois qui pendait de sa ceinture scintillaient des glands mobiles incrustés de pierreries.

Tout ce qui l'entourait attestait l'opulente fortune de son père : de grands vitraux peints, couverts des armoiries de ses ancêtres, jetaient des reflets magiques sur le parquet de marbre; des tables de chêne, des chaises, des cassettes chargées de sculptures exquises par le ciseau d'artistes célèbres, étaient rangées le long des murs; un crucifix d'ivoire précieux s'élevait au fond et offrait l'eau bénite dans une coupe d'argent ciselé. Jusqu'aux gigantesques chenets, placés dans les cendres

sous le manteau de la vaste cheminée, étaient en partie dorés et ornés d'armoiries.

Soit que sa prière fût terminée ou que ses pensées eussent pris une contre direction, elle se leva de son siége et se dirigea à pas lents vers la grande fenêtre qui donnait sur le jardin. Elle regarda à travers les vitraux en levant les yeux vers le ciel, comme pour demander à son profond azur s'il resterait longtemps aussi pur. L'expression d'un doux espoir vint illuminer son beau visage, et la teinte rosée de l'émotion se peignit sur ses joues.

Un homme déjà âgé se montra en ce moment à la porte de la salle. D'épaisses moustaches ombrageaient ses lèvres et une longue barbe pointue lui descendait jusques sur la poitrine. Il y avait quelque chose de grave, de sévère, dans son imposante physionomie et même dans son costume; car bien qu'on pût voir briller sur sa poitrine le drap d'or de son pourpoint, tout son corps était enveloppé dans une longue robe dont la couleur sombre était rehaussée par des revers de fourrure blanche comme la neige.

— Bonjour, Marie, dit-il en s'approchant de la jeune fille.

— Que la bénédiction de Dieu vous accompagne partout, mon père bien-aimé, répondit-elle; venez donc voir comme le ciel est bleu et comme tout brille sous les rayons du soleil.

— Temps charmant : on dirait que nous sommes déjà en plein mois de mai.

— C'est aujourd'hui la veille de mai : mon père.

Et, avec un joyeux sourire, elle attira son père plus près de la fenêtre, et lui montrant le ciel du doigt :

— Le vent a tourné, dit-elle ; il vient d'Angleterre.

— C'est vrai, depuis hier déjà il est au sud-est.

— Ah ! tant mieux ! les vaisseaux qui sont retenus en mer pourront remonter l'Escaut avec la marée d'aujourd'hui ou de demain !

— Et tu espères, murmura M. Van de Werve, en secouant la tête, que la galère *Il Salvatore,* qui doit amener de Lucques le vieux signor Deodati, se trouvera au nombre de ces vaisseaux?

— J'ai si longtemps imploré de Dieu ce vent favorable, répondit la jeune fille. Je remercie le Seigneur de sa misérisorde : ma prière est exaucée !

M. Van de Werve regarda le parquet d'un air tout préoccupé, comme si les paroles de sa fille avaient fait sur lui une impression désagréable.

La jeune fille appuya son bras caressant sur son épaule et dit :

— Cher père, vous voilà encore triste. Vous m'aviez cependant promis que vous attendriez avec calme et tranquillité l'arrivée du signor Deodati.

— C'est vrai, mon enfant, répondit-il, mais maintenant que le moment de prendre une décision approche, je me sens l'âme pleine d'inquiétude. Nous sommes d'un sang illustre, Marie, et nous devons par l'éclat extérieur et par un grand déploiement de luxe, faire honneur à la splendeur et à la gloire de notre

race. Le signor Geronimo que tu sembles aimer plus que tout autre, vit ici très-économiquement; il est vêtu fort simplement, et s'abstient de toutes les dépenses qui, comme preuves de richesse et de générosité chevaleresque, relèvent un homme aux yeux du monde. Cela me fait craindre que son oncle ne soit guère riche ou très-avare.

— Mais, mon père, avec votre permission, le signor Deodati de Lucques est extrêmement riche et de haute noblesse, dit la jeune fille d'un ton triste. Le banquier Marco Riccardi ne vous a-t-il pas donné à cet égard des renseignements satisfaisants ?

— Et s'il est avare, Marie, acceptera-t-il les conditions que je veux lui poser? Ce que je dois lui demander, c'est la renonciation à une partie considérable de sa fortune en faveur de son neveu Geronimo. Cela ne porterait-il pas atteinte à ta dignité, Marie, et tes frères n'en tireraient-ils pas vengeance, si ta main était refusée pour une raison d'argent? Je déplore que tu aies si irrévocablement accordé ton affection au signor Geronimo, alors que tu pouvais choisir entre cent autres plus riches et plus considérables que lui. Le chef de la puissante maison des Buonvisi avait bien plus de droit à ma sympthie et à la tienne...

— Simon Turchi ! dit la jeune fille en soupirant e en laissant tomber avec découragement la tête sur sa poitrine.

— Ce pauvre signor Turchi, reprit le père, que n'a-t-il pas fait, durant trois ans, pour te prouver son

amour chevaleresque? Fêtes, banquets, concerts, promenades en gondole sur l'Escaut, il n'a rien épargné, et a sacrifié des monceaux d'or pour te plaire? tu n'étais pas mal disposée pour lui autrefois, Marie ; mais depuis qu'il a été attaqué la nuit dans la rue par des assassins inconnus et qu'il a reçu cette fatale blessure au visage, il est bien changé à tes yeux. Au lieu d'être reconnaissante envers le bon Turchi, tu te montres si mal envers lui que je suis près de croire que tu le hais.

— Moi haïr le signor Turchi ? s'écria la jeune fille comme effrayée de cette accusation, mon père bien aimé, ne croyez pas cela !

— C'est un beau et imposant gentilhomme, mon enfant.

— Oui, mon père ; il est depuis longtemps l'ami intime du signor Geronimo (1).

Van de Werve prit la main de sa fille et dit d'une voix douce :

— Geronimo est peut être plus beau aux yeux des femmes; mais son sort dépend de la bonté de son oncle; il est jeune, inexpérimenté, et ne possède rien à lui. Le signor Turchi est riche au contraire et estimé de tout le monde, comme associé et administrateur de la célèbre maison de commerce des Buonvisi. Consulte-toi mieux dans ton choix, Marie, satisfais au vœu de tes frères et au mien ; il en est temps encore.

(1) « Deux notables négociants italiens, tous deux d'origine noble et nés à Lucques, qui, comme compatriotes, étaient grands amis. » Van Meterens. *Histoire des Pays-Bas.* T. I.

Des larmes brillèrent dans les yeux de la jeune fille; cependant ce fut avec une douce résignation qu'elle répondit :

— Mon père, je suis votre humble servante. Ordonnez : j'obéirai sans murmure et je baiserai humblement la main vénérée qui m'impose un douloureux sacrifice..... Mais Geronimo, le pauvre Geronimo.

A ces mots, elle sentit sa force d'âme succomber; elle porta les mains à ses yeux en sanglotant; et des larmes tombèrent à ses pieds comme des perles brillantes sur le pavé de marbre.

Pendant quelques instants M. Van de Werve contempla sa fille avec une pitié croissante; puis, vaincu par la vue de sa douleur, il lui reprit la main et la pressant tendrement, il lui dit :

— Allons, ma bonne Marie, ne pleure pas davantage. Nous verrons ce que répondra le signor Deodati quand je lui ferai mes conditions. Geronimo est de haute naissance; si son oncle consent à le doter d'une fortune suffisante, que ton vœu s'accomplisse.

— O mon père bien-aimé, dit la jeune fille toujours en larmes, cela dépend de votre plus ou moins de condescendance. Si vous demandez au signor Deodati des choses impossibles.....

— Non, non, sois tranquille, dit M. Van de Werve en l'interrompant, je m'efforcerai de remplir mon devoir comme père, et en même temps de faire tout ce qui est possible pour te garder de nouveaux chagrins. Es-tu contente, maintenant?

La jeune fille embrassa silencieusement son père, et il y avait une si fervente reconnaissance dans son regard que, M. Van de Werve se sentit tout ému et murmura en souriant :

— Flatteuse ! que pourrait-on te refuser ? L'âge, l'expérience, la prudence tout doit céder devant un seul regard de tes yeux. Cache ton émotion ; j'entends quelqu'un dans le vestibule.

Un domestique ouvrit la porte et dit, en introduisant quelqu'un :

— Le signor Geronimo.

Le jeune gentilhomme qui parut dans la salle se distinguait par sa taille svelte et élancée et par la gracieuse élégance de son attitude et de ses manières. Ses joues et son front étaient teints de cette légère et transparente nuance brune qui ajoute tant à la beauté virile du visage chez certaines nations du Midi. La jeune barbe qui ornait son menton, les cheveux d'un noir foncé qui tombaient le long de ses tempes, et le feu qui brillait dans ses yeux noirs, donnaient à son visage une gravité singulière, tandis qu'un calme sourire et je ne sais quoi de rêveur répandu dans l'ensemble de ses traits attestaient une grande bonté d'âme.

Bien que, dès le seuil de la salle, il cherchât à donner à son visage la sérénité de la joie, il y restait cependant une expression de tristesse qui n'échappa pas à l'œil de Marie.

Le costume de Geronimo était simple en comparaison de la riche toilette des autres nobles italiens, ses

compatriotes. Il portait un chapeau de feutre avec une plume pendante, un manteau à l'espagnole, un pourpoint de drap anglais doublé de fourrure noire, des hauts-de-chausses de satin violet et des bottes grises. Seule, l'épée suspendue à son côté, tranchait sur son modeste accoutrement par sa poignée étincelante et attestait par les armoiries qui y étaient gravées qu'il appartenait à une famille noble.

— *Che la pace sia in quelle casa!* (1) dit-il en entrant dans la salle.

Il s'inclina profondément devant M. Van de Werve, et murmura un respectueux salut; mais les signes de douleur qu'il aperçut sur le visage de Marie, le saisirent tellement qu'il fit trève aux cérémonies pour fixer sur la jeune fille un regard interrogateur. Des larmes brillaient dans les yeux de Marie, et cependant elle souriait avec joie...

— Marie est singulièrement impressionnable de sa nature, signor Geronimo, dit M. Van de Werve. Je lui parlais de sa bonne mère d'heureuse mémoire; elle pleurait... Et voilà que vous paraissez, et elle sourit, comme si elle n'avait pas eu de chagrin.....

La jeune fille n'attendit pas la fin de cette explication; avant que son père cessât de parler, elle prit son bien-aimé par le bras et le conduisit devant la fenêtre. Elle lui montra la girouette et dit:

— Voyez, Geronimo, le vent est à l'ouest.

(1) Que la paix soit dans cette maison!

— Je le sais depuis cette nuit, Marie, répondit le jeune homme avec un soupir involontaire.

— Mais réjouissez-vous donc; votre oncle peut arriver dès aujourd'hui en vue de la ville!

— Je ne le crois pas; c'est possible cependant, dit le jeune homme d'un ton triste.

— Comme vous dites cela froidement, Geronimo! dit la jeune fille surprise, quel nuage obscurcit donc votre âme?

— C'est vrai, je remarque en vous quelque chose d'extraordinaire, signor, remarqua le père. Vous paraissez fort triste. Avez-vous peut-être reçu de fâcheuses nouvelles de votre oncle?

Le jeune homme sembla chercher d'un air distrait une réponse à cette question; mais tout aussitôt il secoua vivement la tête, comme s'il s'efforçait de secouer les pensées qui l'attristaient. Il répondit en balbutiant:

— Ah! non, ce n'est pas cela..... j'ai vu tout à l'heure, derrière le couvent des dominicains, une chose qui m'a profondément ému; j'en tremble encore de saisissement. N'avez-vous jamais entendu parler d'un négociant florentin du nom de Massimo Barberi.

— Un chevalier? demanda Marie. Nous n'avons jamais entendu son nom.

— Non, un bourgeois, mais cependant un homme jouissant d'une haute considération.

— Je le connais parfaitement, dit M. Van de Werve. Dernièrement encore, je l'ai vu chez Lopez de Galle

pour lequel il avait fait quelques affaires de change. Que vouliez-vous nous dire de lui ?

— Une chose terrible, monsieur Van de Werve. On a pêché dans un égoût le corps du pauvre Barberi ; il avait reçu deux coups de poignard à la gorge. Il a sans doute été attaqué et tué cette nuit...

— Il est triste de voir tant de meurtres se commettre dans notre ville d'Anvers, dit M. Van de Werve. Voici le quatrième en un mois. Chaque fois, les victimes sont des espagnols ou des italiens ; et que ces meurtres aient pour cause la vengeance ou la jalousie, c'est ce qu'on peut facilement reconnaître à ce que les cadavres ne sont dépouillés ni de leur argent, ni de leurs bijoux. C'est une coutume horrible aux yeux de Dieu et de l'humanité que cette coutume des peuples méridionaux de s'attaquer et de se tuer ainsi par guet-apens et parfois sans la moindre raison... Et vous même, signor Geronimo ne craignez-vous pas quelquefois que la main d'un ennemi puisse vous frapper ?

Le jeune gentilhomme fit de la tête un signe négatif.

— Par exemple, reprit le père de Marie, c'est aujourd'hui la veille du mois de mai. Je n'ai pas besoin de vous demander si vous avez l'intention de faire à Marie l'honneur d'une *serenata.* C'est un usage de vos compatriotes de rendre ainsi hommage aux jeunes filles, et vous ne laisseriez pas passer cette occasion si un homme d'expérience ne vous donnait un meilleur conseil. Geronimo, écoutez ce que me dit une calme raison : ne vous exposez pas témérairement à un danger

de mort ; renoncez pour cette fois à votre projet. Déjà beaucoup de vos compatriotes ont prétendu à la main de Marie, qui ont été moins heureux que vous et qui, peut-être à cause de cela, vous portent envie.

Le jeune homme répondit avec un sourire qui faisait prévoir un refus des conseils reçus :

— Il est difficile, monsieur, de parler de telles choses en présence de celle qui doit être l'objet de notre hommage. Permettez-moi, je vous prie, de décider en pleine liberté comment je dois m'acquitter pour satisfaire aux convenances du devoir de politesse auquel je suis tenu vis-à-vis de mademoiselle.

— Mais, permettez-moi, signor, de vous dire, dit le vieillard à demi fâché, que cela ne vous fait pas honneur de rejeter le conseil d'un homme d'expérience pour satisfaire une fantaisie sans importance. La témérité est plutôt de la déraison que du courage.

— Mon père, mon père, dit Marie d'un ton de prière, ne vous fâchez pas ; le signor Geronimo ne court aucun danger.

— Confiance insensée ! s'écria le vieillard. Quel droit Geronimo a-t-il de se croire plus que les autres à l'abri du danger et du malheur ? Que Geronimo soit téméraire, cela est peut-être pardonnable ; mais toi, Marie, tu mérites à coup sûr une sévère remontrance pour oser confirmer ton ami dans son dangereux projet.

La jeune fille baissa la tête sous le reproche de son père, et murmura pour s'excuser :

— Geronimo a une relique, mon père.

Il sembla que cette révélation mettait le jeune homme dans l'embarras, car il jeta un triste regard à Marie.

Celle-ci lui dit d'un ton suppliant :

— Allons, Geronimo, ne faites pas acte de mauvaise volonté ; montrez la relique à mon père ; il saura alors pourquoi vous ne craignez pas qu'il vous arrive malheur.

Le jeune homme sentit qu'il ne pouvait répondre par un refus à la prière de Marie. Il mit la main sous son pourpoint, en retira un objet suspendu à une chaîne d'acier, et s'approcha de M. Van de Werve pour le lui mettre en main.

C'était une médaille plate en cuivre verdâtre, sur laquelle se trouvaient gravés des lettres et des signes inconnus. Une croix entre deux sabres recourbés, et au-dessous une demi-lune, remplissaient le champ de la médaille. Au pied de la croix, et par conséquent au-dessus de la demi-lune, se trouvait une pierre grise, grossièrement incrustée. Tout l'objet était lourd et grossier.

M. Van de Werve considéra pendant quelque temps ce singulier emblème; il le tourna et le retourna, comme s'il cherchait à comprendre la signification des lettres.

— Une relique ? murmura-t-il. Voyez ces deux cimeterres, cette demi-lune et ces lettres étranges. C'est un talisman mahométan, et peut-être bien un emblème outrageant pour notre sainte religion !

— Non, monsieur, permettez-moi de vous dire que

vous vous trompez, sans aucun doute, répliqua Geronimo. La croix ne se trouve-t-elle pas placée au-dessus de la demi-lune, et cela ne signifierait-il pas plutôt que la foi dans le Christ a triomphé de la doctrine de Mahomet?

— Mais pourquoi appelez-vous cela une relique ?

— Marie l'appelle ainsi, mais non moi. C'est une amulette, monsieur, et si elle a quelque puissance, elle la doit à cette pierre grise que vous remarquez au-dessous de la croix. Cette pierre est une *draconite*, enlevée au péril de la vie de la tête d'un dragon, dans le pays des nègres.

Un sourire demi-railleur contracta le visage du vieux gentilhomme, tandis qu'il contemplait en silence le talisman. Après un instant, il dit :

— Je me souviens, signor Geronimo, d'avoir lu dans Pline certains détails sur la draconite et sur ses vertus extraordinaires, mais je me souviens en même temps que le grand naturaliste oublie de dire quelle est la force propre à la draconite... Ah! ah! signor, vous vous fiez à cet objet et vous croyez qu'il vous protégerait contre le poignard des assassins? Les gens du midi ont une étrange piété : dans leur superstition ils confondent ce qui est saint avec des choses qui ne devraient leur vertu, si elles en avaient quelqu'une, qu'aux conjurations des sorciers !

Le jeune chevalier rougit légèrement et répondit :

— Vous vous trompez, monsieur, pour ce qui me concerne du moins. Je pourrais, pour ma justification,

vous dire que cette amulette a appartenu à un pèlerin, et qu'elle a reposé pendant la nuit du vendredi saint sur la tombe de Notre-Seigneur à Jérusalem ; mais je serai plus loyal en vous déclarant que je ne crois pas que cet objet ait la moindre puissance pour me préserver du danger. Et, cependant, je le porte sur moi avec la ferme et inébranlable conviction qu'il me protégera à l'heure critique contre tout malheur.

— Il vient peut-être de vos parents morts? demanda M. Van de Werve, frappé de la singulière explication du jeune homme.

— Non, monsieur, répondit Geronimo, cette amulette est pour moi le souvenir bien cher de ce qu'un jour en ma vie Dieu m'a permis de faire une bonne action. Je voudrais bien vous raconter comment l'amulette est tombée entre mes mains et pourquoi je crois qu'elle peut me protéger ; mais c'est une longue histoire.

— Il me serait agréable cependant que vous voulussiez bien satisfaire ma curiosité, dit le vieux chevalier.

— Eh bien, qu'il en soit selon votre désir, répondit Geronimo.

— Vous savez, monsieur, qu'il y a cinq ans, lorsque je voulus entreprendre, pour la première fois, le voyage de Lucques à Anvers, je fus pris par les pirates algériens et emmené comme esclave en Barbarie. On me vendit à un seigneur maure, qui me fit travailler dans les champs jusqu'à ce que mon oncle envoyât la rançon qui devait me rendre la liberté. Dans les mêmes champs où je devais travailler, sans y être trop contraint, je

voyais une vieille femme aveugle attelée à une sorte de petite charrue, et qu'on faisait marcher à coups de bâton, comme une mule. C'était une esclave chrétienne, à laquelle on avait crevé les yeux par un pur raffinement de cruauté. J'appris d'elle qu'elle était née en Italie, dans un village des environs de Porto-Fino, port situé non loin de Gênes. Elle n'avait pas de parents qui pussent payer sa rançon, et c'était pour cela qu'on l'avait rivée à la charrue comme une bête de somme, jusqu'à ce que la mort vînt la délivrer. Le sort affreux de cette malheureuse esclave aveugle m'inspirait une si profonde pitié que je versais des larmes de douleur et de rage quand j'entendais de loin les cris navrants que lui arrachait le bâton du surveillant. Un jour même que les bourreaux païens avaient terrassé la pauvre femme et la maltraitaient cruellement, mon indignation s'alluma tellement que j'osai la protéger par la force. Si mon maître maure n'eût attendu une somme considérable pour ma délivrance, la mort la plus affreuse eût été sans doute la punition de mon audace. Après quelques jours de prison et de mauvais traitements, on me renvoya aux champs pour y travailler comme auparavant. La position de l'esclave aveugle n'avait pas changé ; elle était toujours inhumainement accablée de coups de bâton. Son sort me déchirait le cœur, mais plus encore mon impuissance à défendre contre les cruels païens une femme qui était ma sœur par le Christ et par notre commun malheur. N'osant plus recourir à la force, je recherchai d'autres moyens

d'adoucir son sort. Durant les quelques heures de repos qu'on nous accordait, ou plutôt qu'on acccordait à nos surveillants, chaque fois que je pouvais le faire sans être vu, je courais à la femme aveugle et partageais avec elle la meilleure partie de ma nourriture ; je m'efforçais de la fortifier en lui donnant l'espoir que Dieu ne la laisserait pas mourir à cette affreuse chaîne ; je lui disais que si je redevenais libre et pouvais retourner en Italie, je travaillerais activement à amener sa libération, dussé-je moi-même renoncer à tous les plaisirs pendant quelques années, pour amasser peu à peu sa rançon ; je lui parlais de notre patrie, de la bonté de Dieu et de sa délivrance probable. La pauvre aveugle baisait mes mains et me nommait un ange envoyé par Dieu pour illuminer les ténèbres de sa vie de doux rayons de consolation et de pitié. Je demeurai quelques mois seulement en servitude avec elle. Mon oncle à qui, sur mes indications, on avait donné avis de ma captivité, envoya à Alger une galère armée pour me chercher. Outre le montant de ma rançon, il m'envoyait en même temps la somme nécessaire pour transporter quelques marchandises précieuses de Barbarie en Italie. Lorsque je pris congé de l'esclave aveugle, je fus si profondément touché de sa douleur que la pensée me vint de racheter sa liberté. Il est vrai qu'il me faudrait pour cela prendre une bonne partie de l'argent que mon oncle m'avait envoyé pour acheter des marchandises ; il est vrai que je tremblais d'avance, dans la conviction que mon oncle, qui voulait que la régula-

rité en affaires de commerce fût respectée comme une loi de fer, m'accablerait de sa colère; mais cependant le cœur l'emporta; la charité chrétienne triompha en moi. N'écoutant que ma compassion, j'achetai la liberté de l'infortunée aveugle et la dégageai de mes propres mains de la charrue. Ah! ce fut le moment le plus heureux de ma vie!

Marie et son père étaient tous deux profondément touchés par le récit du jeune homme; chacun d'eux avait pris une de ses mains.

— Ah! Geronimo, s'écria Marie, que le bon Dieu vous bénisse d'avoir été si compatissant envers la pauvre esclave chrétienne!

— En effet, vous avez bien, très-bien agi, dit M. Van de Werve. Je sens, Geronimo, que je vous estime et vous aime davantage, à cause de votre générosité envers l'infortunée aveugle... Elle fut sans doute bien heureuse de cette libération inattendue?...

— Vous le comprenez facilement, répondit le jeune gentilhomme. Lorsque je lui dis qu'elle allait être libre et qu'elle allait retourner avec moi dans la patrie tant regrettée, elle devint presque folle de joie; elle riait, criait, pleurait; elle tombait par terre et remerciait Dieu en levant les mains au ciel; elle embrassait mes genoux et arrosait mes pieds de ses larmes. Ne sachant comment me témoigner sa reconnaissance, elle tira l'étrange amulette de son sein et me la donna en me conjurant de la porter toujours. Elle me dit qu'elle a pour force propre de protéger et de sauver celui qui la

possède, alors que tout secours humain lui manque ou est devenu impuissant. Quant à l'origine de l'amulette elle n'en savait rien autre sinon qu'elle avait été rapportée de Jérusalem par un de ses ancêtres qui avait fait un voyage en terre sainte en expiation d'un meurtre commis involontairement, — et que, depuis ce temps, elle avait été transmise dans sa famille, des parents aux enfants, comme une précieuse relique. Elle ne doutait nullement de ses vertus et racontait d'étranges choses à l'appui de sa foi. Ainsi, elle prétendait que c'était l'amulette seule qui lui avait valu une protection et qui lui permettait de retourner en Italie d'une façon si inespérée...

— Vous l'avez emmenée avec vous? La pauvre aveugle vit-elle encore? demanda Marie.

— Je l'ai, en vue d'Italie, fait passer à bord d'un navire côtier qui allait à Porto-Fiero ; je lui ai donné une petite somme d'argent et l'ai recommandée aux bons soins du batelier. La pauvre Theresa Mostajo, — c'est son nom, — vit sans doute en paix aujourd'hui dans son village natal et prie Dieu pour moi... Voilà l'unique raison pour laquelle je crois que l'amulette a une certaine vertu ; je crois à la protection de ce signe, parce qu'il a été sanctifié par un acte de charité chrétienne et par les prières de gratitude de la pauvre aveugle martyrisée au nom du Christ par les païens.

Le vieux chevalier resta un instant silencieux et comme plongé dans ses réflexions. Puis, pressant de nouveau la main du jeune homme, il dit :

— Je ne vous connaissais pas encore, Geronimo. Et je désire qu'il me soit possible de vous prouver combien la générosité de votre cœur vous honore et vous ennoblit à mes yeux ; mais bien que votre foi dans la vertu de l'amulette repose sur un sentiment louable, à votre place cependant, je ne m'y fierais pas trop. Vous savez ce que dit le proverbe : « Aide-toi, le ciel t'aidera. »

— Ne craignez pas que je commette pour cela d'aveugle imprudence, M. Van de Werve ; je sais que le regard et la pointe de l'épée doivent être de bonnes sentinelles. Quand je traverse les rues dans l'obscurité, je me fais toujours bien accompagner, et ma main ne quitte pas la poignée de mon arme. Ainsi, tranquillisez-vous sur ce point, monsieur, et permettez-moi de m'acquitter de mon devoir comme il convient envers celle à qui je dois hommage et respect.

En ce moment, le son d'une grosse cloche fit trembler les vitraux peints de la salle. La jeune Marie fut tout à coup par là ramenée à d'autres pensées.

— Déjà dix heures qui sonnent à Saint-Jacques ! dit-elle. Si mon père voulait venir avec moi faire une promenade au chantier, pour voir s'il n'arrive pas encore de navires, j'en serais bien heureuse.

— A quelle heure est la marée ? demanda le père à Geronimo.

— A midi la haute marée, monsieur, répondit le jeune homme.

— Qu'irions-nous faire sitôt au chantier ? demanda

le vieux chevalier. Il peut se passer plusieurs jours encore avant qu'*Il Salvatore* paraisse dans l'Escaut. Ne crains donc pas, Marie, que le signor Deodati, puisse nous surprendre par son arrivée. Don Pezoa, le facteur du roi de Portugal, a donné ordre que je fusse averti dès que la galère que nous attendons sera signalée au bas du fleuve, à midi....

Il fut interrompu par l'entrée d'un domestique qui lui annonça que le chevalier Jean Van Schoonhoven, le bailli (1), désirait lui parler et l'attendait.

Geronimo fit un mouvement comme s'il voulait saluer et se retirer, mais M. Van de Werve lui dit avec affabilité.

— Restez, signor; je vais envoyer Pétronille, la duègne de Marie, lui tenir compagnie; peut-être l'entretien avec messire de Schoonhoven ne me retiendra-t-il pas longtemps. Nous irons alors au chantier, et y jouirons au moins du beau temps. Restez, restez, je vous en prie.

A peine avait-il quitté la salle qu'une vieille femme de service y entra et se plaça sur une chaise dans un coin, près de la porte d'entrée. Elle tira un chapelet de sa poche et parut se mettre à prier tout bas. Cette façon d'agir devait être une coutume habituelle; car ni la

(1) Le bailli (Schont) était le représentant du prince pour la poursuite des crimes. Lui seul et ses agents pouvaient appréhender et arrêter les malfaiteurs, sauf le cas de guet-apens ou de flagrant délit. On nommait aussi ce haut fonctionnaire *margrave,* parce que le margrave du pays de Ryen, était de plein droit bailli de la ville d'Anvers.

jeune fille ni le jeune homme ne firent la moindre attention à la duègne.

Marie se rapprocha de son bien-aimé et lui dit d'une voix joyeuse :

— Geronimo, réjouissez-vous ! Mon père vient encore de me promettre tout à l'heure de ne pas poser à votre oncle de conditions trop onéreuses.

— Je lui suis reconnaissant de sa bonté, répondit le jeune homme d'un ton triste.

— Mais qu'avez-vous ? demanda Marie inquiète de sa froideur. J'ai remarqué dès votre entrée qu'une sorte de tristesse ou d'anxiété pèse sur votre cœur. Ayez bon espoir ; la galère *Il Salvatore* peut encore remonter l'Escaut aujourd'hui.

— Fasse Dieu qu'elle n'arrive pas ! dit Geronimo en soupirant.

— Redoutez-vous donc l'arrivée de votre oncle ? s'écria la jeune fille effrayée.

— Ne parlez pas si haut, Marie ; votre duègne ne peut entendre ce que j'ai à vous dire. Oui, je redoute l'arrivée de mon oncle, depuis hier soir. J'ai imploré cette arrivée comme une faveur du ciel ; et maintenant, Marie, elle me fait trembler.

— Avez-vous donc des nouvelles de votre oncle ? de mauvaises nouvelles, peut-être ?

— Ah ! mon amie, au moment où tout me souriait, quand déjà dans toutes mes prières je remerciais Dieu du bonheur qu'il m'avait accordé, un menaçant orage s'élève contre ma vie. Il me semble déjà entendre la

voix de mon oncle prononcer la cruelle sentence qui doit me condamner à une douleur éternelle...

La jeune fille pâlit d'angoisse et le regarda dans les yeux d'un air interrogateur.

— Bonne Marie, murmure le jeune homme, c'est un secret que je ne puis vous confier qu'à demi et que par devoir, je devrais peut être vous taire tout à fait. Il y a quatre semaines qu'un négociant très-estimé se trouva, par un singulier concours de circonstances, sans argent et vint me prier de lui prêter dix mille couronnes. Si je ne satisfaisais pas à cette prière, la réputation de sa maison était compromise pour toujours. Son nom me paraissait une solide garantie pour une somme dix fois plus considérable que celle qu'il désirait m'emprunter. En tout cas, — quoique je reculasse devant la pensée que j'allais méconnaître gravement les ordres de mon oncle, — je ne pus refuser le secours à celui qui l'implorait de moi. Pourquoi? c'est ce que je ne puis vous dire. Je lui prêtai les dix mille couronnes. Il me donna une reconnaissance renfermant la promesse de me rembourser au bout d'un mois la somme reçue. C'était hier le jour de l'échéance; mon débiteur me demande un délai jusqu'à demain. Je l'ai rencontré, il y a une heure et demie, et il m'a dit n'avoir pas encore pu trouver l'argent nécessaire!

— Mais si votre débiteur est riche et puissant comme vous le dites, vous n'avez rien à craindre aujourd'hui encore, demain peut être, il vous satisfera, remarqua

Marie, qu'il aura encore le temps de trouver de l'argent pour me rembourser les dix mille couronnes. Il me disait encore ce matin qu'il s'efforcerait de me les remettre en lettres de change sur l'Espagne.

— Mais de qui parlez-vous donc? dit Marie votre langage est si mystérieux.

— Je ne prononcerai pas son nom, mon amie. Ne vous blessez pas de ma réserve; il y a entre nous, négociants, une loi du secret qu'on ne peut violer.

Marie parut se soumettre docilement à cette loi; mais elle baissa la tête et regarda tristement le parquet.

Soit que l'épanchement de son chagrin dans le cœur de sa bien-aimée eût donné de la force au jeune homme, soit que la vue de la douleur de Marie lui fit affecter de l'énergie, il dit d'un ton dégagé.

— Allons, ma chère Marie, ne vous laissez pas dominer par la crainte. J'exagère probablement le danger. Mon débiteur est un homme dont la maison pouvait marcher de pair au point de vue de la considération et de la richesse avec tout autre. Dans quelques jours, dis-je? aujourd'hui ou demain peut-être il me satisfera. Si mon oncle arrive avant la restitution, je m'efforcerai de retarder la remise des livres.

Il saisit la main de la jeune fille à demi consolée et lui dit d'une voix pleine d'un joyeux enthousiasme :

— O Marie, ma bonne amie, puisse le soleil favoriser un jour les vœux de nos cœurs! Puisse la bénédiction du prêtre descendre sur notre union. Nous passe-

rions en Italie les premiers mois de la vie la plus heureuse; en Italie, ce paradis de la terre où Dieu a prodigué tous les trésors de la nature, et l'homme tous les trésors de l'art.

La voix de M. Van de Werve retentit dans le vestibule, on entendait distinctement qu'il donnait aux domestiques des ordres pressés.

— Marie, votre père vient, dit Geronimo, oh ! je vous en prie que pas un mot ne s'échappe de votre bouche sur ce que je vous ai dit. Gardez mon secret, même vis-à-vis de votre père, souvenez-vous que la moindre indiscrétion peut avoir pour conséquence la ruine d'un honorable négociant.

— Vite, Geronimo ! Fais-toi mettre ta faille Marie ! s'écria M. Van de Werve en entrant dans la salle. Le signor Deodati arrive ! *Il Salvatore* est en vue. Don Pezoa vient de m'en envoyer la nouvelle, et me fait dire que sa gondole et ses rameurs sont à notre disposition à la grande grue. Il fait un temps beau et calme ; nous irons à la rencontre d'*Il Salvatore*.

Marie, comme si cette nouvelle inattendue lui eût fait oublier ce que Geronimo venait de lui dire, s'élança avec un cri de joie et mit elle-même sa faille avant que la duègne eût le temps de s'approcher d'elle. Geronimo semblait aussi tout joyeux, et prit son chapeau, pour aller sans perdre de temps à la rencontre de son oncle.

En peu d'instants, tous furent prêts ; ils attendirent encore un peu avec impatience dans la cour, jusqu'à ce

que les chevaux fussent attelés à la voiture. La grande porte de la rue s'ouvrit enfin et l'équipage s'élança en avant.

II

Ce jour là, l'Escaut présentait devant Anvers un émouvant spectacle. Quelques-uns des navires que le vent d'est avait retenus depuis trois semaines dans la mer du Nord, s'étaient déjà rapprochés de la ville ; beaucoup d'entre eux montraient leurs voiles déployées à l'angle de la tête de Flandre, tandis que plus bas dans le fleuve, à l'horizon douteux, des centaines de mâts semblaient sortir des flots pour annoncer l'arrivée de toute une flotte.

Les matelots des navires arrivés travaillaient avec un gigantesque déploiement de force à lever l'ancre et à rapprocher leur bâtiment de la ville, afin de prendre le long du quai une place favorable. Ils rivalisaient entre eux avec tant d'ardeur et d'énergie que la lourde carcasse des vaisseaux pesamment chargés semblait frémir sous l'effort des câbles tendus. De chaque navire montait vers le ciel un chant sauvage et dur comme le cri plaintif du cabestan ; mais joyeux et entraînant comme les clameurs de triomphe d'une armée victorieuse. Ces chants, sortant dans toutes les langues du monde commercial des poitrines robustes des gens de

mer, retentissaient comme une formidable acclamation sur la ville et sur le fleuve.

La voix des capitaines, retentissant à travers le porte-voix, parvenait seule à percer à travers ces chants confondus; et quand un galion portugais venant des Indes occidentales se montrait devant la ville, l'explosion d'une salve d'artillerie venait dominer tous les bruits comme un roulement de tonnerre...

Le soleil, dans tout son éclat, éclairait cette scène vivante de l'activité humaine, et caressait de ses rayons aux splendides couleurs la surface ridée du large fleuve.

Des centaines de pavillons et de flammes de toute couleur flottaient dans l'air; un essaim de gondoles et de chaloupes sillonnaient le fleuve; de tous les coins, de tous les bâtiments, de tous les quais s'élevaient vers le ciel des clameurs joyeuses qui se mêlaient aux chants des travailleurs. Jusqu'aux voituriers d'outre-Rhin qui étaient rangés avec leurs puissants chariots près du cimetière du Burg, afin d'y charger des épiceries pour Cologne, ne purent résister à l'influence de cette belle journée de mai et à l'allégresse générale; ils se rassemblèrent près de la porte du Chantier et entonnèrent dans leur langue allemande un chant si harmonieux, si doux, et cependant si viril qu'il enchanta les ouvriers des alentours et fit taire tout bruit, aussi loin que ses sons pouvaient atteindre.

En ce moment, une voiture de maître franchissait la porte du Chantier, et s'arrêtait dans le voisinage des

voituriers allemands à l'instant même où le dernier son de leur chant allait se perdre dans le chant de travail des matelots.

Un jeune homme, et après lui un vieillard et une jeune fille richement parée, descendirent de la voiture.

Tous ceux qui se trouvaient là, aussi bien marchands qu'ouvriers, se rangèrent de côté avec respect tandis qu'ils prononçaient en saluant le nom de M. Van de Werve, et jetaient des regards d'admiration sur sa charmante fille. Quelques Italiens de moindre condition murmuraient même assez haut pour que Marie put les entendre : *Ecco la bionda maraviglia.*

Mais M. Van de Werve donna l'ordre à ses gens d'attendre avec la voiture sous la porte du Chantier, et se dirigea en saluant du côté du fleuve, où le pavillon de la factorerie de Portugal et les rames levées lui indiquaient l'endroit où l'attendait la gondole de Lopez de Galle, préparée pour lui.

On jeta un petit tapis sur la planche placée comme un pont contre le quai et la gondole. Marie, son père et Geronimo entrèrent dans l'embarcation ; les six rames descendirent à la fois dans l'eau, et les bras robustes des matelots portugais se mirent à fendre les vagues avec une énergie croissante. Rapide comme un poisson et légère comme un cygne, la gondole s'élança sur la calme surface de l'Escaut, et louvoya avec mille détours jusqu'à ce qu'elle fût enfin sortie de la foule des navires et trouvât au bas du fleuve une route libre

devant elle. Alors les matelots redoublèrent l'effort de leurs bras, comme s'ils voulaient montrer à la belle jeune fille ce dont ils étaient capables dans leur métier. La gondole, obéissant à l'impulsion des rameurs, bondissait à chaque coup des six rames, la poupe en avant contre les flots, et se berçait gracieusement sur ces vagues qu'elle éveillait par son rapide passage.

Un silence complet régnait dans l'embarcation, les matelots avaient les yeux fixés avec une timide admiration sur le gracieux visage de la jeune fille ; Marie avait le regard baissé et songeait que l'oncle de Geronimo consentirait infailliblement à son bonheur ; le jeune homme était absorbé dans ses pensées et flottait entre la joie, l'espérance et la crainte. M. Van de Werve contemplait la ville, et semblait jouir de la vue magnifique qu'offre Anvers, quand on voit de loin, comme une autre Venise, ses tours et ses édifices s'élever au bord de son beau fleuve.

Bientôt la gondole tourna la tête de Flandre, et comme pour rester dans le reflux, elle avait choisi son chemin le long de la digue, elle glissait comme une flèche au milieu des roseaux oscillants.

Tout à coup Geronimo se lève vivement et montre du doigt au loin en s'écriant avec joie :

— Ah ! voilà *Il Salvatore* là-bas !

Marie imita son mouvement et demanda, les yeux fixés dans le lointain sur les navires qui arrivaient :

— Où? Est-ce ce vaisseau qui porte une croix rouge sur son pavillon ?

— Non, Marie, c'est là-bas, derrière les galions de guerre, cet autre grand navire à trois mâts, qui porte sur son pavillon une image, celle du Sauveur : *Il Salvatore.*

Tandis que la gondole poursuivait sans interruption sa course rapide, tous les yeux étaient fixés sur la galère pour y distinguer, si c'était possible, les personnes qui se trouvaient sur le pont.

Tout à coup Geronimo battit des mains et s'écria :

— Dieu soit béni, je vois mon bon oncle.

Cette exclamation décida M. Van de Werve à se lever aussi dans la gondole.

— Vous voyez votre oncle? demanda-t-il tout curieux.

Le jeune homme répondit d'une voix rapide et joyeuse :

— Ne voyez-vous pas sur le gaillard d'avant de l'*Il Salvatore*, cinq ou six passagers qui portent un costume aux couleurs bigarrées et une plume au chapeau ? et au milieu d'eux un homme de haute taille, complétement enveloppé dans un manteau brun ? Il a de longs cheveux blancs qui brillent sur ses tempes et une barbe d'une blancheur d'argent qui se détache comme un flocon de neige sur son costume de nuance sombre. C'est le signor Deodati, mon vieil oncle.

— Ah ! quel beau vieillard, s'écria Marie avec admiration.

— En effet, dit M. Van de Werve, pour autant que je

puisse le distinguer de loin, votre oncle a un air très-imposant.

— Mon oncle est un homme qui inspire le respect partout où il paraît, dit le jeune homme avec enthousiasme. Ses soixante-cinq ans brillent sur son front, comme l'auréole de l'expérience et de la sagesse ; il est savant, bon, généreux.....

Et, agitant son chapeau en l'air, il s'écria :

— Ah ! il nous a reconnus ! Voyez, il nous salue de la main. Son doux sourire vient à mon adresse... Comme mon cœur bat ! mes yeux le revoient après quatre années de séparation ! Merci, merci, mon Dieu, de ce que vous l'avez protégé !

La joie du jeune homme était si vive et si expansive que Marie et son père furent gagnés par la contagion de l'émotion :

— Cela vous fait honneur, Geronimo, dit M. Van de Werve, de porter à votre oncle une si vive affection. Dieu aime les cœurs reconnaissants ; puisse-t-il vous donner aujourd'hui ce que votre cœur désire...

Mais le jeune homme n'entendit pas ces paroles d'encouragement ; debout sur le banc de la gondole, il agitait les mains et s'efforçait, dans son impatience, de faire comprendre par signes à son oncle combien il était heureux de le revoir.

La gondole se rapprochait de la galère qui remontait lentement l'Escaut, poussée par une brise favorable et par la marée montante.

Bientôt la légère embarcation se trouva à côté du grand navire.

Avant que l'échelle fût descendue, Geronimo se cramponna au câble de la galère, et, tandis que Marie poussait un cri d'effroi, il s'élança sur le pont et se précipita dans les bras de son oncle.

M. Van de Werve monta l'échelle avec plus de précautions. Lui aussi s'approcha du signor Deodati et échangea avec lui des salutations pleines d'urbanité.

Marie était restée dans la gondole ; elle vit Geronimo réitérer son embrassement et s'aperçut avec joie que des larmes d'émotion brillaient dans les yeux du vieillard. Une joie plus vive encore s'empara d'elle quand elle vit avec quelle affabilité son père et l'oncle de Geronimo s'entretenaient ensemble et échangeaient les plus cordiales poignées de main, comme s'ils étaient bons amis depuis longtemps.

Bientôt le signor Deodati s'approcha du bord de la galère et descendit avec M. Van de Werve et Geronimo dans la gondole, pour gagner la ville.

— Voici ma fille, dit le chevalier flamand en présentant Marie au gentilhomme étranger.

Le vieillard, comme frappé d'admiration, regarda sans dire un mot la ravissante jeune fille qui se tenait devant lui et se borna à s'incliner deux fois pour la saluer.

Les traits angéliques de Marie étaient illuminés par un doux sourire qui s'adressait comme une prière de sympathie aux yeux du vieillard ; le regard de ses

grands yeux bleus était si pénétrant, si respectueux et si suppliant que le signor Deodati, tout saisi d'une douce émotion, lui tendit la main en murmurant :

— *E la graziosa donzella!* (1)

Mais Marie, encouragée par l'affectueuse poignée de main et poussée sans le savoir par un mystérieux instinct, tendit les deux mains au vieillard qui ne se contint pas plus longtemps et serra avec joie la jeune fille dans ses bras.

Le baiser déposé par son vieil oncle sur le front de neige de Marie, fit battre violemment le cœur de Geronimo, et il dut détourner la tête pour cacher deux larmes qui jaillissaient de ses yeux.

— *Iddio vi dia pace in nostra patria :* Que Dieu vous donne la paix dans notre patrie, signor Deodati, dit Marie en prenant la main du vieillard, venez, soyez bon pour votre servante ; asseyez-vous sur ce banc et laissez-moi me placer à côté de vous ; j'en serai bien heureuse. Ne vous étonnez pas de ma hardiesse ; Geronimo m'a si souvent et tant parlé de vous que depuis longtemps déjà je vous respecte et je vous aime. Et puis, c'est la coutume dans notre Néerlande : un étranger, quand il s'y présente, est pour nous le bienvenu comme un frère.

Le signor Deodati, à la grande joie de Marie, s'étai assis à côté d'elle à la place désignée. Tandis que la gondole s'éloignant du navire et suivant le courant du

(1) Oh ! la gracieuse jeune fille.

fleuve se dirigeait vers la ville avec une rapidité plus grande encore qu'auparavant, le vieillard dit avec surprise :

— Mais, mademoiselle, vous parlez l'italien comme si vous étiez née à Lucques même. Comme ma langue maternelle est douce et harmonieuse dans votre bouche !

— Voilà mon maître, dit Marie en montrant Geronimo.

— Cela n'est pas ainsi, mon oncle ; elle vous trompe par modestie, s'écria le jeune homme. Mademoiselle Van de Werve parle aussi l'espagnol et le français ; elle connaît même un peu le latin.

— Serait-ce vrai ? demanda le vieux Deodati avec un sourire d'incrédulité ?

— Ce n'est pas une chose extraordinaire dans notre ville d'Anvers, signor, dit M. Van de Werve. La plupart des dames nobles et même les filles des marchands parlent deux ou trois langues étrangères. C'est pour nous plutôt une nécessité qu'un plaisir ; car puisque les peuples du Midi ne veulent ou ne peuvent apprendre notre langue maternelle, il faut bien que nous nous familiarisions avec la leur.

Le signor Deodati, comme si une pensée soudaine surgissait dans son esprit, saisit la main de son neveu qui était assis devant lui et fixait sur lui un affectueux regard :

— Geronimo, dit-il d'un ton calme, je suis content de toi. Tout jeune que tu sois tu as dirigé avec pru-

dence une maison de commerce dans ce pays ; tu t'es conduit comme un homme fait ; et pour me plaire tu t'es interdit toi-même les plaisirs qui ont tant de séductions pour la jeunesse, je le sais. Comme remplaçant de ton père, j'ai même de loin tenu sur toi un œil vigilant et cela a réjoui mes vieux jours de voir que je laisserai pour successeur un chevalier vertueux et un négociant prudent. Je vois ce que tes yeux me demandent. Sois tranquille, mon fils ; en cet heureux jour où nous nous revoyons, laisse un doux espoir remplir ton cœur ; je n'ai fait cette longue traversée que pour te donner, si c'est possible, la récompense de ta reconnaissance.

Il se leva et dit à Marie :

— Chère demoiselle, il me serait très-agréable de faire ainsi à côté de vous un long voyage, et puis votre charmant regard, votre cordial accueil, et je ne sais quoi que je ne puis exprimer mais qui me ravit, me pousse à échanger avec votre père quelques paroles à voix basse, pardonnez-moi : Geronimo prendra pendant ce temps ma place auprès de vous.

Après avoir dit ces mots, il gagna avec M. Van de Werve le fond de la gondole où tous deux s'assirent sur l'un des derniers bancs.

Tremblants de crainte, d'espoir et de joyeuse attente, Marie et Geronimo s'efforçaient de deviner à l'expression de la physionomie de leurs parents ce qu'ils se disaient. Ils voyaient bien le mouvement de leurs lèvres ; mais ils ne pouvaient rien entendre de

leur conversation à voix basse, et au commencement le visage des vieillards resta très-calme et presque sans animation. Peu à peu cependant l'entretien parut s'échauffer; une expression amère flottait sur les lèvres du père de Marie, tandis que le signor Deodati faisait d'une manière expressive un compte sur ses doigts. On discutait la grande affaire : la dot, l'héritage. Des deux côtés on s'occupait d'argent!

Geronimo pâlit en voyant son oncle hocher la tête d'un air mécontent; la jeune fille trembla en voyant le dépit se peindre sur les traits de son père.

L'entretien secret dura très-longtemps sans qu'il parût prendre une tournure plus favorable; au contraire les deux vieillards avaient baissé la tête et restaient muets, comme s'ils eussent été mécontents l'un de l'autre.

Le signor Deodati adressa encore une question à M. Van de Werve; celui-ci répondit négativement.

Puis tous deux se levèrent et vinrent s'asseoir silencieusement sur les bancs devant Marie et Geronimo. Leur physionomie trahissait un dépit secret et concentré.

Le jeune homme interrogeait son oncle d'un regard rempli de larmes; Marie regardait le fond de la gondole; mais les pénibles palpitations de son sein attestaient qu'elle luttait violemment contre le découragement et la douleur.

Pendant quelque temps un morne silence régna dans la gondole. M. Van de Werve regardait triste-

ment sa fille, qui semblait accablée de tristesse, et n'avait pas encore levé les yeux; le signor Deodati était profondément ému par l'expression suppliante des yeux de Geronimo.

— Voyons, monsieur, dit le vieux lucquois, faisons quelque chose pour rendre ces jeunes gens heureux.

— Oh ! je le veux bien, répondit le chevalier, mais vous, signor? Ma fille est issue d'un sang de haute noblesse, il faut que dans le monde elle puisse faire honneur à sa naissance; comme père j'ai à remplir des devoirs que je ne méconnaîtrai ni ne négligerai.

— Mon pauvre Geronimo, dit le signor Deodati, d'un ton de compassion et en poussant un soupir : tu m'accuserais de cruauté, n'est-ce pas? et cette douce jeune fille pourrait haïr l'étranger pour son insensibilité? Non, ce n'est pas pour cela que j'ai traversé la mer dans mes vieux jours.

Il réfléchit encore pendant quelques instants, puis il tendit la main à M. Van de Werve, et dit :

— Voyons, seigneur chevalier, je veux me montrer conciliant. J'accepte pleinement et entièrement vos conditions, je ne demande que votre bonne amitié comme récompense de mon sacrifice. Le bonheur de nos enfants est-il conclu et assuré ?

M. Van de Werve pressa cordialement la main qui lui était offerte et dit avec joie à sa fille :

Marie, embrasse cet excellent gentilhomme, il sera ton père, mon enfant.

Marie se jeta au cou du vieillard, un cri de joie s'é-

chappa du sein de Geronimo, et les matelots qui ramaient, bien qu'ils ne comprissent pas bien ce qui se passait, se sentirent eux-mêmes émus.

Pendant quelques instants on échangea dans la gondole de joyeuses félicitations, des paroles de reconnaissance et des exclamations de bonheur, jusqu'à ce que la légère embarcation tournât la tête de Flandre et que la ville d'Anvers, avec ses mille vaisseaux et embarcations de toute espèce, avec ses tours et ses hauts édifices, avec tous les bruits de sa fourmillière de travailleurs se déroulât sous les yeux du signor Deodati au bord du majestueux Escaut.

Un cri d'admiration lui échappa.

— *O che bella citta !* Quelle belle ville ! s'écria-t-il. Quelle magnifique tour que celle qui élève là-bas, comme une dentelle sculptée, son sommet audacieux vers le ciel, et domine, comme un géant, toutes les autres. Quels sont les singuliers bâtiments qui dressent là-bas leurs coupoles rondes et leurs toits pointus si haut au-dessus des autres maisons ? Oh ! ordonnez qu'on laisse la gondole suivre le courant : l'aspect de votre ville m'enchante, je veux en jouir tranquillement pendant quelques instants.

M. Van de Werve, pour satisfaire la curiosité du gentilhomme italien, lui montra successivement les points les plus remarquables de la ville en disant :

— Voyez, là devant vous, c'est la nouvelle ville, construite à ses propres frais par Gillibert de Schoonbeke, un homme auquel Anvers est redevable de son

dernier agrandissement et de la création d'une quantité innombrable de rues et de maisons (1); les grandes et massives tours à meurtrières qui, en plusieurs endroits baignent leur pied dans l'Escaut, ce sont les anciennes fortifications de la ville. Cette petite tourelle qui domine une forêt de mâts, c'est le couvent du Faucon, qu'on nomme ici Notre-Dame de Valkenbroek. Là-bas, tout près de l'Escaut, s'élève l'église de Borgt, le plus ancien temple de notre ville, puisque, dès l'an 642, il y avait là une chapelle en bois, et qu'en 1249 il a été consacré comme paroisse tel qu'il est maintenant (2). Ce haut édifice, au pied de la tour gigantesque de Notre-Dame, est l'entrepôt d'Espagne. Toutes les nations ont ainsi leurs factoreries et leurs magasins propres, où chacun trouve auprès des siens, en invoquant le nom de son roi ou de son pays, aide et protection. La massive tour inachevée que vous voyez là-bas domine l'église Saint-Jacques; elle devait dépasser la hauteur de la tour de Notre-Dame; mais, à défaut d'argent, on a interrompu les travaux depuis quelque temps. Voyez-vous, non loin de là, cette tour carrée surmontée d'une petite coupole ronde? c'est le palais de Fugger, ce Crésus de notre temps, anobli par l'empereur Maximilien, à cause de sa prodigieuse

(1) On estime que trois mille maisons nouvelles ont été construites par Van Schoonbecke et par ceux qu'il encourageait. Mertens et Torfs, *Histoire d'Anvers*. Part. IV, ch. III.

(2) Cette église a été démolie au commencement de ce siècle. L'emplacement qu'elle occupait porte aujourd'hui le nom de *Plaine Sainte-Walburge*.

fortune. Fournisseur d'argent des souverains et des nations, il voit encore tous les jours s'accroître sa fortune par un torrent d'or qui afflue dans ses caisses, et, si Dieu n'y met ordre, les rois et les peuples finiront par s'incliner devant la puissance de l'opulent banquier. A droite, vous avez l'église Saint-André, et tout près le puissant couvent de Saint-Michel où loge notre empereur Charles, quand il visite sa bonne ville d'Anvers (1).

Tandis que la gondole glissait doucement sur la surface unie du fleuve et que M. Van de Werve continuait de donner des explications au signor Deodati sur les édifices qui se distinguaient soit par leur forme particulière soit par leur plus grande élévation, il y avait sur la rive, à l'angle le plus avancé du chantier, un personnage qui suivait imperturbablement la gondole des yeux et qui s'efforçait, de percer du regard ce qui se passait dans l'embarcation et de découvrir quelles pouvaient être les émotions du jeune homme et de la jeune fille qui étaient assis sur l'un des bancs du milieu.

Cet homme, malgré le beau temps, portait un ample manteau et un chapeau à larges bords sur lequel retombait une plume pourpre. Son pourpoint était de drap d'or et son haut-de-chausses de satin brun. A son côté brillait la poignée d'une épée.

(1) Dans l'*Histoire d'Anvers*, de MM. Mertens et Torfo, part. IV, ch. III, on trouve une vue de la ville le long de l'Escaut, à la date de 1556, et des détails sur les principaux édifices qu'on y remarque.

Il était de haute taille; tout dans son extérieur annonçait le gentilhomme ; son costume et sa chevelure d'un noir foncé attestaient une origine italienne.

Ce qu'il y avait de plus remarquable dans sa personne, c'était une longue et étroite cicatrice qui traversait obliquement son visage, comme si une lame aigüe lui eût jadis tailladé le front et les joues. La trace qu'avait laissée cette blessure ne défigurait pas trop ses traits, surtout quand son cœur était calme ; mais dès qu'une passion vive ou une émotion impossible à comprimer accélerait ou ralentissait le cours de son sang, alors les bords de la cicatrice se revêtaient de teintes qui variaient du blanc mat au rouge vif et au pourpre violet.

En ce moment, où son regard était fixé sur la gondole avec une expression de jalousie irritée, un feu sombre brillait dans ses yeux, et ses lèvres immobiles étaient crispées par une amère contraction. La couleur de la cicatrice avait suivi la progession croissante de son émotion, et était déjà arrivée à une teinte rouge foncé, qui parfois passait légèrement au violet.

Ses pieds se trouvaient tout au bord de l'eau, pour empêcher probablement que personne ne passât devant lui et ne pût le voir en face ; il pouvait ainsi s'abandonner, sans être épié, aux tumultueuses émotions qui agitaient son âme.

On n'eût pu deviner, même à l'étrange expression de son visage, ce à quoi cet homme pensait et ce qui se

passait en lui ; mais assurément rien de bon n'occupait son esprit ; car tout en lui attestait un sombre désespoir et une ardente jalousie.

Pendant longtemps il suivit, dans la même attitude, la gondole qui suivait sans impulsion le cours du fleuve jusqu'à ce qu'il vit les matelots saisir leurs rames et supposa qu'ils allaient aborder.

Alors tout son corps tressaillit sous l'effort qu'il fit pour maîtriser son émotion. Son visage devint calme en apparence, les bords de la cicatrice pâlirent sous ses joues, et, la démarche dégagée, le pas léger et la bouche souriante, il se dirigea vers le point du quai où il remarquait que la gondole allait atterrir.

Geronimo qui avait aperçu de loin l'homme à la cicatrice, sauta sur le bord, avant que la gondole ne touchât l'escalier du débarquement et courut à lui avec une hâte singulière. Il lui prit la main et lui dit d'une voix contenue.

— *Ebbene, caro mio Simone ?* as-tu trouvé l'argent Simon ? Mon oncle est arrivé. S'il découvre qu'il manque dans ma caisse une somme considérable, toi et moi, nous sommes perdus tous deux ! Mais tu as l'argent, n'est-ce pas? Tu me le donneras aujourd'hui encore ?

— Oh ! plains-moi, Geronimo, dit l'autre en soupirant, un concours de circonstances fatales rend tous mes efforts inutiles.

— Tu n'as pas trouvé l'argent ? murmura le jeune homme avec effroi

— Non... demain, après-demain peut-être. (1).

— Ciel ! si mon oncle allait me réprouver dans sa colère ! Je t'en supplie, Simon, essaie de trouver la somme ; ne cause pas ma perte !

— Oh ! grommela l'autre d'une voix rauque et altérée, si je devais être la cause de ton malheur, je te vengerais sur moi-même d'une manière sanglante !

— Non, non, ne nourris pas d'aussi horribles pensées ! dit le jeune homme en lui prenant la main avec compassion ! J'attendrai, je chercherai un délai, je m'efforcerai de détourner l'attention de mon oncle pendant quelques jours... Hélas ! hélas ! je suis plein de terreur et d'inquiétude : au moment même où mon oncle vient de consentir à mon mariage avec Marie !

Le visage de Simon se contracta affreusement.

— Ton oncle a consenti ? dit-il d'une voix étouffée. Et M. Van de Werve?

— Lui aussi. Oh ! Simon, pardonne-moi ce bonheur ! Je sais, mon pauvre ami, que cette nouvelle doit te briser le cœur ; mais ne nous sommes-nous pas promis loyalement que, si l'un de nous pouvait réussir, cela ne romperait pas le lien de notre amitié si longtemps éprouvée ?

— Damnation ! damnation ! Dieu m'a abandonné !

(1) Géronimo se rendit auprès de Simon, et lui réclama le payement de la somme prêtée contre un billet signé. Turchi chercha à s'excuser par mille défaites, et différa de jour en jour le payement. Matteo Bandello, trad. par Willem.

murmura l'autre tout tremblant en fixant les yeux sur le sol.

— Voilà mon oncle qui vient avec M. Van de Werve, dit Geronimo. Fais bonne contenance, Simon, et ne laisse rien voir : montre une figure indifférente dès que je serai seul, mon maître, je te viendrai en aide dans ton commerce. Continue d'espérer en la bonté de Dieu.

L'homme à la cicatrice, par un effort suprême sur lui-même, comprima les passions qui bouillonnaient dans son sein, et, s'avançant en souriant au-devant de M. Van de Werve, il dit à son compagnon :

— Mon émotion était toute naturelle ; maintenant le coup est reçu et c'est passé. Quelque triste que je sois, Geronimo, je te félicite cordialement. Si seulement je pouvais trouver l'argent pour te garder de tout désagrément ! Je chercherai, je chercherai sans repos.....

M. Van de Werve s'était approché, et dit au vieux Deodati, après l'échange des saluts :

— Je suis heureux de vous présenter mon ami, le signor Simon Turchi qui se trouve ici à la tête de la maison de commerce des Buonvisi, et qui a coutume de m'honorer de ses visites.....

— Ah ! je le connais bien ! s'écria Deodati en serrant chaleureusement la main de Simon ; le signor est de Lucques et fils d'un gentilhomme qui, quand il vivait, était un excellent camarade.

— Soyez le bienvenu dans les pays d'en deçà les

montagnes (1), signor Deodati, répondit Simon Turchi. Mon père m'a parlé souvent de votre amitié pour lui. Que Dieu vous donne chance et prospérité en Brabant!

— Je vous dois de grands remercîments, signor, reprit le vieux Deodati, des remercîments pour la sympathie que vous témoignez à mon neveu. Assurément, si mes affaires sont aussi bien gérées dans ce pays que j'eusse pu le faire moi-même, c'est à votre expérience et à vos sages conseils que je dois attribuer ce résultat. J'ai compris suffisamment par les lettres de Geronimo qu'il vous est profondément reconnaissant de votre bonté.

Simon Turchi allait répondre par de modestes excuses au remercîment du vieillard; mais la voiture s'étant approchée, M. de Van de Werve dit :

— J'espère, signor, que vous voudrez bien nous honorer d'une visite ce soir. Nous passerons ensemble quelques heures agréables avec notre noble hôte.

Simon murmura quelques mots pour s'excuser, en alléguant qu'il avait à soigner d'importantes affaires commerciales; mais comme Marie et Geronimo le prièrent aussi avec instance d'accepter l'invitation, il promit de faire tout ce qu'il pourrait pour trouver quelques instants disponibles.

On monta en voiture et tous disparurent en saluant sous la porte du chantier.

Simon Turchi suivit la voiture d'un regard de flamme

(1) Les Italiens et les Espagnols qualifiaient ainsi les contrées en deçà des Alpes et des Pyrénées.

et écouta, immobile comme une statue, jusqu'à ce que le bruit des roues et le pas des chevaux se fussent perdus au loin. Alors, il croisa convulsivement les bras sur sa poitrine et laissa pencher sa tête, comme si la certitude d'un terrible malheur l'eût accablé.

Il resta pendant quelque temps plongé dans de profondes réflexions; mais un chariot qui arrivait à grand bruit et les avertissements des conducteurs l'arrachèrent à sa préoccupation.

Il se rangea de côté et regarda autour de lui, comme s'il se demandait à lui-même quel chemin il devait suivre pour s'éloigner des quais et de la foule des ouvriers. Il se dirigea à pas lents vers l'église de Sainte-Walburge et fit le tour du mur d'enceinte du cimetière. Il erra pendant quelques instants dans le champ des morts au milieu des tombes, jusqu'à ce qu'il se trouvât contre les saillies du mur de l'église, dans un coin obscur, où il s'arrêta, presque caché, les yeux fixés sur une grande pierre tumulaire.

Il porta la main à son front et s'étreignit le crâne à le briser, pour forcer son cerveau à lui donner une idée nette de sa position. Il resta longtemps dans cette attitude, plongé dans de sombres pensées; la cicatrice de son visage changeait fréquemment de couleur et de teinte et aux légers frissons qui parcouraient parfois ses membres, il était visible qu'il était en proie à une vive émotion.

Enfin, comme si ses réflexions avaient pris un caractère plus déterminé, il murmura d'une voix sourde :

— Le fauteuil ? Il ne va pas ! Et puis ce serait trop tard..... Un poignard, une épée, un meurtre par guet-apens ? Si seulement Julio avait du cœur au ventre, mais c'est un lâche fanfaron. Pourquoi ai-je pris un pareil poltron à mon service ? Il n'osera pas risquer le coup..... Mais je puis l'y forcer, le forcer même à l'audace. Je n'ai besoin pour cela que de prononcer son véritable nom..... C'est affreux pourtant le meurtre d'un ami..... et peut-être, être reconnu et trahi, — et mourir sur l'échafaud comme un vil bandit de grand chemin..... le chef de la maison des Buonvisi (1) !

Cette pensée le fit frémir..... Il resta un instant plongé dans ses réflexions et murmura avec plus de calme :

— J'irai trouver encore le bailli Van Schoonhoven. Il a été mon protecteur auprès de M. Van de Werve ; cela le blessera peut-être que, sans égard à ses pressantes recommandations, il ait disposé de la main de Marie. Qui sait si son influence n'empêchera pas le mariage ?

Un sourire ironique contracta soudain son visage.

— Imbécile que je suis ! grommela-t-il. Et les dix mille couronnes ? Et l'infamie de la banqueroute ? Oh ! l'infernale pensée ; si je pouvais reprendre la reconnaissance de ma dette sur un cadavre ? Allons chez M. Van de Werve ; il faut que je parle à Geronimo, que je sache où ce soir, il.....

(1) « Un féroce désir de vengeance s'était emparé de Simon, et il ne songeait à rien autre qu'à tuer Géronimo. Matteo Bandello.

La parole mourut sur ses lèvres et une soudaine terreur le secoua des pieds à la tête.

Il avait entendu derrière lui une voix d'homme qui parlait tout bas et semblait venir de la bouche d'un espion.

Pouvait-on avoir entendu ce que Simon Turchi avait si imprudemment confié au coin solitaire d'un mur de cimetière?

En se retournant avec angoisse, il vit deux personnes, à trois ou quatre pas derrière lui qui le regardaient d'un air railleur.

En tout autre circonstance, le chevalier italien eût certainement demandé compte à ces inconnus de leur insultante curiosité, mais l'émotion lui avait ôté tout courage et toute énergie.

Il pencha la tête sur la poitrine, cacha son visage autant que possible, traversa rapidement le cimetière et disparut derrière le mur d'enceinte.

III

Simon Turchi avait, non loin du pont de la Vigne, une magnifique demeure où la factorerie, ou les bureaux, de la maison de commerce des Buonvisi se trouvaient; mais il possédait aussi à l'extrémité de la ville un jardin d'agrément, où, dans de meilleurs temps, il avait l'habitude d'inviter ses amis et ses connais-

sances à de charmantes fêtes, des banquets, et des concerts.

Non loin de l'église Saint-Georges, au milieu des terrains non bâtis qu'on nommait les Prés de l'Hôpital, se trouvait la campagne de Simon Turchi.

Au dehors elle n'offrait aux passants qu'un mur d'enceinte sans ouvertures, ombragé par de hauts arbres; et, à l'horizon, les girouettes étincelantes de deux tourelles qui s'élevaient du sein des massifs de verdure; à l'intérieur, au contraire, il y avait un vaste jardin dont les sentiers capricieux, tantôt serpentaient autour d'un parterre fleuri, tantôt gravissaient un côteau, puis redescendaient dans une vallée ou allaient se perdre dans une sombre grotte. Çà et là, entre les massifs de verdure, s'élevaient des statues blanches représentant, pour la plupart, des dieux de la mythologie païenne; au milieu du jardin, entouré de rochers artistement imités, se trouvait un bassin maçonné dans lequel semblaient nager une foule d'animaux monstrueux, tels que des dragons, des basilics, des lézards et des salamandres. C'était une fontaine jaillissante; et bien certainement elle devait offrir un charmant spectacle quand, les robinets étant ouverts, ces monstres étranges lançaient l'eau dans toutes les directions en rayons dansants, par la bouche, par le nez et par les yeux.

Mais, vers le fond du jardin, et à une grande distance du mur d'enceinte de tous côtés, s'élevait un antique pavillon construit en pierres grises, dont la plus

grande partie des murs étaient recouverts de lierre et, malgré leur teinte sombre, avaient un aspect très-pittoresque.

Sauf quelques étroites fenêtres, toutes fermées par des barreaux de fer et l'escalier en ardoise qui précédait la porte d'entrée, cette lourde construction n'offrait rien de remarquable que deux tourelles rondes qui s'élançaient du sol jusqu'au-dessus du toit et dominaient même les arbres gigantesques du voisinage.

Le jardin avait été visiblement négligé depuis longtemps, car tous les sentiers étaient couverts de luxuriantes mauvaises herbes, et dans les parcs à fleurs on voyait encore les tuteurs à demi pourris qui avaient soutenu les plantes qui y avaient fleuri à l'automne précédent. Les statues étaient souillées de taches noirâtres causées par la poussière et par la pluie; une mousse mince et basse couvrait les monstres de la fontaine jaillissante, et le peu d'eau qui restait dans le bassin était couvert de la verte écume de la décomposition.

Ces signes généraux de l'absence de l'homme, les teintes sombres de l'édifice, la nudité des arbres et des arbrisseaux croissant à l'aventure, et surtout un silence que rien ne venait troubler, donnaient à cet endroit un triste air d'abandon, et on y éprouvait je ne sais quelle sensation de solitude et de froid qui ne pouvait porter l'âme qu'à de pénibles et amères pensées.....

Il était déjà tard dans l'après dîner; le soleil avait

presque atteint le terme de sa carrière, et s'il faisait encore resplendir les girouettes au haut des tourelles des étoiles d'or, ses rayons obliques n'atteignaient cependant plus le sol du jardin. Au sein des massifs de verdure et à l'entrée des grottes, se répandait peu à peu la lumière grise et douteuse qui annonce l'approche de la nuit.

Pas le moindre son ne se faisait entendre en ce lieu, le bruit des travaux du peuple dans la ville retentissait bien dans l'air, les cloches des églises envoyaient bien leurs sons au-dessus de l'habitation solitaire, mais comme aucun bruit ne sortait de l'habitation même ni du voisinage, ces rumeurs lointaines rendaient plus saisissant encore le silence qui y régnait.

Seulement, par intervalles, un bruit sourd, semblable au grincement d'une lime, paraissait sortir du vieil édifice; mais il était si peu distinct et cessait si souvent que ce faible son ne pouvait troubler la solitude et le silence du lieu.

Tout à coup deux coups pesants, comme ceux d'un marteau, retentirent dans le jardin. C'était quelqu'un qui frappait à la porte extérieure dans le mur pour être introduit.

Après quelques instants de nouveau silence, parut sur l'escalier du pavillon un homme qui descendit à pas lents dans le jardin.

Il était haut, mince de taille et avait des cheveux roux, une barbe pointue également rousse et des moustaches retroussées. Ses joues, bien que maigres et

avachies, étaient rouges de ton; mais plus rouge encore était son nez. Ses yeux, entourés de limbes cendrés, avaient une expression d'égarement. Ses bras et ses jambes étaient d'une longueur extraordinaire, sa démarche et ses mouvements étaient lents et pesants, comme si ses membres eussent été disloqués et ses muscles sans force et sans ressort.

Son costume indiquait un domestique, il portait un justaucorps de cuir noir, un pourpoint rouge et des chausses de même couleur, sans la moindre broderie ni ornement.

En ce moment, il avait les manches relevées, et ses bras maigres étaient nus jusqu'au coude. Il tenait une lime à la main, et semblait avoir été troublé par les coups frappés à la porte, dans un travail urgent.

Arrivé à la porte extérieure, il tira une clef de son pourpoint et demanda en italien :

— Qui frappe-là?

— Ouvre, Julio, c'est ton compagnon Bernardo, répondit-on dans la même langue.

— Tu as sans doute avalé chemin faisant, au *Chameau*, quelques pots de bière de Hambourg? M'en as-tu au moins apporté une pinte? demanda l'homme à la barbe rousse. Rien? tu n'as rien? Je travaille ici à me crever; je meurs de soif et personne ne songe à moi. Laisse-moi voir le ressort !

A ces mots, il prit des mains de son compagnon une tige d'acier recourbée, et la considéra en la ployant et

la reployant, comme pour juger de sa forme et de sa force de résistance.

Bernardo était un homme trapu, difforme, avec un dos saillant qu'on pouvait regarder comme une bosse. Sa physionomie annonçait l'humilité et la pusillanimité; mais en même temps brillait au fond de ses petits yeux gris une étincelle de malice, et c'était avec un sourire qui semblait à la fois supplier et railler qu'il contemplait l'homme roux.

Celui-ci dit d'un ton de commandement.

— Le ressort paraît bon. Va me chercher une pinte de vin du Rhin, derrière le puits Saint-Georges.

— Notre maître l'a défendu, tu le sais bien. Laisse-moi partir; le signor m'a ordonné de revenir tout de suite à la factorerie.

— Vas-tu chercher du vin où je brise ce ressort en mille pièces sur ta bosse!

— Toujours injurier et chercher querelle, murmura Bernardo. Tu sais bien que la bonne volonté ne me manque pas. J'irai chercher du vin : donne-moi de l'argent!

— De l'argent? Je puis sauter en l'air sans nulle crainte, il ne tombera pas un rouge liard de ma poche. Prête-moi le prix de cette pinte.

— Ma bourse est vide, Julio; mais la tienne? Notre maître t'a donné hier encore, je ne sais combien de schellings. Tu me l'as dit toi-même.

— Bah! les dés ont tout dévoré!

— Joueur endurci! dit Bernardo avec un soupir. Tu

risquerais ton âme au jeu si quelqu'un voulait seulement tenir contre un carolus d'or.

— C'est bien possible, répondit Julio d'un ton moqueur ; mon âme ne vaut guère davantage.

— Fi ! quelles paroles impies ! Nous nous trouvons ici tout à fait seuls, c'est vrai ; mais il y a là-haut quelqu'un qui entend ce que nous disons. Il te punira, Julio.

L'homme roux haussa les épaules.

— Poursuis tes débauches nocturnes, reprit Bernardo, perds ton argent au jeu, noie ton intelligence dans l'ivresse : au bout de ce beau chemin, il y a une potence et une roue..... et derrière rit le diable pour lequel toutes les âmes fourvoyées sont les bienvenues. Adieu ; réfléchis à mes paroles ; songe que Dieu dans sa justice te demandera un jour, compte de ta vie. A demain !

Julio s'élança vers la petite porte, en ferma la serrure et mit la clef dans sa poche.

— Cesse ces enfantillages, dit l'autre visiblement mal à l'aise. Ouvre la porte, Julio, ou je me plaindrai à notre maître.

— Que m'importe notre maître? dit l'homme roux en riant. Tu dis, Bernardo, que je finirai par la potence ? Non, non. Celui qui joue avec l'épée périra par l'épée, dit le proverbe. J'en ai tant percé et transpercé de ma dague que mon tour finira bien par arriver. La nuit dernière, çà encore été fête, Bernardo. J'en ai bien terrassé huit et percé le bras à un, et quant aux

deux ou trois autres qui sont restés sur le carreau, ma dague sait mieux que moi ce qu'il en est. Entre un instant avec moi dans la maison; je te raconterai comment cela est arrivé.

— Non, je n'ai pas le temps.

— Parbleu, il faut t'en donner du temps; tu ne partiras pas d'ici avant d'avoir entendu le récit de mes aventures de cette nuit.

— Ce sont toujours les mêmes histoires. Si je devais t'en croire, depuis longtemps, il n'y aurait plus de place dans les cimetières pour enterrer les pauvres gens que tu as tués. Ouvre la porte, Julio, et laisse-moi partir, je t'en prie.

L'autre lui prit la main et, l'entraînant de force vers la maison, il dit :

— Je suis toute la journée seul ici et ne puis échanger un mot avec personne; il y a de quoi vous engourdir la langue dans la bouche. Tu entendras mes aventures bon gré mal gré. Juge, par le récit de mes hauts faits, Bernardo, quel honneur c'est pour toi d'avoir pour camarade un homme aussi intrépide. N'y mets pas de mauvaise volonté; tu sais que toute résistance est inutile avec moi. Ne souris pas; si je voulais l'essayer, je pourrais jouer avec toi comme avec une balle; mais tu es mon ami, et puis tu es trop faible pour m'opposer la moindre résistance. Ne crains donc rien.....

Ils gagnèrent la maison et entrèrent dans une sorte de parloir, où Julio jeta sur la table le ressort qu'il te-

nait en mains, et, prenant une chaise, dit à son compagnon :

— Assieds-toi, Bernardo, tu vas entendre d'étranges choses. Connais-tu Brufferio, le ribaud? C'est un gaillard comme un géant, qui ne tient pas plus compte de la vie d'un homme que de la vie d'une mouche. Dans toutes les tavernes de la paroisse Saint-André, il n'y a pas un homme qui ne tremble sous son regard. Dans la ruelle du Livre, il y a une taverne dans une grande cave ; on y fait rouler les dés pendant les nuits entières, et l'on y joue des monceaux d'or dont le diable seul sait l'origine. Hier, tard dans la soirée, je traversais distraitement la ruelle du Livre ; un bruit de dés frappe mon oreille. Vois-tu, Bernardo, ce bruit là m'attire comme une ravissante musique ; c'est plus fort que ma volonté. Je descends dans la taverne et je demande un verre de bière de Hongaerde. Je prends place parmi les joueurs et en défie quelques-uns à jouer contre moi. Je gagnai, je perdis ; mais enfin le sort me favorisa, et bientôt j'eus ma poche tellement pleine d'argent qu'elle menaçait de se déchirer sous le poids des florins. Pour consoler les perdants, j'avais commandé à l'hôtesse de leur apporter à chacun une pinte de vin ; mais, malgré ma générosité, les gaillards me regardaient avec des yeux étincelants, et paraissaient s'exciter les uns les autres à me tomber sur le corps. On cherchait noise, on voulait une querelle. C'était une société de voleurs et d'assassins, Bernardo ; mais les ribauds voyaient bien à qui ils avaient affaire. Un couteau retient l'au-

tre dans la gaine, dit le proverbe. Mon fier regard, ma parole hardie, ma physionomie intrépide les tenaient à distance respectueuse de moi..... Tout à coup, le redouté Brufferio entra dans la cave. Il n'eut pas sitôt appris de ses camarades comment le sort m'avait favorisé, qu'il me provoqua à jouer aux dés avec lui. Je ne demandais pas mieux. J'ignore comment cela se fit, mais je perdais à chaque coup. Nous doublions toujours l'enjeu ; une froide sueur perlait sur mon visage en voyant tous mes florins passer dans la poche de l'heureux ribaud. Encore un coup, et il ne me restait plus un rouge liard. Le sort me fut propice cette fois; mais Brufferio prétendit qu'un de mes dés était resté debout contre le bord de ma pinte, et il rafla tout l'argent qui se trouvait sur la table et le mit dans sa poche. Je me levai vivement et le traitai de trompeur. Lui, sans hésiter, me frappa de la main au visage. C'était par trop de brutalité. Furieux et altéré de vengeance, je m'élançai dans un coin de la cave et tirai mon couteau. Aussitôt vingt autres couteaux brillèrent, tirés contre moi. Tu crois que j'avais peur et que je tremblais, Bernardo? Tu ne me connais pas; quand je me trouve ainsi en péril, la vue d'une armée entière ne m'effraierait pas ; car, je puis le dire, ce qui me manque le moins c'est le courage et l'intrépidité. Quand je vis que les ribauds allaient s'élancer sur moi, j'enveloppai mon bras gauche dans le pan de mon pourpoint, et, bondissant en avant comme un lion, je me mis à frapper, à hacher, à percer si rudement autour de moi avec mon couteau, que tous

les ribauds et même le gigantesque Brufferio s'enfuirent hors de la cave. Je les poursuivis dans la rue ; là le combat recommença de nouveau ; mais il tourna mal pour mes adversaires. En moins de quelques instants Brufferio était étendu mort sur le pavé, entre deux de ses camarades ; les autres, cruellement arrangés, avaient pris la fuite..... Et je me trouvais seul sur le champ de bataille, comme un triomphant vainqueur ! Je restai un quart-d'heure encore à cette place pour voir s'il ne se présenterait pas d'autres ennemis ; mais les coquins en avaient assez pour cette nuit-là !

Bernardo avait écouté ce récit avec un sourire d'incrédulité; quand ce fut fini, il hocha silencieusement la tête.

— Eh bien, que dis-tu de cette aventure ? demanda Julio. Ne pourrait-elle être racontée dans les chroniques comme un trait d'héroïsme ?

— Eh, certainement. A ta place, maint autre eût défailli d'angoisse..... mais il me semble avoir vu ce Brufferio, que tu dis mort, se promener parfaitement vivant ce matin, sur la place de Meir.

— Impossible : tu t'es trompé.

— Cela se peut, pourtant je connais très-bien le ribaud ; car je l'ai déjà vu deux fois au pilori.

— S'il n'est pas mort, il ne paraîtra pas dans la rue d'ici à six mois.

— Et tu as repris ton argent à Brufferio ?

— Que demandes-tu ? dit Julio.

— Mais puisque le ribaud était étendu à tes pieds,

pourquoi ne lui as-tu pas repris l'argent qu'il t'avait volé?

L'homme roux parut chercher une réponse et murmura après un instant:

— Tu as raison. Dans l'émotion de la lutte, je n'y ai pas pensé..... et puis je n'en avais pas le temps : les veilleurs de nuit accoururent au bruit, et tu comprends que je n'avais pas envie de tomber dans les mains du bailli.

— Je ne te comprends pas bien; il me semblait avoir entendu que tu étais resté un quart d'heure en place, dit Bernardo avec un léger sourire. Et il y a eu sans doute beaucoup de sang répandu Julio?

— Ah! par torrents, comme tu peux croire.

Bernardo regarda son compagnon de la tête aux pieds et montra un grande surprise.

— Je te demanderais bien quelque chose; mais tu n'entendrais pas la plaisanterie et tu te fâcherais contre moi, dit-il.

— Dis franchement ce que tu penses, répondit son compagnon.

— Je m'étonne extrêmement, Julio, qu'il n'y ait pas la moindre gouttelette de sang et même pas une seule tache sur tes habits. Avec ta permission, je crois que tu as peut-être rêvé tout cela?

Julio bondit de son siége, grinça des dents, et regardant son compagnon, comme s'il voulait le dévorer, s'écria :

— Quoi! tu oses te railler de moi? Es-tu donc las

de la vie? Insensé! si je levais la main seulement, tu serais brisé en pièces!

Bernardo s'était levé aussi et dit d'une voix demi-ironique, demi-suppliante:

— Il faut me pardonner, Julio. Je crois à tout ce que tu me dis et n'ai jamais douté de ton merveilleux courage. Si je ris parfois des choses sérieuses, ne le prends donc pas en mauvaise part; ce genre de plaisanterie est propre aux hommes.....

— Si tu n'étais pas un bout d'homme, un être faible et impuissant, tu serais déjà étendu à mes pieds, murmura Julio; cependant j'ai bien envie de te plonger mon couteau dans la poitrine.....

— Laisse-le dans sa gaîne, pour l'amour de Dieu, Julio; je vais à l'instant chercher pour toi un *stoop* (1) de bière de Hambourg.

— Ah! hypocrite, tu as donc de l'argent! s'écria Julio avec joie. Eh bien, je redeviens ton ami, si tu me rends un service. J'ai absolument besoin d'argent; prête-moi quelques schellings; et le premier qui te regarde de travers est un homme mort.

— Mais si j'avais quelques schellings à te donner, Julio, tu courrais sans doute encore les jouer?

— Non, tu te trompes cette fois et, je paierais avec cet argent certaines choses que notre maître m'a ordonné hier d'acheter.

Bernardo tira une petite bourse de son pourpoint, y

(1) Mesure de quatre pintes.

prit le peu d'argent qui s'y trouvait et le tendit à son compagnon.

— Voilà deux schellings, dit-il ; c'est tout ce que je possède. Je crains bien qu'ils n'aillent rejoindre les autres.

Julio fourra les deux schellings dans sa poche et murmura :

— Ah ! je ne dis pas que je n'irai pas ce soir à la paroisse Saint-André, pour voir si quelqu'un osera encore tenir contre moi !

— Julio, Julio, je te plains ! dit Bernardo en soupirant. Ce n'est pas que je veuille te faire la leçon ; mais tu as une vieille et malheureuse mère, qui a besoin de ton aide. Tu parles toujours de lui envoyer des secours, et depuis six mois tout ton argent s'en est allé au jeu. Qui sait si ta pauvre mère ne souffre pas de la faim ?

Ce reproche parut toucher profondément Julio. Il baissa les yeux et parut un instant absorbé dans de sombres réflexions. Il releva la tête et dit avec abattement :

— Ne me parle plus jamais de ma mère, Bernardo ; tu touches là la seule place de mon cœur qui soit encore sensible. Et, cependant, tu as raison, je suis un monstre ! Oh ! ce jeu maudit ! Mais je deviendrai meilleur. Va-t'en maintenant, pour que je puisse reprendre mon travail.

— Mais que fais-tu donc ? demanda Bernardo. Voilà déjà le troisième ressort que tu me fais commander, et chaque fois chez un serrurier différent !

— C'est un secret que personne ne peut savoir que notre maître et moi.

— Un secret ? murmura Bernardo. Des ressorts, un secret ! Qu'est-ce que ce peut-être ?

— Allons, je vais te le faire voir, dit l'homme roux. Le signor se fâchera s'il le veut, peut m'en chault ! mais il s'agit de ne rien dire, Bernardo ; il faut se taire comme un sourd-muet.

Il conduisit son compagnon jusque sur le seuil d'une chambre, et, ayant poussé la porte, il lui montra un grand fauteuil qui, pour la forme, ressemblait aux autres chaises qui l'entouraient, mais des bras duquel s'avançaient en saillie deux ressorts recourbés.

— Voilà ce à quoi je travaille sans relâche depuis quatre jours, du matin jusqu'au soir. Je voudrais que ce siége ensorcelé fût au diable ! J'ai déjà versé des pintes de sueur, mais le nouveau ressort sera bon ; encore quelques instants et j'en ai fini.

Bernardo considéra avec une attention singulière l'objet inachevé et parut effrayé.

— Ciel ! dit-il, qu'est-ce que cela? Un fauteuil à piége ! Veut-on attraper des hommes ici ?

Julio fit de la tête un signe affirmatif.

Pâle d'anxiété, Bernardo murmura :

— Dieu me garde ! que va-t-il se passer ici ? Notre maître sait-il quelque chose de ce terrible meuble ?

— N'est-ce pas lui qui t'a ordonné chaque fois de m'apporter les ressorts ?

L'homme au dos voûté fit le signe de la croix et murmura quelques mots à voix basse.

Tout à coup Julio, en lui frappant sur l'épaule, s'écria en éclatant de rire :

— Ah ! ah ! le naïf garçon ! Il voit déjà une victime dans ce fauteuil et le sang qui coule à flots, comme dans les contes de vieille femme. Rassure-toi, Bernardo; ce que je fais ne doit servir qu'à satisfaire un caprice de notre maître. Il va faire nettoyer le jardin et réparer la fontaine jaillissante. Il fera placer ce fauteuil sous un berceau voisin de la fontaine. Celui qui ira s'y asseoir sera pris, et les salamandres du bassin l'inonderont à souhait. Je te le dis, c'est une lubie de notre maître.

— Comme je suis poltron ! s'écria Bernardo en riant de sa propre frayeur. Cela sera très-bien.....Ouvre-moi la porte maintenant, Julio; on doit m'attendre depuis longtemps à la factorerie.

Tous deux quittèrent la maison en s'entretenant, et se dirigèrent vers la porte extérieure.

Bientôt l'homme aux cheveux roux revint seul. Il prit le ressort sur la table du parloir et le porta dans la chambre où il avait effrayé son compagnon par la révélation du secret de son maître. Il s'assit par terre à côté du fauteuil à piége ; et, prenant quelques outils, il se mit à arranger le ressort et à essayer s'il produirait l'effet voulu. Sur ces entrefaites, il disait en riant :

— Oh ! ce stupide bossu, on lui ferait croire qu'un chat pond des œufs ! Voilà qu'il a encore accepté toute

cette histoire de Brufferio et de ses ribauds comme parole d'évangile. Le lâche! Pour lui escamoter de la poche son dernier sou, il suffit de lui faire peur. J'ai deux schellings! Le soir approche, il commence à faire sombre. Tout à l'heure, j'irai à la taverne du *Dé d'argent*. Je joue d'abord quelques liards, puis des pièces blanches, et enfin des florins et même des couronnes! Cette fois, je cesserai de jouer, dès que je sentirai ma poche pleine d'argent..... Alors, du moins, cela vaudra la peine d'envoyer quelque chose à ma pauvre mère..... Dans quelle position peut-elle se trouver maintenant, ma mère? Qui sait si elle n'a pas déjà quitté ce monde? Cela vaudrait peut-être mieux pour elle. Pauvre et aveugle! Et pour unique recours, un fils qui doit cacher son véritable nom pour échapper au bourreau, — un joueur, un ivrogne, un vrai gibier de potence! Oui, si le sort m'est favorable, je lui enverrai tout de même quelque chose. Le signor m'a promis de le lui faire parvenir à Lucques..... Ah! voilà le ressort fixé! Essayons si la machine fait son office.

Il se leva et posa la main sur le bras du fauteuil comme s'il voulait s'y asseoir; mais il sauta tout à coup en arrière en s'écriant :

— Oh! imbécile que tu es, tu allais faire du beau! J'étais pris dans mon propre piége; et si le signor avait oublié ce soir de venir ici, j'aurais bien pu rester pincé jusqu'à demain dans ce traître fauteuil..... Mais, est-ce que je n'entends rien? Une clef qui grince dans la porte du jardin? C'est le signor Turchi!

Et, s'asseyant par terre devant le fauteuil et le dos tourné à la porte, Julio se mit à travailler en apparence avec une ardeur extraordinaire, et pour se donner encore plus un air d'indifférence, il se mit à chanter, tout en limant, le commencement d'une chanson connue :

Ah ! sans le sou, tu me fais peine,
Tu troubles mon contentement ;
J'aimerais tant me mettre en joie,
Une bourse plate s'y refuse ;
Et je reste assis sur mon banc,
Tuant le temps comme je puis ;
Ah ! prenons-en notre parti !
Ne rien avoir fait beaucoup épargner !

La porte s'ouvrit, et le signor Simon Turchi apparut sur le seuil de la chambre ; il resta un instant immobile et contempla silencieusement le domestique qu continuait sa chanson, comme s'il ne se fût pas aperçu de l'arrivée de son maître.

Simon s'approcha lentement de son serviteur, et lui posa la main sur l'épaule ; mais avant qu'il pût dire un mot, Julio tira son couteau de sa gaîne, et bondissant debout, fit un geste comme s'il voulait frapper son maître.

— *O cielo, è voi, signor ?* Est-ce vous, signor? s'écria Julio... Vous vous glissez à travers le jardin comme un voleur de nuit. Il fait presque obscur ; un malheur pourrait arriver ainsi....

— Cesse cette stupide plaisanterie, Julio. On ne tue

pas un homme sans reconnaître d'abord à qui l'on a affaire.

— Vous croyez cela, signor! Si cinq ou six individus venaient me surprendre, il n'en resterait pas un seul en vie!

— Tu parles comme si la vie d'un homme ne valait pas un blanc de tes yeux?

— Moins, signor : elle ne me vaut pas un liard.

— Eh bien, c'est ce que nous allons voir, dit Simon d'un ton étrange et en se tournant vers la porte. Pendant des années, je t'ai entendu hâbler et te vanter; ce soir, je saurai ce que tu es : un lâche ou un homme de courage.

Julio se redressa sur ses hanches, posa fièrement le poing sur le côté et allait parler, mais son maître ne lui en laissa pas le temps.

— Pas de vaines paroles! dit Simon d'une voix impérieuse. Allume la lampe et viens me trouver dans ma chambre à coucher!

Il quitta la place sans s'informer du fauteuil et monta un escalier tournant. Ayant ouvert la porte d'une salle, il se jeta sur un siége, et se mit à passer les deux mains sur son front, comme un homme assailli par des pensées vagues et indistinctes mais pénibles.

Au bout d'un instant de cette agitation fiévreuse, ses mains retombèrent sur ses genoux, et le regard perdu dans la demi-obscurité du crépuscule, il murmura :

— Ainsi, c'est décidé! le meurtre d'un ami! lui mon ami? Il est mon ennemi mortel! Ne m'a-t-il pas ravi

l'amour de Marie? N'a-t-il pas brisé toutes mes espérances? n'a-t-il pas préparé ma perte et ne m'a-t-il pas condamné à une éternelle infamie? Son oncle a consenti; il devient son associé commercial, ce propriétaire d'une immense fortune, époux de Marie, de Marie qui m'était destinée pour épouse par son père! Il sera puissant, riche et heureux; il nagera dans le luxe, étonnera le monde par les splendeurs de sa vie, et jettera du haut de sa grandeur un regard de légitime fierté sur Turchi perdu et ruiné! O damnation! et que m'arrivera-t-il? Deodati découvrira que je lui dois dix mille couronnes; il me traduira en justice; je serai condamné comme fripon; on reconnaîtra que j'ai dépensé plus que je ne possédais; — outragé, méprisé, raillé, tomberai-je pour jamais dans l'abîme de la misère et de l'infamie? Ah! non, non, qu'il meure! Sa mort seule peut me sauver. S'il périt, comme je l'ai concerté, je ne dois plus les dix mille couronnes; Marie devient ma femme et je suis maître de sa dot; alors, je reste le directeur puissant, fier, honoré de la maison des Buonvisi!... Mais le temps presse; demain il sera peut-être trop tard! J'entends venir Julio. C'est sur lui que repose tout mon espoir!

Le domestique entra dans la salle et posa une lampe allumée sur la table.

— Eh bien, signor, dit-il, à quelle épreuve voulez-vous mettre mon courage? elle ne peut être assez difficile pour que je ne la subisse pas avec honneur, soyez-en sûr!

— Ferme les volets, les fenêtres, dit Turchi, assied-toi là devant moi, Julio, et écoute attentivement mes paroles : ce que je vais te dire est très grave.

L'homme aux cheveux roux regarda son maître avec un malin sourire d'incrédulité, mais il s'assit silencieusement sur un siége devant lui.

— Julio, dit Simon, je suis triste et indécis. Il y a un homme qui feint d'être mon ami, et qui, depuis des années, me poursuit comme s'il n'était né que pour mon malheur. Il m'a toujours, avec une venimeuse astuce, calomnié, trompé, porté préjudice dans mon honneur et ma fortune ; maintenant il en est venu si loin dans ses machinations infernales que je vais être condamné à rien moins qu'une éternelle infamie et une éternelle misère, si, par une vengeance hardie, je ne brise pas le piége qu'il a tendu sous mes pas. Reste calme, Julio, cela te fait honneur que ta colère s'enflamme contre les ennemis de ton maître : mais écoute encore... Je sais depuis trois jours que ce faux ami a payé les assassins qui m'ont fait la blessure dont mon visage porte la trace ; ainsi il a le premier attenté à ma vie et versé mon sang ; maintenant il veut ma ruine et mon déshonneur : Que ferais-tu à ma place, Julio ?

Le domestique se leva vivement, tira son couteau de la gaîne et l'agitant en l'air comme s'il en perçait quelqu'un, il répondit avec un sourire ironique :

— Ah ! ah ! ce que je ferais ? Demandez-le à mon

couteau, signor; s'il pouvait vous parler, il vous raconterait de merveilleux exploits.

— Ainsi tu ne reculerais pas devant un coup bardi?

— Reculer! vous m'outragez, signor; vingt couteaux qui brillent en même temps à mes yeux ne peuvent me faire reculer d'un pas.

— Tu comprends bien, Julio, que je ne te parlerais pas de choses si graves si je doutais de ton intrépide courage. Oui, je veux te donner une haute preuve de confiance en te chargeant de ma vengeance. Je te dirai qui est mon ennemi et où tu peux le frapper secrètement. Tue-le, je te donnerai une belle récompense.

Cette mission parut ne plaire nullement à Julio.

— Oui, balbutia-t-il, mais je n'agis pas ainsi, moi. Je chercherai à engager votre ennemi dans une querelle, et s'il lève seulement la main sur moi, c'est un homme mort.

— Impossible, c'est un gentilhomme.

— Et si je l'insultais, ses valets me roueraient de coups de bâton, n'est-ce pas?

— C'est vrai. Il n'y a qu'un moyen, Julio, je te dirai où tu pourras le frapper, la nuit, dans l'obscurité, sans le moindre danger.

— Moi? je donnerais traîtreusement à votre ennemi le coup de mort? Ce gentilhomme ne m'a fait aucun mal. Depuis quand les valets des chevaliers vengent-ils les griefs de leurs maîtres? C'est votre affaire signor.

— Tu n'estimes pas à un liard la vie d'un homme, dis-tu, répliqua Simon Turchi avec une amère ironie, et maintenant tu t'excuses par des raisons puériles. Tu es un lâche, Julio !

— Non, non, mais je ne veux pas être un assassin par guet-apens.

— C'est une feinte, un subterfuge, parce que tu trembles.

— Puisque c'est si simple et si facile, pourquoi ne donnez-vous pas le coup vous-même, signor?

La cicatrice du visage de Simon Turchi devint bleuâtre ; une rage concentrée fit frissonner tout son corps ; mais il comprima violemment son émotion et dit, après quelques instants, avec un sourire de mépris sur les lèvres :

— Il y a quatre ans, je t'ai pris à mon service par pitié ; je t'ai largement payé, j'ai excusé tous tes dérèglements, ton ivrognerie, ta passion du jeu, je ne t'ai pas chassé, bien que tu l'aies mérité cent fois ; et maintenant que, pour la première fois, tu peux m'être utile, tu n'en trouves pas le courage! Ah! je n'avais qu'à te mettre à l'épreuve ! Ce que je te disais n'était qu'une plaisanterie. Va-t'en, Julio ; demain tu quitteras mon service. Tu es un menteur et un lâche !

— Ne me condamnez pas aussi sévèrement, signor, dit le domestique d'une voix suppliante, je consens à risquer mille fois ma vie pour vous ; mais attendre traîtreusement un homme, un inconnu peut-être, et

le tuer de sang-froid, c'est un crime infâme dont je ne me sens pas capable.....

— Hypocrite ! s'écria Simon Turchi, tu parles comme si je ne connaissais pas ton histoire. Si ta tête est mise à prix dans le pays de Lucques, et si une condamnation à mort pèse sur toi, n'est-ce pas parce que tu as assassiné ou aidé à assassiner le juge Voltaï?

Ces mots parurent frapper Julio de terreur. Il répondit d'un ton humble.

— Signor, je vous l'ai déjà dit; dans cette affaire, j'ai été plus malheureux que coupable. Je me trouvais en effet sur les lieux où s'est commis le meurtre et j'ai été arrêté avec ceux qui avaient donné le coup fatal. Croyez-moi, je ne savais rien de leur dessein. Je ne dirai pas que dans une querelle ou dans une lutte, je suis un homme facile, mais jusqu'aujourd'hui jamais mon couteau n'a versé une seule goutte de sang sans provocation.

Simon regarda son domestique dans les yeux et murmura d'un ton menaçant :

— Si pour me venger de ta lâche ingratitude, je faisais savoir au facteur de Lucques quel est l'homme que j'ai à mon service? Si je lui disais que celui qui cache son nom sous celui de Julio Julii, n'est autre que Pietro Mostajo? Qui passerait la nuit de demain, pieds et poings liés, dans la cale d'un galion de guerre, pour aller mourir sur l'échafaud en Italie?

Julio pâlit et se mit à trembler; à son angoisse s'ajoutait encore le sentiment de honte que lui inspirait

l'humiliante situation dans laquelle il se trouvait. Il se tordit pendant quelques instants sur son siége ou parlant à demi voix des fausses accusations et d'injustice des hommes ; mais son maître suivait d'un regard si moqueur tous ses mouvements, que le domestique déconcerté s'écria enfin avec une fiévreuse résolution :

— Eh bien, dites-moi ce que je dois faire ; je suis prêt !

— Accompliras-tu mon désir avec une ferme volonté et sans la moindre hésitation ?

— Il le faut bien ; vous m'y contraignez ! mais ne craignez rien, ma décision est prise.

— Et si Geronimo Deodati était mon ennemi ?

— Geronimo Deodati ! s'écria Julio avec un indicible effroi. Geronimo votre ami intime ? Ce noble et généreux chevalier qui vous respecte et vous aime comme un frère ? Il est d'un caractère doux et inoffensif comme une jeune fille !

— C'est un faux ami, un traître !

— C'est Geronimo qui vous aurait fait faire cette blessure au visage (1) ? Il vous trahirait et chercherait votre perte ? Erreur ! erreur ! c'est impossible !

— C'est mon ennemi mortel. Tu le tueras, te dis-je ! s'écria Simon Turchi d'une voix menaçante.

— Moi tuer le signor Geronimo ! Ah ! à quel hor-

(1) « Une nuit qu'il passait dans la rue, une vilaine blessure lui fut faite au visage par une main ennemie, qu'il soupçonna être celle de Geronimo, ce en quoi il se trompait grandement, puisqu'on découvrit plus tard l'auteur de l'attentat. » MATTEO BANDELLO.

rible forfait voulez-vous me pousser? dit Julio d'une voix plaintive.

Simon saisit son domestique par le bras, le secoua avec violence et lui cria à l'oreille d'une voix rauque et altérée.

— Pietro Mostajo, songe au facteur de Lucques!

Julio, la tête basse et comme anéanti, ne répondit pas.

Simon se leva, si dirigea vers la porte et dit :

— C'est bien ; je vais livrer ta tête au bourreau.....

Le domestique épouvanté s'élança après lui, le retint en le suppliant et dit :

— Je me soumets entièrement à votre volonté et j'accepte le sort que je ne puis éviter. Jamais encore je n'ai commis de meurtre; que ce soit pour la première fois! signor, vous prenez son sang sur vous, n'est-ce pas? dites-moi quand je dois accomplir cette horrible tâche?

— Aujourd'hui même, Julio.

— Aujourd'hui, déjà!

— Demain, il serait trop tard.

— Eh bien, parlez ; le plus tôt sera le mieux.

— C'est aujourd'hui la veille de mai, Geronimo donnera une sérénade à Marie Van de Werve. Deux joueurs de luth l'accompagneront seuls. Il m'a prié de venir chez lui pour lui tenir société ; je me mettrai au lit dans la factorerie et dirai que je suis indisposé ; tous les domestiques sauront que je n'ai pas quitté ma demeure. Tu mettras la vieille cape espagnole qui est

pendue au grenier depuis cinq ans; elle te rendra méconnaissable. Puis tu te rendras, avant onze heures, dans la rue Hoboken, tout près du couvent des Dominicains. Il y a là un puits devant lequel Geronimo doit passer deux fois, en allant et en revenant. Tu te cacheras derrière le puits, jusqu'à ce que Geronimo approche dans l'obscurité; tu t'élances tout à coup sur lui et tu le frappe mortellement; porte lui même plus d'un coup... Les joueurs de luth sont des lâches; ils se sauveront. Tu prends sur le cadavre de Geronimo un portefeuille qu'il porte dans son pourpoint, sur la poitrine, du côté gauche; il y a dans ce portefeuille un écrit qu'il m'a dérobé par ruse..... Tu quittes la place et tu t'éloignes par les rues obscures; la nuit ne te trahira pas... N'oublie pas le portefeuille!

La physionomie de Julio annonçait la stupéfaction et l'effroi; il avait, durant le développement de l'affreux projet, tenu un regard fixe sur les lèvres de son maître, et maintenant il se taisait en le regardant encore fixement dans les yeux.

— Eh bien, demanda son maître, l'affaire n'est-elle pas sagement concertée?

— C'est étonnant..... étonnant! murmura le domestique en baissant les yeux.

— Ainsi tu es prêt à risquer le coup? mais que fais-tu donc là à hésiter et à balancer? As-tu peur?

— Non, non, laissez-moi un peu réfléchir, balbutia Julio.

Après un instant de silence, il leva la tête et dit

— Avec votre permission, signor, le projet, tel que vous l'avez conçu, me semble très-périlleux pour vous. Supposez que Geronimo m'aperçoive trop tôt et se défende, — que par hasard les joueurs de luth soient des hommes courageux, — que je sois blessé ou pris : tout cela est possible. Je serais infailliblement roué ou brûlé vif C'est là le moindre, et j'y regarderais peu si ma mort pouvait vous être utile. Mais je suis votre domestique et tout le monde le sait; et comme je ne puis avoir de motifs de haine ou de vengeance contre un chevalier qui ne m'a jamais adressé une dure parole, on vous soupçonnerait sur-le-champ de m'avoir commandé ce meurtre.

— Et toi, tu me trahirais, n'est-ce pas? dit Turchi avec une amère ironie.

— Vous trahir? cela ne me sauverait pas, signor; mais sur le banc de torture, ma langue pourrait, malgré ma volonté, prononcer votre nom.

Simon arpenta quelques fois la chambre et grommela entre ses dents avec un profond désespoir. Son domestique le suivait d'un regard oblique et avec un sourire presque insaisissable de joie et de triomphe.

Enfin Simon s'arrêta au milieu de la chambre; la cicatrice sur sa joue semblait brûlante et ses yeux étaient vagues et égarés.

— Ah! s'écria-t-il, je serais donc à jamais perdu? Il ne me resterait plus au monde que la misère et

l'infamie! Julio, Julio. Le fauteuil marche-t-il (1)?

— Le fauteuil! Le fauteuil était donc destiné à prendre Geronimo? dit le domestique avec stupéfaction. Il marche. Que vouliez-vous dire, signor?

— Non, non, le fauteuil viendrait trop tard, murmura Simon Turchi d'une voix fébrile. Je ne veux plus entendre parler de rien; ce soir, tu attendras Geronimo et tu le tueras..... C'est décidé, il le faut!

— Je sais le moyen d'atteindre le même but sans danger pour vous ni pour moi, signor, dit le domestique.

— Ah! si tu pouvais dire vrai! Voyons ce moyen de salut!

— Voyez-vous, signor, il demeure dans la paroisse Saint-André, un homme grand et fort comme un géant. Il se nomme Brufferio; pour de l'argent il fait tout ce que l'on veut. Dites-lui que vous voulez voir quelqu'un roué de coups de bâton, blessé ou tué, cela lui est indifférent. Il remplit toujours sa mission à la satisfaction de ceux qui le paient et ne trahit jamais un secret. Il a quatre ou cinq compagnons intrépides qui font le même métier que lui. On peut s'y fier. Si vous me donnez de l'argent pour payer le ribaud, vous n'aurez plus à vous inquiéter de rien; Brufferio

(1) « Après quoi Simon Turchi résolut de se venger, et, après une longue préméditation, il fit faire un fauteuil en bois, duquel, lorsqu'on s'y asseyait, sortaient deux forts barreaux arrondis, en fer, qui prenaient les deux jambes au-dessus des genoux, si bien que l'homme ne pouvait plus se bouger. » VAN METEREN. *Hist. des Pays-Bas*, liv. I.

croira que j'agis moi-même par un sentiment de vengeance personnelle, et, de plus, il ne me connaît pas. Ainsi aucun de nous deux ne pourra être soupçonné ni accusé, si l'affaire ne réussit pas.

Les paroles de Julio parurent surprendre Simon, et il se mit à y réfléchir en silence. Peu à peu, cependant, un sourire parut sur ses lèvres, et il fut évident que le moyen proposé lui semblait heureux. Il ouvrit sa bourse et mit quatre pièces d'or dans la main de Julio.

— Cela suffirait-il? demanda-t-il.

— Vous plaisantez, signor, répondit le domestique, quatre couronnes d'or pour la vie d'un gentilhomme!

Simon donna quatre pièces encore.

— Et maintenant? dit-il.

— Ce n'est pas encore assez.

— Combien crois-tu donc qu'il faille?

— Je n'en sais rien..... Vingt couronnes peut-être.

— Vingt?... Je n'en ai que quinze sur moi et quelque menue monnaie d'argent.

— Donnez-moi tout, signor. S'il n'y avait pas assez, je reviendrais sans avoir pu conclure l'affaire.

Simon poussa un profond soupir et versa tout le contenu de sa bourse dans la main de Julio.

— Tu me rapporteras ce qu'il pourrait y avoir de trop, n'est-ce pas?

— Sans doute; mais je crois qu'il ne restera pas grand'chose.

— Allons, Julio, j'ai hâte de retourner à la factorerie. Remplis ta mission avec habileté et je te récom-

penserai bien. Ah ! il me vient une idée! Et le portefeuille? Il ne faut pas qu'il tombe dans les mains du ribaud.

— Je n'avais pas songé à cela, dit Julio embarrassé.

— Ah ! j'ai trouvé! s'écria Simon Turchi, au bout d'un instant. Tu te rendras, un peu avant dix heures, à la demeure de Geronimo, et tu lui diras que j'ai la fièvre et que je t'envoie à ma place pour l'accompagner armé. Suis-le de près, et, quand il tombera frappé, prends-lui le portefeuille. Entends-toi là-dessus avec le ribaud; dis-lui que c'est un écrit sans importance.

Julio fit une grimace de déplaisir en recevant cette nouvelle charge. Il s'était réjoui déjà de ne pas être témoin de la traîtreuse agression, et maintenant on lui ordonnait d'y prendre part en quelque sorte. Dans la crainte de pire, il n'osa cependant faire aucune observation.

— Va maintenant au grenier, dit Simon Turchi, et prends la vieille cape espagnole; elle peut te servir à te rendre méconnaissable pour Brufferio. Ceins aussi une épée, pour montrer à Geronimo que tu es armé pour sa défense.

Le domestique prit la lampe sur la table et se disposait à obtempérer à cet ordre.

— Que fais-tu donc? lui dit son maître. Vas-tu me laisser ici dans l'obscurité ? N'oses-tu plus aller sans lumière au grenier ?

— Je me cognerais contre les poutres ; j'ai oublié où se trouve la cape.

— Il y a trois jours que tu l'as encore prise en mains. Tu as peur des ténèbres, Julio. Prends la lampe.

Un instant après, le domestique revint. Il avait la cape espagnole sur les épaules. C'était un ample manteau dans lequel on pouvait s'envelopper tout le corps, et dont le capuchon rabattu sur la tête cachait pour ainsi dire entièrement le visage.

Le maître et le domestique descendirent silencieusement, et, éclairés par la lampe, s'approchèrent de la petite porte du jardin. Là, Julio posa la lampe par terre et l'éteignit.

La serrure grinça, la porte s'ouvrit et se referma, et Simon Turchi disparut avec son domestique dans la rue sombre et solitaire

IV

Une ombre noire, glissant comme une tache presque impalpable, longeait les maisons dans la rue Saint-Jean.

Le ciel devait être couvert de nuages, car pas une seule étoile ne brillait sur sa coupole immense ; seulement, çà et là, au coin des rues et des ruelles, vacillait la petite lampe allumée devant une image de la Vierge ; mais bien loin de diminuer l'obscurité, ces

petites flammes tremblottaient dans l'atmosphère nébuleuse de la nuit, comme les vers luisants dans les bois, qui sont lumineux mais n'éclairent pas.

Tout était silencieux dans les rues désertes. Si les habitants, derrière leurs fenêtres de chêne, entendaient parfois quelque bruit, c'était celui du pas précipité d'un bourgeois attardé, qui, poussé par la crainte, faisait beaucoup de bruit avec les pieds pour effrayer les voleurs et les brigands; ou encore le pas traînant d'un ribeaud qui, l'oreille au guet et sondant les ténèbres du regard, était à la quête d'une proie; ou bien celui des veilleurs de nuit qui criaient l'heure et faisaient retentir leurs hallebardes sur le pavé, comme s'ils voulaient avertir les malfaiteurs de leur approche.

L'ombre qui se glissait en ce moment dans la rue Saint-Jean était un homme complétement enveloppé dans un vaste manteau, et la tête cachée sous un capuchon qui ne laissait guère à découvert de son visage que le nez et les yeux. Quand il passait devant une image de la Vierge et que le faible rayon d'une petite lampe l'atteignait, on pouvait voir que, tout en marchant, il appuyait la main sur la garde d'une épée.

Ce personnage était-il un malfaiteur prêt à commettre un coupable attentat, ou, craignant quelque danger, se tenait-il seulement en mesure de se défendre?

Quoi qu'il en fût, il poursuivait son chemin, et atteignit, sans encombre, une ruelle étroite et tortue, du dessous du sol de laquelle semblait s'élever le tumulte confus de voix nombreuses.

L'homme au capuchon s'arrêta à l'entrée d'une cave qui avait issue sur la rue par un escalier, et prêta l'oreille au joyeux tapage qui retentissait à l'intérieur.

Il mit la main dans sa poche et y fit résonner quelques pièces de monnaie.

— Le *Dé d'argent*, dit-il en soupirant. Comme ils sont gais là-dedans ! Les dés roulent sur la table. Ne risquerai-je pas un schelling ? un seul ?

Comme s'il succombait à une séduction irrésistible, il mit le pied sur l'escalier de la cave ; mais une pensée soudaine a paru le retenir. Il bondit en arrière tout tremblant, et s'éloigne en toute hâte de la cave. Un peu plus loin dans la rue, il s'arrêta et murmura d'une voix pleine d'anxiété :

— Ciel ! qu'allais-je faire ? Jouer, aventurer l'argent sur des dés ! Je l'aurais certainement tout perdu ! Pietro Mostajo, n'oublies pas le facteur de Lucques !.....Ah ! je suis sauvé ! Infernale tentation, c'était ma tête que j'allais jouer !.....Mais qui dit que je serai malheureux ? Ne puis-je pas aussi gagner un trésor ? Voilà la tentation qui revient ! Non, non, il faut que j'aille chez Brufferio, et je n'ai pas de temps à perdre. Il demeure là-bas : une petite porte noire à côté de la pompe.

Tout en murmurant ces derniers mots, il avançait dans la ruelle. Bientôt il s'arrêta aux environs d'une pompe, et dit d'une voix contenue :

— C'est ici qu'habite Brufferio. Comme il fait noir ! Je puis à peine voir la porte, mais je ne me trompe pas, c'est bien ici que le terrible ribaud a son repaire.

C'est étrange ! comme je tremble tout d'un coup et si fort ! c'est peut-être un avertissement qu'il m'arrivera malheur là-dedans ? Si l'on me prenait les pièces d'or, et si l'on me tuait pour cacher le vol ? que faire ? Si je disais à mon maître que je n'ai pas trouvé Brufferio ? Ah ! et le facteur de Lucques !

Après un instant d'anxieuse réflexion, l'homme au capuchon se dirigea vers la petite porte, et dit en soupirant :

— Allons, allons, il n'y a rien à faire : des deux maux le moindre !

Bien que ces paroles semblassent annoncer une énergique résolution, ce fut néanmoins d'une main tremblante qu'il saisit le marteau de la petite porte et le laissa retomber deux fois.

Le bruit retentit à l'intérieur creux et sourd, comme si c'était la porte d'un caveau funéraire.

Il se passa longtemps avant qu'aucun bruit annonçât qu'on avait entendu l'appel.

Le visiteur s'effraya davantage encore à la supposition qu'il n'y avait personne au logis, et que par conséquent il devrait s'en retourner sans avoir conclu l'affaire, auprès de son maître qui ne le croirait pas.

Dans la petite porte noire se trouvait un guichet protégé par un grillage. Derrière les barreaux de fer, deux yeux étaient fixés sur la personne qui avait frappé ; et s'il s'écoula beaucoup de temps avant qu'on lui répondit, c'était probablement parce que les yeux inqui-

siteurs s'efforçaient de percer les ténèbres pour reconnaître le visiteur intempestif.

Une voix rauque et sèche demanda enfin à travers le guichet :

— Qui a frappé ?

L'homme au manteau fit un bond en arrière ; cette question inattendue et faite si près de son oreille, semblait sortir du néant et l'avait fait tressaillir vivement. Cependant il redevint bientôt maître de lui-même, et se rapprocha de la porte et répondit en italien :

— Femme, je ne comprends pas le flamand, vous devez savoir l'italien, Brufferio est romagnol. Dites-moi, Brufferio est-il au logis ?

— Qui êtes-vous, lui répondit-on en baragouin italien.

— Qui je suis ? je dois traiter une affaire secrète avec Brufferio et ne veux pas dire mon nom.

— Vous êtes un agent du bailli et vous voulez me tromper. Passez votre chemin et laissez-moi en paix, Brufferio n'est pas à la maison.

L'homme au capuchon prit dans sa poche quelques pièces de monnaie et les fit doucement sonner.

— Vous vous trompez, femme, dit-il, j'ai besoin des services de Brufferio pour une affaire importante. Il y a quelques couronnes d'or à y gagner. Je viens avec l'argent comptant ; vous l'entendez bien.

Deux verroux grincèrent successivement dans leurs coulisses rouillées et la porte s'ouvrit.

— Entrez, signor, dit la femme, suivez-moi sur l'escalier.

— Je ne vous vois pas ; il fait noir ici comme dans l'enfer : Où est l'escalier ? balbutia l'autre.

— Laissez-vous conduire, signor. Donnez-moi la main, je vous précéderai.

Elle saisit la main du visiteur et, tout en le guidant, jusqu'au pied de l'escalier, elle dit :

— Votre main tremble, signor, avez-vous peur?

— Moi, peur? dit l'autre d'une voix mal assurée. Peur de quoi?.. C'est l'obscurité qui me fait chanceler.

— C'est possible, signor, je croyais sentir que votre main est froide et tremble. Vous voici sur l'escalier; suivez-moi.

L'homme au manteau monta derrière elle, trébuchant sur les marches à demi-usées, se heurtant la tête et les coudes contre des obstacles invisibles, et grommelant et maugréant pour faire croire que ce n'était pas l'inquiétude qui l'émouvait.

Arrivée au premier étage, la femme ouvrit une porte et introduisit son compagnon dans une chambre éclairée par la fumeuse lueur d'une lampe de fer. Elle lui montra une chaise crasseuse et dit :

— Asseyez-vous, signor, et veuillez attendre un peu, je vais appeler Brufferio, il est en train de jouer aux dés dans le voisinage. Si l'on frappe à la porte pendant mon absence n'y prenez pas garde, je fermerai la porte en dehors et emporterai la clef avec moi.

L'homme au manteau la regarda, surpris et troublé. Son corps sec et osseux, les mèches grises qui se balançaient sur son front, sa large bouche et ses longues dents, en avaient fait à ses yeux un être affreux, digne à tous les points de vue d'être la compagne de Brufferio.

Il écouta avec anxiété le bruit de ses pas, jusqu'à ce qu'il eût entendu la clef grincer dans la serrure de la porte.

Alors il promena son regard autour de lui et contempla avec défiance et surprise l'appartement de Brufferio et les objets qui s'y trouvaient.

Cet appartement n'était vraiment ni magnifique, ni propre; une table, trois chaises boiteuses, un banc en bois de chêne, quelques pots de terre près de la cheminée et un lit dans son alcôve, constituaient tout l'ameublement qu'on y remarquait. D'ailleurs ce n'était pas sur ces objets vulgaires que le visiteur fixait les yeux. Ce qu'il ne pouvait voir sans frémir, c'était la foule d'armes étranges suspendues de toutes parts aux murs de la chambre.

Au milieu d'épées rouillées, de larges glaives de combat, de poignards acérés et de couteaux de toutes formes, il voyait aussi de courts bâtons à pommeaux de fer, des chaînes en acier semblables aux mors des chevaux, même des cordes avec des nœuds coulants, et mainte autre chose dont l'usage était inexplicable pour lui, bien qu'il soupçonnât bien que ces singuliers instruments ne pouvaient servir à rien de bon.

Sur la table, à côté de la lampe, se trouvait un grand couteau, et à côté un linge et du sable rouge à écurer, si bien que la femme était occupée à nettoyer cette arme quand elle avait été troublée dans cette occupation par le coup frappé sur la porte.

Tous ces instruments de meurtre remplissaient le cœur de celui qui les contemplait d'inquiétude et d'effroi. Il en détourna la vue en tremblant et laissa pencher la tête sur sa poitrine, pour réfléchir à part lui à l'horreur de sa position, — mais on ne lui en laissa pas le temps, car en ce moment la porte de la maison s'ouvrit et il entendit quelqu'un monter l'escalier.

La femme entra dans la chambre et dit :

— Brufferio va venir à l'instant ; encore trois coups de dés. Quand il est au jeu, il n'y a pas moyen de l'en arracher. Il viendra pourtant. Je crois, signor, qu'il a déjà un peu trop bu. Faites attention à vous, si vous tenez à votre vie, et ne l'irritez pas par de la mauvaise volonté ou des paroles légères ; car il vous ferait un malheur avec aussi peu de scrupule qu'il en mettrait à écraser une puce. Sans cela, c'est le meilleur homme du monde.

Elle s'assit auprès de la table, prit le couteau et le linge et poursuivit son travail, tout en fixant son œil gris et soupçonneux sur l'étranger.

Celui-ci avait abaissé le capuchon sur son visage et était assis, silencieux, le regard vaguement perdu dans l'espace, comme un homme qu'ennuie une longue attente. Il était très-ému, et de temps en temps un fris-

son parcourait ses membres. Chaque fois qu'il regardait du côté de la table, il rencontrait le regard perçant de l'affreuse mégère qui, tout en nettoyant la large lame du couteau, le considérait de la tête aux pieds et semblait vouloir le percer de part en part pour savoir qui il était et quelle intention l'avait amené dans cette chambre.

Enfin, ne pouvant plus résister à son inquiétude, il se leva et dit :

— Femme, conduisez-moi dehors, je ne puis attendre plus longtemps; je reviendrai demain pendant la journée.

— J'entends Brufferio siffler dans la rue, répondit-elle. Il met la clef dans la serrure.

Comme si cette annonce eût été un coup satisfaisant pour l'étranger, il se laissa retomber sur son siége avec un soupir étouffé et écouta avec angoisse les pesants pas d'homme qui faisaient craquer les marches de l'escalier.

Brufferio se montra sur le seuil de la chambre et regarda avec méfiance l'homme qui l'avait arraché à son jeu.

Le ribaud Brufferio était bâti comme un géant; pour entrer dans la place il devait se courber. Il marchait la tête en arrière et tenait la main d'un air menaçant sur le manche d'un couteau passé à sa ceinture. Un chapeau à larges bords ombrageait son visage ; tout son costume était de drap brun foncé, couleur des ombres de la nuit. Sous ses sourcils saillants brillaient ses pe-

tits yeux, et autour de sa bouche se jouait un cruel et incisif sourire.

Il fit un signe impérieux à la femme en lui montrant la porte. Elle se glissa hors de la chambre en grommelant, mais sans témoigner autrement son mécontentement.

Le ribaud ferma la porte à l'intérieur, prit une chaise et dit à l'étranger d'une grosse voix creuse qui semblait venir d'une tonne vide :

— *Perche me disturba?* Pourquoi me déranges-tu? qui es tu?

Cette question mit l'autre dans un grand embarras. Il répondit en balbutiant :

— Est-il nécessaire, signor Brufferio, que vous sachiez mon nom, pour me rendre un service que je vous paierai très-grassement?

En entendant ces mots, le ribaud frappa son front du doigt, comme s'il croyait reconnaître la voix du visiteur; mais il ne poursuivit pas cette réflexion et dit :

— Allons, dis-moi vite ce que tu désires de moi; on m'attend au *Dé d'argent ;* je n'ai pas beaucoup de temps.

— Il s'agit d'une affaire d'importance, signor Bruffeno.

— En effet, ma femme m'a dit qu'il y avait quelques couronnes d'or à y gagner. Parle! A quoi bon tous ces détours? Qu'est-ce qui t'embarrasse et t'inquiète? Crois-tu donc avoir affaire à un malhonnête homme? Ne

crains rien; on ne touchera pas, dans ma maison, à un seul cheveu de ta tête.

Cette assurance donna à l'étranger quelque confiance; sa voix devint plus distincte :

— Signor Brufferio, dit-il, il faut que vous sachiez que j'ai un ennemi qui m'outrage, me persécute et menace de me précipiter à ma perte.

— Je comprends; tu veux te venger..... par moi?

— Oui, signor. Combien demandez-vous de couronnes d'or pour un tel service?

— Cela dépend du rang des personnes et de la gravité des affaires. Une solide volée de coups de bâton, une égratignure au visage, ou quelques taillades dans le dos ne coûtent pas autant qu'un coup mortel.

— Il faut un coup mortel, signor.

— Et quel est ton ennemi! Gentilhomme ou bourgeois? Riche ou pauvre?

— Il est gentilhomme, signor, et possesseur d'une assez belle fortune sans aucun doute.

— Un gentilhomme? Et toi qui dois me payer, qui es-tu?

— Je suis un pauvre domestique sans service.

Le ribaud sourit avec incrédulité.

— Ah! dit-il ironiquement, un pauvre domestique sans service. Allons, allons, rabats-moi ce capuchon. Tu as des cheveux roux, tu joues souvent aux dés, tu te nommes Julio, et tu demeures près du pont de la Vigne chez le signor Simon Turchi, n'est-ce pas? Ah, tu voulais me tromper!

Julio, ainsi reconnu à l'improviste, semblait muet de saisissement et, tout tremblant, regardait le ribaud qui cependant n'était nullement fâché et dit même d'un ton rassurant.

— Allons, cela ne fait rien. Si je te connais, que cela ne t'inquiète pas : mon métier est de garder secrètes les affaires les plus graves. Ne crains rien, je ne te trahirai pas.

Ce ne fut qu'après quelques intants que Julio retrouva la parole.

— Je suis fâché que mon nom vous soit connu, dit-il, mais soit ! Je vous demande, signor Brufferio, ce que vous exigez pour faire disparaître à tout jamais mon ennemi de mon chemin?

— Ton ennemi ? dit le ribaud en riant. Un gentilhomme ton ennemi? Tu cherches encore à me tromper. L'ennemi de ton maître, veux-tu dire?

— Non, mon ennemi personnel qui me calomnie auprès de mon maître et veut me faire chasser avec déshonneur.

— Et tu m'offres des couronnes d'or? Depuis quand les domestiques ont-ils de tels trésors? C'est un coup mortel sur un gentilhomme, n'est-ce pas! Eh bien, tu me donneras quinze couronnes d'or.

— Quinze couronnes, s'écria Julio avec une feinte stupéfaction. Une aussi grosse somme? Je ne possède pas autant.

— Allons, pour abréger, je le ferai pour douze; mais à payer avant le coup.

— Je vous paierai tout à l'heure, avant de partir.

— Eh bien, Julio, donne moi la main : le marché est conclu. Dis-moi clairement, maintenant, ce que toi ou ton maître exigez de moi.

— Pas mon maître : moi seul.

— C'est égal. Que dois-je faire et quand?

— Cette nuit même, Brufferio.

— Cette nuit? Alors il faut que je renonce à ma partie avec le matelot portugais. Il y avait pourtant là aussi quelques carolus d'or à gagner.

— Voici l'affaire, signor Brufferio. Cette nuit, à onze heures, un jeune gentilhomme, accompagné de deux joueurs de luth, viendra des environs du couvent des dominicains et tournera le coin de la rue du Prince, vers la Crapaudière pour se diriger ensuite vers l'église Saint-Jacques. Il doit par conséquent passer devant le puits en pierre qui se trouve au commencement de la rue Hoboken. Vous vous cacherez derrière le puits, avec quelques fidèles compagnons, et vous attaquerez et tuerez le jeune gentilhomme quand il passera.

— L'affaire est bien montée, remarqua le ribaud. Je ferais bien cela à moi seul; mais puisque tu le désires, je prendrai une couple de braves camarades..... Comment reconnaîtrai-je la personne que je dois frapper?

— Il est entièrement vêtu de brun et porte une plume blanche sur le chapeau, dans l'obscurité, vous ne verrez que la plume blanche ; c'est un signe certain.

Brufferio secoua la tête en réfléchissant.

— Et c'est là tout ce dont tu as à me charger? demanda-t-il.

— Je veux encore vous dire, à titre d'avis, que j'accompagnerai le jeune gentilhomme et que, lorsqu'il sera tombé, je prendrai sur lui un objet dont la découverte peut me faire courir un grand danger. Vous me reconnaîtrez à cette cape espagnole et je ferai grand bruit et crierai très-haut, afin que vous et vos hommes sachiez que je ne suis pas un ennemi.

— Où sont maintenant les couronnes d'or?

— Ainsi, vous acceptez la mission, Brufferio?

— Je la remplirai comme si je travaillais pour mon propre compte.

Julio tira quelques couronnes d'or de sa poche, puis continua de les extraire une à une, jusqu'à ce qu'il en eût douze en main. Il s'efforçait de cacher au ribaud qu'il possédait une somme plus élevée que le chiffre promis; mais Brufferio dut deviner son intention; car il sourit et dit de manière à être entendu :

— Tu as encore d'autres couronnes d'or. Je le savais bien; on ne vient pas me trouver pour de pareilles affaires avec une somme juste. Tu n'as pas besoin de te cacher de moi. Donne-moi le prix convenu; je ne demande rien de plus.

Dès que l'autre lui eut mis l'argent en main, Brufferio s'approcha de la lampe, examina et soupesa chaque couronne et dit alors :

— C'est de la bonne monnaie. Va-t'en tranquille, Julio; je vais chercher mes camarades. Il ne nous

reste pas beaucoup de temps : une bonne demi-heure.

Julio prit congé du ribaud, et, éclairé par celui-ci, allait sortir de la chambre, mais il s'arrêta encore et dit :

— Signor Brufferio, vous ne direz rien à vos compagnons, n'est-ce pas, de celui qui vous a chargé de cette mission ?

— Je ne dis jamais rien à mes camarades. Si tu veux perdre la liberté, confie ton secret à quelqu'un, dit le proverbe.

— Ainsi, vous savez très-bien ce que vous avez à faire ?

— Oui, oui..... A onze heures, derrière le puits dans la rue Hoboken ; un jeune gentilhomme avec une plume blanche au chapeau. Sois tranquille, je porterai le coup moi-même et ne le manquerai pas.

— Adieu donc, Brufferio.

— Adieu, Julio.

Le ribaud accompagna le domestique jusqu'au rez-de-chaussée, lui ouvrit la porte de la rue et la referma derrière lui.

Lorsque Julio se trouva en plein air, il courut à quelques pas de distance et s'arrêta comme si un lourd poids fût tombé de dessus sa poitrine, il respira à pleins poumons et murmura d'un ton joyeux :

— Ciel ! dans quel repaire j'étais tombé là ! Je me tâte, je doute si je vis encore ! Ah ! la difficile affaire est enfin faite ! Le signor dit que je suis un lâche. Je voudrais bien le voir là haut dans cette chambre avec

cette femme infernale et ce terrible Brufferio !... Maintenant, allons chez Geronimo. Le pire doit encore arriver. Si j'en sors sans encombre, je pourrai dire que je ne suis pas né sous une mauvaise étoile. Allons, hâtons-nous ; c'est encore loin.....

Il pressa le pas pour sortir de la ruelle tortue. Il eût bientôt atteint la rue du Couvent, passa devant l'abbaye de Saint-Michel et la Monnaie et enfin sur le grand marché sans rencontrer aucun obstacle.

Chemin faisant, il tenait sans cesse la main dans sa poche pour jouir du plaisir de sentir glisser entre ses doigts les couronnes d'or. Il murmurait joyeusement qu'il avait gagné à l'affaire trois couronnes que son maître ne reverrait jamais, vécût-il cent ans. Une fois qu'il serait débarrassé de tous ces soucis et de toutes ces inquiétudes, il s'assiérait à la table de jeu du matin jusqu'au soir et gagnerait peut-être des monceaux d'or.

Plongé dans ces pensées, il arriva dans le voisinage du couvent des Dominicains, et frappa à la porte de la demeure de Geronimo.

On ouvrit et on l'introduisit dans une salle du rez-de-chaussée où le jeune gentilhomme, le manteau sur les épaules et le chapeau sur la tête, paraissait attendre quelqu'un.

— Que la paix règne dans cette maison ! dit Julio en s'inclinant. Signor, je vous apporte un message que je désirerais être moins triste. Mon pauvre maître est pris de la fièvre et est au lit. Il vous prie de l'excuser de ce

qu'il ne peut vous accompagner cette nuit à la sérénade.

L'expression d'une profonde compassion se peignit sur le visage de Geronimo. Il secoua la tête avec tristesse et baissa les yeux.

Le jeune homme se croyait autorisé à penser que son bonheur, son mariage avec Marie Van de Werve, avait fait saigner le cœur de son pauvre ami, et que la maladie de celui-ci pouvait être la conséquence de sa pénible émotion.

— La fièvre l'a-t-elle saisi tout à coup, Julio? demanda-t-il. Va-t-il mal?

— Mal, non, signor; c'est un refroidissement. Peut-être cela n'aura-t-il pas de suites; mais il n'ose s'exposer à l'air humide et froid de la nuit.

Geronimo parut réfléchir.

— Signor, mon maître ne m'a pas envoyé vers vous uniquement pour vous annoncer son indisposition; il m'a en même temps chargé de vous accompagner à la sérénade et de veiller à votre sûreté. Il sait que je ne recule devant rien et que je tiendrais bravement tête à des malfaiteurs, fussent-ils à cinq ou six.

— Eh bien, j'accepte tes services Julio. Tu m'as toujours semblé un serviteur dévoué. Les joueurs de luth ne sont pas encore arrivés. Va là bas dans la cuisine et dis au cuisinier qu'il te donne une pinte de bière.

Julio se dirigea vers la cuisine où il trouva le domestique endormi. Il l'éveilla, lui transmit l'ordre de son maître et reçut la pinte de bière.

Il comptait jaser en buvant avec le domestique et était déjà en train de parler de querelles, de combats, de couteaux et de tous les faits héroïques dont il assurait être l'auteur; mais à peine le domestique s'était-il rassi sur sa chaise qu'il retomba de nouveau dans un profond sommeil. Julio resta longtemps à vider silencieusement verre sur verre, jusqu'à ce qu'un coup frappé sur la porte et peu après le son des instruments à cordes, l'avertirent que les joueurs de luth étaient arrivés.

Geronimo l'ayant appelé par son nom, il se rendit dans l'antichambre et y trouva le jeune gentilhomme prêt à sortir avec les joueurs de luth.

Julio remarqua avec déplaisir que ces derniers portaient aussi des armes. Si ces gens étaient courageux, Brufferio et ses compagnons auraient affaire à un nombre égal d'adversaires. Et qui pouvait savoir comment la lutte se terminerait? Cependant ce qui inspirait quelque sécurité à Julio, c'était la pensée que Geronimo et les joueurs de luth attaqués à l'improviste dans les ténèbres, n'auraient pas le temps de se défendre.

Tous quittèrent la maison et s'avancèrent en longeant le couvent des Dominicains dans la rue de l'Aveugle. Bientôt la troupe atteignit la rue du Prince, à l'extrémité de laquelle se trouvait le puits en pierre où Brufferio devait être caché avec ses ribauds, s'il avait tenu parole.

Julio qui, jusque-là, avait marché quelques pas en

avant des autres, pour se montrer hardi et intrépide, commença à se mettre un peu de côté et à se retirer derrière les autres. Le cœur lui défaillait, car, quelque bien que les combinaisons fussent prises, le coup pouvait ne pas réussir ou être mal porté.

Bientôt la troupe allait atteindre l'extrémité de la rue ; encore cent pas et elle passerait devant le puits.

Le jeune gentilhomme, ignorant le danger qui le menaçait, marchait tout rêveur ; il pensait à son malheureux ami Simon Turchi qui, succombant au chagrin et aux peines de cœur, gémissait souffrant dans son lit au moment où lui-même Geronimo allait donner une sérénade à sa bien-aimée Marie. Il déplorait aussi intérieurement le mauvais état des affaires de Simon et se promettait de le sauver, même au prix de grands sacrifices, dès que le mariage lui aurait donné une existence indépendante. Si cependant le jeune chevalier eût pu soupçonner qu'à quelques pas de lui, trois assassins l'attendaient et que Simon Turchi les avait payés pour le tuer ! Mais non, il était absorbé dans des pensées de compassion et d'affection pour son cruel ennemi.

La troupe n'était plus loin de la rue de Hoboken. Julio s'efforçait de percer les ténèbres du regard et de découvrir si rien ne se remuait derrière le puits.

Tout à coup il vit une ombre noire s'agiter auprès du puits et se porter en avant.

Tremblant d'angoisse, et pour se faire reconnaître

des ribauds, Julio tira tout à coup son épée et s'écria :

— *Al assassino! Ajusto! ajusto!* A l'assassin ! au secours ! au secours !

Mais il avait parlé beaucoup trop pour la réussite de son projet ; car à cet avertissement, Geronimo tira aussi l'épée et s'adossa contre le mur d'une maison pour ne pas être assailli par derrière.

Les joueurs de luth, hurlant d'effroi, s'enfuirent dans la rue du Prince ; et Julio resta au milieu de la rue à crier et à agiter son épée.

Un instant seulement s'était écoulé depuis le premier appel de Julio. L'homme qu'il avait aperçu près du puits se précipita, suivi de deux compagnons, du côté de la rue où le signor Geronimo se tenait prêt à se défendre. L'assassin qui précédait les autres courut les bras tendus sur le jeune gentilhomme, et croyait lui plonger son épée dans le sein ; mais un habile mouvement écarta son arme de côté et l'agresseur lui-même tomba avec une telle force sur l'épée de Geronimo que la lame le perça de part en part et sortit derrière le dos.

L'assassin s'affaissa lourdement en arrière et murmura encore comme adieu à la vie, d'une voix plaintive et douloureuse :

— *O Mojo!* Ah ! je meurs ; Brufferio est mort !

Sans prendre garde au scélérat abattu, le gentilhomme s'élança en avant et perça l'épaule d'un des autres assassins. Convaincus qu'ils avaient affaire à un

adversaire fort et habile, les deux ribauds tournèrent le dos et s'efforcèrent d'échapper à ses coups; mais Geronimo les poursuivit bien au delà du puits.

Julio courait derrière lui, criait, vociférant, et frappant de son épée dans l'obscurité, comme s'il avait à combattre de nombreux ennemis. Lorsque Geronimo revint avec le domestique à l'endroit où était le cadavre du ribaud, il s'y trouvait déjà trois ou quatre veilleurs de nuit qui donnaient de leurs cornets pour appeler du secours; beaucoup de têtes se montraient aux fenêtres des maisons voisines, et même un bourgeois sortait de sa demeure, une lampe à la main.

Les veilleurs de nuit, après avoir appris ce qui s'était passé, examinèrent le corps inanimé pour s'assurer s'il donnait encore quelque signe de vie.

— Laissez-le là, dit l'un d'eux, c'est Brufferio le ribaud, Dieu soit loué, que ce scélérat ait enfin trouvé la fin qu'il méritait!

Le son des cornets avait retenti dans les rues éloignées et quelques veilleurs de nuit accouraient encore sur le lieu de l'attentat.

Sur ces entrefaites, Julio était en train de bavarder; il racontait et répétait sur tous les tons qu'il avait eu affaire à deux assassins à la fois, qu'il avait frappé l'un au visage et qu'il avait traversé la poitrine à l'autre. Que ce dernier eût encore pu s'enfuir, il n'y comprenait rien; il ne doutait cependant pas qu'on ne dût le trouver quelque part mort ou mourant.

Le jeune gentilhomme qui croyait naïvement au

récit du domestique de Turchi, le remercia de l'aide qu'il lui avait prêtée, et lui déclara qu'il lui devait vraiment la vie, puisque c'était lui qui l'avait averti de l'approche des assassins.

Le cadavre fut emporté et déposé derrière le puits jusqu'à ce qu'on apportât une civière pour l'enlever.

Le chef des veilleurs de nuit s'approcha de Geronimo et lui dit :

— Où demeurez-vous, signor? Deux de mes hommes vous accompagneront pour qu'il ne vous arrive aucun autre accident. Ne refusez pas notre secours. Les scélérats qui ont échappé pourraient vous attendre pour venger sur vous la mort de leurs compagnons.

— Que dois-je faire? dit le gentilhomme préoccupé à Julio. La sérénade ne peut être donnée sans joueurs de luth ; et puis comment pourrais-je chanter après une telle émotion? Mais la jeune fille écoutera et attendra. Si elle n'entend pas la sérénade, elle croira qu'un malheur m'est arrivé. Allons, je vais me rendre chez M. Van de Werve pour ne pas laisser là de sujets d'inquiétude. J'accepte votre offre, veilleurs, et je vous récompenserai généreusement du service que vous me rendez. Je dois revenir au Kipdorp dans quelques instants : vous attendrez dans la rue jusqu'à ce que je revienne pour regagner ma demeure. Suivez-moi.

Geronimo, accompagné des veilleurs de nuit et de Julio, longea la Crapaudière et atteignit bientôt l'église Saint-Jacques dans les environs de laquelle se trouvait

la demeure de Van de Werve. Il frappa et lorsqu'on su' qui était là, la porte s'ouvrit.

Le gentilhomme exprima encore une fois sa vive reconnaissance à Julio et lui promit de dire à son maître combien il s'était comporté courageusement et quel service éminent il lui avait rendu.

La porte se referma et Julio se hâta de se rendre par le Kipdorp vers le pont de la Vigne.

Il allait frapper à la demeure de son maître ; mais, à son grand effroi, la porte s'ouvrit d'elle-même, comme si quelqu'un l'eût attendu.

— Est-ce toi, Julio ? demanda une voix dans l'obscurité.

Le domestique reconnut la voix de son maître et entra sous la porte.

— Eh bien, lui demanda-t-on d'une voix étouffée, est-il mort?

— Qui ?

— Qui ? Geronimo ?

— Silence ! c'est au contraire Brufferio qui est mort. Signor Geronimo lui a passé son épée à travers le corps.

— Ainsi, tu n'as pas le portefeuille?

— Vous le pensez bien !

— Et les couronnes d'or?

— Je les ai données à Brufferio.

— Pietro Mostajo, tu m'as trahi ! dit le signor à l'oreille de son domestique en le saisissant convulsivement par le bras. Viens, viens, rends-moi compte de

ce qui est arrivé? Tremble, stupide lâche, tremble, le facteur de Lucques te connaîtra!

— *Ebbene che sia!* murmura Julio. Alors le signor Geronimo saura aussi qui a payé Brufferio pour l'assassiner.

Un cri rauque comme un gémissement étouffé retentit dans le vestibule... La porte se referma.

V

M. Van de Werve auquel sa grande fortune permettait de déployer beaucoup de luxe, avait coutume de recevoir chez lui, tous les mois, le soir, les principaux gentilshommes d'Anvers, aussi bien étrangers qu'indigènes. Sa sympathie pour les arts et pour les lettres l'avait poussé à mettre en rapport les meilleurs artistes et les savants les plus renommés de son temps, avec les personnages les plus nobles, les plus riches et les plus importants de la société anversoise; et sa maison était devenue le rendez-vous de tout ce que la ville renfermait de distingué et d'excellent.

Presque toute la partie antérieure de sa maison était occupée par une vaste salle qu'il appelait la *salle des Ancêtres*, parce qu'elle était décorée de nombreux souvenirs de son illustre famille.

Les murs de cette salle étaient recouverts jusqu'à une certaine hauteur de sculptures en bois de chêne,

si artistement conçues et si délicatement travaillées qu'au premier abord l'œil croyait y voir une tenture de toutes couleurs. C'est que si, en certains endroits les teintes brunes du chêne restaient visibles, tout le reste resplendissait d'or et d'argent et était rehaussé par le plus beau rouge, par le jaune le plus brillant et par le bleu de ciel le plus pur. Les innombrables figurines semées au milieu des ornements, étaient peintes d'après nature, sauf que leur costume était surchargé de dorures.

Du sein des lambris de bois de la salle, sortaient de minces piliers qui, réunis en faisceaux d'après les principes du style gothique, s'élevaient pour aller soutenir les puissantes poutres du plafond. On pouvait compter six de ces poutres. Toutes étaient aussi couvertes de sculptures aux mille couleurs. Leur décoration était en harmonie de dessin et de forme avec celle du lambris et semblait un épanouissement de celui-ci, comme si l'architecte avait voulu faire considérer les ornements exquis des poutres du plafond comme une luxuriante verdure dont les troncs avaient pris racine dans le lambris de chêne.

Dans des panneaux ménagés dans ce bois artistement sculpté, se trouvaient les écussons de la famille Van de Werve et des familles avec lesquelles elle s'était alliée. C'était une profusion d'emblèmes et de devises : lions, sangliers, aigles, hermines, bandes et croix d'or, d'argent, de sinople et d'azur, si nombreux et si éclatants que quand la lumière de midi pénétrait

dans cette salle, l'œil du spectateur supportait difficilement le rayonnement de toute cette magnificence.

Les armoiries des Van de Werve, seigneurs de Schilde, peintes dans de plus grandes dimensions que les autres, se trouvaient au fond de la salle. C'était un écusson au sanglier de sable en champ d'or, écartelé avec trois chevrons d'argent sur sable, surmonté d'un casque au naturel orné d'une ample draperie or et noir, et couronné par une tête de sanglier noire.

Autour de ces remarquables armoiries du maître du logis, brillaient un grand nombre d'écussons moins grands, et entre autres les blasons des Wyneghem, des Van Immerseel, des Van Wilre, des Van Meldert, des Van Coolput, des Van Bruloch et des Van Zymaer, familles les plus proches à cette époque des Van de Werve.

Au-dessus du lambris, dans les niches formées par les piliers, se trouvaient les portraits de quelques-uns des ancêtres les plus illustres de Guillaume Van de Werve, de même que le sien, dans lequel il était représenté en capitaine d'une compagnie allemande au service de l'empereur Charles-Quint.

Les portraits ne remplissaient pas tous les panneaux ménagés dans la riche boiserie ; dans un grand nombre de ceux-ci brillaient de précieux tableaux créés par le pinceau des maîtres les plus renommés de la Néerlande. On pouvait y admirer des œuvres des immortels frères Van Eyck, du touchant Quintin Massys, de l'intelligent Roger Van der Weydens, du spirituel Jérôme

Bosch, du laborieux Lucas de Leyde, et d'autres encore dont le nom était alors prononcé avec respect dans le monde de l'art.

Dans un angle de la salle, à côté de la cheminée, se trouvait un clavecin richement incrusté de bois de toutes couleurs, et au-dessus étaient posés deux luths et une viole. On s'occupait par conséquent aussi du charmant art de la musique chez M. Van de Werve.

Du plafond descendaient six lustres en cuivre doré; sur l'appui de la cheminée se trouvaient deux grands candélabres; le long des murailles, aux faisceaux formés par les piliers, étaient attachés de nombreux martinets, si bien que quand M. Van de Werve recevait ses connaissances dans une soirée, le reflet des innombrables bougies dans l'or et l'argent qui était jeté à profusion, devait donner à cette salle un aspect princier, et prédisposer par ce luxe de lumière et d'éclat, le cœur des convives à une affectueuse expansion.

Trois jours après la tentative d'assassinat commise par le ribaud Brufferio sur Geronimo, revenait l'époque ordinaire de la réunion du soir chez M. Van de Werve. Bien que cet accident l'eût douloureusement affecté lui-même, et que sa fille Marie ne fût pas encore tout à fait remise de la secousse qu'elle avait éprouvée, il n'avait cependant pas contremandé la réunion, dans l'espoir qu'elle pourrait contribuer à leur faire oublier à tous le terrible attentat.

A l'heure fixée, on pouvait, de la rue, voir une vive lumière rayonner de la demeure de M. Van de Werve

sur les maisons vis-à-vis. La grande porte était ouverte à deux battants, et dans le vaste vestibule se pressaient, attendant, les serviteurs des convives qui étaient déjà entrés dans la maison.

La grande salle était remplie de personnes de différentes conditions et de différents âges : cependant il n'y avait pas de femmes, parce que cette soirée avait été annoncée comme une réunion de gentilshommes, d'artistes, de savants et de négociants notables.

Les premières salutations devaient déjà être échangées depuis longtemps entre les nombreux hôtes de M. Van de Werve ; car ils s'étaient, selon leur fantaisie ou leur penchant, partagés en différents groupes et presque tous étaient engages dans des conversations cordiales et familières.

Quelques-uns d'entre les plus âgés étaient assis autour d'une table et contemplaient avec beaucoup d'attention cinq ou six livres nouveaux qui semblaient exciter leur admiration ; d'autres, qu'à leur costume moins riche on pouvait regarder comme des artistes, se montraient mutuellement quelques dessins ; un troisième groupe, évidemment formé de jeunes gentilshommes, entourait Geronimo pour apprendre de lui tous les détails de l'attentat dont il avait failli être victime.

Au fond de la salle, non loin de la cheminée se tenaient les gentilshommes étrangers qui s'occupaient de commerce à Anvers. Bien que réunis en cet endroit pour s'amuser et se distraire, ils s'entretenaient encore,

par habitude, des vaisseaux attendus et du prix de l'argent et des marchandises. Parmi ces étrangers on voyait un grand nombre de costumes différents et on entendait parler toute sorte de langues. L'espagnol s'y trouvait à côté du lucquois, le portugais près du florentin, l'anglais avec le génois, l'allemand à côté du vénitien ; et de même qu'à la bourse d'Anvers, ces gens de pays si divers trouvaient moyen de se comprendre.

M. Van de Werve s'était tenu le plus souvent à la porte de la salle pour souhaiter la bienvenue aux entrants ; mais en ce moment, comme il supposa que le plus grand nombre des invités étaient arrivés, il quitta son premier poste et se mit à se promener de groupe en groupe, en se mêlant çà et là à la conversation et en disant quelques paroles agréables à chacun.

Le vieux Deodati s'était assis dans un fauteuil contre la muraille. Vers le milieu de la salle chaque invité pour ainsi dire lui avait souhaité la bienvenue et l'avait félicité de son arrivée dans les Pays-Bas ; il avait eu à répondre à tant de saluts et de politesses qu'il se sentait fatigué d'avoir tant parlé, et d'être resté si longtemps debout, et était allé s'asseoir pour un instant à l'écart dans le fauteuil pour se reposer.

A côté de lui, était assis Simon Turchi qui s'entretenait familièrement et à voix basse avec le vieillard. Le traître feignait une affection extraordinaire pour le vieux gentilhomme et le flattait autant qu'il pouvait par mille marques de respect et de complaisance. Déjà

ils avaient parlé de la tentative d'assassinat et Simon Turchi avait exprimé l'étonnement que lui avait causé cet attentat, attendu qu'il ne savait ni ne croyait que Geronimo eût un seul ennemi au monde. Sans doute l'assassin Brufferio devait s'être trompé, chose qui avait pu arriver facilement par l'obscurité profonde qui régnait le soir de l'attentat.

Tandis que Simon Turchi, calme en apparence, s'entretenait ainsi avec le vieux gentilhomme, il devait cependant cacher au fond de son âme un secret dessein, un coupable projet; car, presque à chaque mot, il dirigeait son regard plus loin dans la salle vers Geronimo et s'efforçait de deviner sur ses traits ou d'après ses gestes ce qu'il disait. Il ne perdait pas un instant de vue le fiancé de Marie.

Quand l'entretien sur l'attentat fut terminé, le vieux Deodati laissa errer ses yeux sur les différents groupes d'invités et demanda enfin à Turchi :

— Quel est donc cet homme au surtout de velours violet et à manches étroites, auquel ces négociants là-bas semblent témoigner tant de respect? Je ne parle pas de ce grand vieillard ; j'ai fait la connaissance de celui-là ; c'est le riche Fugger d'Augsbourg : c'est l'autre qui se trouve à côté de lui.

— C'est un banquier, signor, répondit Simon Turchi. Il est aussi très-riche et se nomme Lazare Tucher. Devant lui se trouve le chef de la maison des Hochstetter. Ceux qui prêtent l'oreille à ses paroles sont des gentilshommes appartenant aux grandes maisons de

commerce des Gigli, des Spignoli et des Gualterotti. De côté, derrière eux, se tient don Pezoa, le facteur du roi de Portugal; il s'entretient avec Diégo d'Aro et Antonio de Vaglio, facteurs de l'Espagne. Les gentilshommes qui les entourent sont des négociants italiens et portugais dont je pourrais vous dire les noms, car je les connais tous. Mais tant de détails seraient sans intérêt pour vous.

— Je vous suis reconnaissant de votre complaisance, signor Turchi, répondit Deodati. Mon neveu Geronimo devait me donner toutes ces explications; mais il est entouré là-bas de ses jeunes amis et, comme il regarde de temps en temps de notre côté, il est probablement convaincu que je ne puis me trouver dans une société meilleure ni plus agréable que la vôtre... Veuillez seulement me dire encore quel est ce beau vieillard qui se trouve à la seconde table et explique quelque chose à des personnes qui semblent l'écouter avec une grande attention.

— Autour de la table, signor, sont assis les hommes les plus savants de la Néerlande. Cet orateur à cheveux blancs est le vieux Graphœus, secrétaire de la ville d'Anvers et auteur de plusieurs belles œuvres latines. Le jeune homme sur l'épaule duquel il s'appuie est son fils Alexandre qui est aussi très-érudit. Devant lui est assis Abraham Ortélius, le grand géographe, qu'on regarde comme le Ptolémée de son temps. A côté d'Ortélius se trouve son ami et collaborateur Gérard Mercator qui comme savant géographe est aussi une des

lumières de notre siècle. Le seul personnage que vous puissiez reconnaître à son costume pour un Italien, parmi ces savants néerlandais est Louis Guicciardini, gentilhomme Florentin qui rassemble ici les matériaux d'une description étendue des Pays-Bas et particulièrement de la puissante ville commerciale d'Anvers. Cet homme simplement mis, qui porte une barbe noire et tient un livre à la main, c'est Christophe Plantin qui est occupé à fonder à Anvers une imprimerie d'une merveilleuse importance. Cet établissement sera tellement spacieux qu'il englobera plusieurs maisons; des centaines d'ouvriers y seront occupés tous les jours à composer, corriger et imprimer des livres dans toutes les langues de la chrétienté. Il ne faut pas manquer, signor, d'aller visiter l'établissement de cet homme éminent; tout inachevé qu'il est, il sera cependant pour vous un sujet d'étonnement.

— La Néerlande est un pays béni, dit le vieux Deodati. Si l'air n'y est pas aussi doux que dans notre belle Italie, les hommes y sont courageux, actifs, intelligents, industrieux, savants et possèdent dans une large mesure toutes les conditions qui peuvent donner la prospérité matérielle et le progrès moral. — Je m'étonne, signor, que vous qui êtes étranger ici, vous connaissiez la ville et ses habitants comme si vous y étiez né.

— Il y a déjà quelques années que j'y demeure, répondit Turchi. Ces messieurs sont les visiteurs habi-

tuels de la maison de M. Van de Werve et je les ai vus si souvent que je les connais comme de vieux amis... Vous voyez, là-bas, ce coin près du clavecin où l'on parle haut, où l'on rit, où l'on plaisante, n'est-ce pas? Vous reconnaissez sans doute que ces gens, aux costumes si divers et si libres de langage et d'allures sont des artistes?

— En effet... N'est-ce pas le Raphaël flamand, Frans Floris, que ce bel homme aux nobles traits que les autres paraissent entourer avec respect?

— Oui, c'est lui qui vous a été présenté hier par M. Van de Werve et qui vous a fait avec une si fervente admiration l'éloge de l'art italien.

— Il y a à côté de lui un singulier personnage; son attitude même est plaisante; ses gestes invitent à rire.

— C'est Pierre Breughel, humoriste qui conçoit tous ses tableaux de telle façon qu'ils semblent n'être faits que par plaisanterie. C'est pourtant un artiste très-estimé. J'ai vu dernièrement de lui un tableau où il représente le Sauveur portant sa croix au calvaire. Sur ce tableau de Pierre Breughel se trouvent des pèlerins avec des coquilles de saint Jacques sur le dos. Des soldats espagnols à pourpoint à crevés, des nonnes et des moines se croisent sur les chemins, et l'on y voit même une statue de la Vierge suspendue à un arbre... et tout cela dans un temps où il n'y avait ni christianisme, ni saint Jacques de Compostelle, ni couvents, ni espagnoles.

— C'est étrange en effet, dit Deodati en souriant. Il me semble cependant que ces fantaisies inconvenantes ne peuvent faire grand honneur à un artiste. Est-ce donc l'habitude chez d'autres encore, dans les Pays-Bas, de se jouer ainsi des plus saintes choses?

— Non, signor, ce Breughel est une exception. Les autres artistes que vous voyez encore dans ce coin autour du Raphaël flamand sont tous des hommes très-sérieux. Le personnage au pourpoint gris est Michel Coxie, habile artiste qui excelle particulièrement dans les portraits de femme. Le beau jeune homme debout derrière lui est Martin de Vos, l'élève du maître Floris qui donne les plus belles promesses. Les autres, pour autant que je puisse les reconnaître de loin, sont Lambert Van Noord, Egide Mostaert, Guillaume Key, Bernard de Rycke, et les deux frères Henri et Martin Van Cleef tous peintres déjà célèbres d'histoire, de genre ou de portraits. A côté des autres se trouve maître Grimmer, un fameux paysagiste; et celui qui lui parle est un certain Ack d'Anvers qui a peint les grands vitraux de l'église Sainte Gudule à Bruxelles. Le vieillard qui rêve solitaire auprès du clavecin est Christian, un artiste merveilleusement habile à jouer de plusieurs instruments, mais surtout de la viole. Vous l'entendrez probablement ce soir.

Simon Turchi donna encore d'autres renseignements au signor Deodati sur les personnes présentes et continua de s'entretenir familièrement avec le vieillard. Celui-ci était enchanté de l'esprit et surtout de l'exquise

complaisance de son compatriote, qui restait visiblement sur sa chaise et n'allait pas prendre part aux conversations générales, uniquement pour lui tenir compagnie.

Geronimo s'était déjà deux ou trois fois rapproché de son oncle; mais celui-ci l'avait chaque fois renvoyé dans la salle avec d'amicales plaisanteries et en lui disant que l'aimable société du signor Turchi lui suffisait et qu'il préférait continuer à causer tranquillement avec lui.

Sur ces entrefaites, la conversation entre les invités était devenue plus générale. Gentilshommes et banquiers, négociants et savants, facteurs et artistes s'étaient mêlés sur plusieurs points; le rang et la condition semblaient oubliés, et le bruit de la conversation animée des convives retentissait dans la salle comme le bourdonnement d'un essaim.

En ce moment, une dizaine de domestiques entrèrent, portant chacun un plateau d'argent chargé de verres en cristal remplis de vins de toutes les nuances, ou de pâtisseries et de fruits exquis, qu'on allait offrir aux invités comme rafraîchissements.

Les laquais se répandirent dans la société et, en s'arrêtant devant toutes les personnes présentes, énuméraient les noms des différents vins :

— Messieurs, un verre de malvoisie, de vin du Rhin, de vin de France, de vin d'Espagne, de muscatel, de beaune, de romanée, d'orléans, d'hypocras?

Tandis que ces exquises boissons et mille friandises

étaient distribuées ainsi, Geronimo ne quittait pas de l'œil M. Van de Werve et le suivait dans tous ses mouvements d'un regard plein d'espoir et d'attente.

Lorsqu'il vit enfin M. Van de Werve sortir de la salle, un sourire plein de joie vint illuminer son visage. Geronimo savait que M. Van de Werve accordait parfois à ses amis et à ses connaissances le plaisir de jouir pendant une heure de la présence de la belle Marie; et il attendait depuis le commencement de la soirée déjà, l'heureux moment où la jeune fille ferait son apparition dans la salle.

Simon Turchi qui, bien qu'indifférent en apparence, n'avait pas perdu de vue un seul instant le fiancé de Marie, vit l'expression radieuse de son visage et pénétra son attente.

Marie allait paraître! Peut-être toute la société saurait-elle que ses hommages avaient été rejetés et que Geronimo avait triomphé du puissant administrateur de la maison des Buonvisi!

Cette pensée porta un coup douloureux à son orgueil. Il lança un regard foudroyant à Geronimo qui avait la figure tournée d'un autre côté. Sous l'irrésistible secousse de la colère et de la jalousie, la cicatrice de Simon Turchi commença à s'allumer, et lui, sentant cela, porta la main à ses yeux pour dissimuler son émotion.

Le vieux Deodati lui demanda avec intérêt:

— Qu'avez-vous, signor Turchi? Vous sentez-vous indisposé?

— Il fait ici une chaleur intolérable ! dit Simon en s'efforçant de redevenir maître de lui.

— De la chaleur ? murmura Deodati. Il me semble qu'il ne fait pas trop chaud. Voulez-vous que je vous accompagne un instant dans le jardin, signor ?

Mais Turchi releva la tête et dit avec un sourire dégagé :

— Je vous remercie mille fois de l'intérêt que vous me témoignez, signor. C'est déjà fini. J'avais trop longtemps regardé fixement ce grand lustre et son rayonnement m'avait fait tourner la tête... Levons-nous, signor ; voici la belle Marie, la *bionda maraviglia !*

M. Van de Werve paraissait en ce moment sur le seuil de la salle, tenant par la main sa fille bien-aimée.

Un murmure d'admiration s'éleva dans tous les groupes et chacun se rangea de côté pour laisser un passage libre à M. Van de Werve et à son enfant.

La beauté de Marie dépassait vraiment toute imagination. Une longue robe de satin d'un blanc d'argent sans autre ornement qu'une éblouissante ceinture de fil d'or, formait tout son costume. Sa tête était ceinte d'une couronne formée de ses cheveux blonds, au milieu desquels étaient placées de brillantes perles et aussi quelques fleurs blanches. Mais ce qui provoquait le plus l'admiration des spectateurs c'était ses grands yeux bleus, son front d'une blancheur de lis, la noble douceur de ses traits et surtout le doux, naïf et mo-

deste sourire qui illuminait son visage et brillait aux yeux de tous comme un rayon de joie de la vie et de paix de l'âme.

Geronimo n'avait jamais vu la fille de M. Van de Werve vêtue ainsi. Elle avait coutume au contraire de porter des couleurs sombres ou du moins très-peu voyantes. Parée tout en blanc, comme elle l'était maintenant, elle avait un peu l'air d'une fiancée. Sans aucun doute son père l'avait voulu ainsi; mais quelle était son intention? Voulait-il annoncer par là que Mario était promise et qu'elle serait bientôt épouse?

Ces pensées traversaient l'esprit ému de Geronimo, lequel, tout tremblant, regardait la jeune fille qui entrait dans la salle en donnant la main à son père.

Le vieux Deodati avait quitté son siége et s'était avancé, pour se trouver aussi, conformément aux convenances, sur le passage de la jeune fille. Simon Turchi avait profité de ce mouvement pour s'écarter un peu de lui. Et il en était bien temps, car, lorsque Simon, comme les autres, avait reçu la première impression de la gracieuse apparition son cœur s'était contracté dans sa poitrine à la pensée que cette noble et pure jeune fille eût été sa femme, si Geronimo ne lui avait pas volé le bonheur de sa vie.

Le coup d'œil qu'il lança, comme un éclair de haine et d'envie sur Geronimo, quelque court et rapide qu'il fût, était une sinistre menace de mort. Heureusement que tous les yeux étaient fixés sur la jeune fille, sans cela quelqu'un aurait peut être lu dans l'âme sombre

de Simon Turchi, et deviné l'horrible projet qui y était caché.

M. Van de Werve conduisit sa fille devant les invités. Tous exprimèrent leur admiration en phrases pleines d'urbanité et déclarèrent qu'ils s'estimeraient heureux de pouvoir passer quelques instants dans sa société.

La noble jeune fille répondait par un calme et aimable sourire aux félicitations et aux flatteries qui lui étaient adressées. Il y avait dans le ton de sa voix, et dans la forme de ses paroles tant de modestie, tant de retenue et en même temps une si exquise politesse que les assistants s'entre-regardaient comme pour se dire qu'ils n'avaient jamais rien vu de semblable. Ce qui était plus étonnant encore bien que les invités y prissent peu garde parce qu'ils y étaient habitués, c'étaient les connaissances riches et variées de la jeune fille. Qu'un Espagnol, un Français, un Italien ou un Allemand lui adressât la parole, elle répondait à chacun dans la langue de son pays; mais c'était la belle langue italienne qui avait surtout une ravissante douceur dans sa bouche.

Arrivée devant le vieux Deodati, elle lui prit les deux mains et lui dit de si tendres et si affectueuses paroles que le vieillard, se sentit tout ému et ne put que balbutier quelques mots de reconnaissance.

En passant devant Simon Turchi, elle lui dit avec un joyeux sourire :

— Dieu soit loué, signor Turchi, de ce que vous

vous soyez si vite rétabli ! Je suis très-heureuse de vous voir ici ce soir. Je dois vous estimer fort et vous être sincèrement reconnaissante, signor, de votre loyale sympathie pour le neveu du signor Deodati. Vous avez un bon et généreux cœur, et je remercie le Seigneur d'avoir donné à mon père et à Geronimo un ami si dévoué.

Les douces paroles de la jeune fille jetèrent Turchi dans une situation intolérable. Son sang bouillait dans ses veines ; son cœur torturé frémissait dans sa poitrine ; sur son visage la cicatrice, trahissant son émotion, se dessinait brûlante... Et cependant il lui fallait paraître calme et répondre, l'esprit libre et sans nuages, aux affectueuses paroles de la jeune fille ; car il y avait autour de lui vingt personnes au moins qui avaient l'œil fixé sur lui et pouvaient entendre ce qu'il disait.

Par un effort presque surnaturel il se rendit maître de lui-même et justifia son émotion par l'impression qu'il avait subie comme tous les autres ; il parla aussi de sacrifices qu'on fait volontairement et qui cependant laissent une douloureuse blessure au cœur ; d'une abnégation de soi-même dont on peut se consoler pour assurer le bonheur d'un ami, mais qui, pendant un ertain temps du moins, plonge notre âme dans les ténèbres de l'espérance déçue...

Marie comprit ce qu'il voulait dire et lui fut reconnaissante de ses bons sentiments.

— Merci, merci, signor, dit-elle d'un ton profondé-

ment ému, en s'éloignant pour aller saluer dans la salle les autres personnes.

La plupart des invités étaient debout; bien qu'on ne se poussât pas, cependant le plus grand nombre des personnes présentes étaient réunies en un seul groupe autour de la jeune fille et la suivaient dans sa promenade à travers la salle.

Lorsque Marie s'approcha du clavecin et adressa à maître Christian, l'habile joueur de viole, quelques paroles bienveillantes, beaucoup de gentilshommes italiens vinrent à elle et la supplièrent de leur faire entendre une *canzone* ou une mélodie de sa bouche.

Avec la permission de son père, la jeune fille consentit à satisfaire au désir des invités; elle parut cependant hésiter pendant quelque temps sur la langue dans laquelle elle chanterait, et se mit à feuilleter quelques cahiers que maître Christian lui avait présentés.

Le vieux Deodati qui se trouvait en ce moment près de M. Van de Werve, exprima si vivement le désir d'entendre un chant en langue néerlandaise, que la jeune fille ne put résister à sa prière. Elle demanda pardon aux nobles italiens et annonça qu'elle allait chanter dans sa langue maternelle un *Kyrie eleïson*.

Maître Christian se plaça au clavecin pour accompagner le chant et se mit à préluder.

La jeune fille lança les premières notes du chant

dans la salle comme un doux murmure; mais peu à peu sa voix prit un accent plus ferme et une expression de sentiment plus profonde, jusqu'à ce qu'à la fin de chaque strophe, le mot d'*eleïson* s'élevât comme un hymne vers le ciel avec plus d'élan et de force de sa poitrine.

La mesure du chant était remarquablement lente, sans recherche, simple et pleine d'une calme et tranquille mélodie; Marie devait sentir profondément le caractère particulier de ce chant religieux; car au lieu de s'efforcer d'ajouter à l'effet, elle adoucissait encore sa voix déja si douce et si suave, et laissait tomber lentement les notes de ses lèvres, comme si la cantatrice elle-même était ravie dans une rêveuse contemplation et écoutait une musique céleste.

Au commencement, les gentilshommes italiens se regardaient entre eux et semblaient vouloir exprimer la pensée que ce chant néerlandais ne pouvait se comparer avec le style brillant et vif de la musique italienne. Mais ce sentiment défavorable ne fut pas de longue durée. Bientôt ces gentilshommes cédèrent comme tous les autres auditeurs à l'irrésistible influence de la voix enchanteresse de Marie. Il régnait dans la salle un tel silence qu'on pouvait entendre le murmure des feuilles agitées dans le jardin par la douce brise de mai.

Marie avait enfin redressé la tête et levé les yeux au ciel avec une expression d'adoration. Tous ceux qui la voyaient se sentaient ravis en extase et croyaient voir

dans la douce et modeste jeune fille un ange chantant devant le trône de Dieu.

Deux larmes d'enthousiasme échappèrent à Geronimo; le vieux Deodati avait les mains jointes, comme si le chant de Marie l'eût forcé à prier; Simon Turchi lui-même était dominé par l'admiration, et avait peut-être oublié pour un instant la haine et la jalousie qui déchiraient son cœur.

Pendant ce temps, Marie poursuivait son chant. Le voici :

Kyrie. Dieu est venu
Sur la terre pour les hommes;
Ce dont il faut en tout temps
Nous réjouir... Eleison.

Kyrie. Dieu nous est né
D'une vierge entre toutes élue,
Et nous sommes délivrés
Des liens du péché. Eleison.

Kyrie. Nous échappons à l'ennemi
Par les eaux du baptême,
Dieu nous aide à échapper
A ses cruelles mains. Eleison.

Christe. O sainte médecine
De nos terribles maux,
Pour nous sauver du mal,
Il veut mourir. Eleison.

Christe. Notre frère aimé
Notre libérateur,
Faites-nous forts, ô Christ,
Pour faire bien. Eleison.

Christe. O fils du Père,
Notre consolateur,
Ne nous délaissez pas
Dans la douleur. Eleison.

KYRIE. Dieu, Père, Fils,
Saint-Esprit, trois personnes,
Un seul Dieu, laissez-nous
Vous louer au Ciel. ELEISON (1).

Déjà la jeune fille avait cessé de chanter depuis quelques instants, et cependant le plus profond silence continuait de régner. Chacun craignait de perdre un son de cette douce voix; mais lorsqu'on remarqua que Marie avait baissé les yeux et que le chant était fini, un murmure d'admiration et de reconnaissance s'éleva parmi les auditeurs. La jeune fille fut entourée et accablée de félicitations.

Au milieu des politesses dont elle était l'objet, la jeune fille découvrit Geronimo qui, tout ému, à quelques pas d'elle, avait encore une larme dans les yeux. Soit qu'elle voulût échapper aux éloges de tous, soit qu'elle cédât à un véritable désir, elle s'élança vers le jeune homme, lui prit la main et l'entraîna avec une affectueuse insistance vers le clavecin. Elle voulait qu'il chantât une ariette italienne.

Le jeune homme, troublé et la tête presque perdue, résista quelque temps à sa prière ; mais son vieil oncle l'engageant à déférer au vœu de la jeune fille, il saisit un luth, l'accorda à la hâte, et lança comme début de son chant le mot *Italia!* dans la salle d'un ton qui, comme un appel à l'enthousiasme, fit tressaillir tous les cœurs.

Les paroles et les sons jaillissaient des lèvres du

(1) On trouvera ce chant complet dans les *Vieux chants flamands*, publiés par Willems, p. 434.

jeune homme comme une pluie d'ardentes étincelles : en disant certains vers qui chantaient les louanges de sa chère patrie, son sein se gonflait et ses yeux rayonnaient d'une extase entraînante... Mais c'était surtout à la fin de chaque strophe que sa puissante voix de ténor remplissait la salle de ses accents inspirés, avec une indicible force; il chantait alors des paroles italiennes dont voici le sens :

Salut, salut, paradis de la terre
Mon pays bien-aimé, ô ma belle Italie!

Le chant de Marie, les circonstances dans lesquelles il se trouvait, la présence de son oncle, tout cela devait avoir vivement surexcité la sensibilité de Geronimo, car sa voix tremblait, son cœur battait violemment, son front était brûlant, et il semblait près de succomber à l'émotion; et cependant son chant gagnait toujours en enthousiasme, en expression et en puissance, jusqu'à ce qu'enfin le vers final : *Mon pays bien-aimé, ô ma belle Italie!* fit retentir la salle pour la dernière fois.

Geronimo avait tellement dominé et ému ses compatriotes par son chant inspiré que tous, — même les plus âgés — s'oublièrent jusqu'à agiter leurs chapeaux en l'air et à répéter avec enthousiasme : *Italia! Italia!*

Une larme brillait dans bien des yeux.

A son tour Geronimo fut entouré et accablé de félicitations; son oncle le nomma son fils bien-aimé;

Marie lui adressa de douces paroles ; M. Van de Werve lui serra les mains avec effusion...

Quant à Simon Turchi il était accablé, anéanti ; tout ce qu'il entendait et voyait lui faisait souffrir un tel martyre, la jalousie déchirait tellement son cœur, qu'il s'enfonçait de plus en plus dans l'abîme de la haine et de la vengeance. Il se tenait à quelques pas de Geronimo, les yeux baissés, tout tremblant d'émotion. Personne ne remarquait cependant l'état dans lequel il se trouvait, et l'eût-on remarqué on aurait cru sans doute que, comme les autres Italiens, le signor Turchi avait été profondément ému par le chant de son compatriote.

Turchi ne resta qu'un instant la tête baissée. Comme un homme qui a pris une soudaine résolution, il marcha droit à Geronimo, lui montra un visage riant et lui jeta les deux bras sur les épaules pour l'embrasser.

— Ah ! Geronimo ! Geronimo ! merci ! merci ! s'écria-t-il. Tu m'as donné un vrai bonheur du cœur ; tu as fait gonfler ma poitrine en me faisant songer avec orgueil à ma patrie !

Cependant, durant cette étreinte, il dit aussi tout bas à l'oreille du jeune homme :

— Geronimo, je dois te parler seul, ce soir encore ! Tout à l'heure je me rendrai dans le jardin ; tâche de m'y suivre, tu te réjouiras...

Et après avoir murmuré ces mots, il se retira en arrière, en apparence pour faire place à M. Fugger, le

banquier immensément riche, qui voulait aussi exprimer au chanteur son approbation et ses remercîments.

Les domestiques reparurent dans la salle, avec toute sorte de vins et de friandises.

Maître Christian était occupé à accorder sa viole. On savait que l'excellent artiste devait jouer ce soir-là, et un grand nombre d'invités se pressèrent de nouveau autour du clavecin pour mieux voir son jeu et mieux l'entendre.

Geronimo, intrigué et rendu curieux par les paroles de Simon Turchi avait suivi son ami du regard et épiait une occasion d'aller lui parler seul à seul. Il vit en ce moment Turchi sortir de la salle, et, comme la circulation des rafraîchissements et les préparatifs du jeu de maître Christian avaient causé beaucoup de mouvement dans la société, le jeune gentilhomme put aussi quitter la salle sans être remarqué et aller rejoindre son ami dans le jardin.

Le jardin, situé derrière la demeure de M. Van de Werve, bien qu'il ne fût pas grand, était cependant coupé par quelques chemins aux détours capricieux, et le long des murs d'enceinte s'élevaient de grands arbres et d'épais massifs de verdure.

Lorsque Geronimo se trouva en plein air, il remarqua quatre ou cinq personnes qui se promenaient aussi dans les sentiers, pour prendre le frais.

Comme il cherchait à percer du regard la demi-obscurité pour découvrir Simon Turchi, celui-ci sortit

de derrière un buisson, le prit par le bras et l'entraîna silencieusement dans le coin le plus retiré du jardin, où il s'assit sur un banc et dit d'une voix contenue :

— Assieds-toi près de moi, Geronimo, j'ai de bonnes nouvelles.

— Ah !... as-tu trouvé l'argent ? demanda le jeune homme.

— Je l'ai trouvé ; — mais approche-toi davantage, et penche ton oreille vers moi, Geronimo : personne ne doit nous entendre. Un marchand étranger, que j'ai sauvé il y a une couple d'années du déshonneur et de la ruine, au prix de ma propre perte veut me mettre en main le moyen de verser dans ta caisse les dix mille couronnes.

— Dieu soit loué ! dit Geronimo avec un soupir de soulagement. Et sera-t-il assez bon pour ne pas trop tarder à remplir son généreux dessein ?

— Demain, je te payerai ce que je te dois.

— Ah ! demain ! comme c'est heureux !

— Mais je ne puis t'apporter l'argent, Geronimo ; il faut que tu viennes le chercher toi-même.

— C'est là la moindre chose ; dussé-je aller jusqu'à Cologne, j'irais.

— Non, ce n'est pas aussi loin. C'est dans mon petit jardin des prairies de l'hôpital que tu dois venir... Silence ! je crois que quelqu'un s'approche...

Après un instant de silence, Turchi reprit :

— Il est passé... Tu dois savoir, Geronimo, que le

négociant étranger ne veut ni ne peut encore être connu à Anvers. Je lui ai permis de se tenir caché dans mon jardin pendant quelques jours (1). Il veut me venir en aide; mais c'est un homme prudent et d'un caractère défiant. Je lui signerai des reconnaissances pour la somme qu'il va me prêter et te remettre; il demande que, comme garantie, tu signes avec moi.

— Quel mystère! murmura le jeune homme. Je dois signer avec toi comme caution? Quel est donc ce négociant étranger? Est-ce un proscrit?

— Qu'est-ce que cela fait à l'affaire? Ce n'est pas mon secret, Geronimo : j'ai promis de taire son nom. Pourvu que tu sois sauvé du périlleux embarras dans lequel tu te trouves, notre but ne sera-t-il pas atteint? Il est vrai que tu resteras caution pour moi; mais les dix mille couronnes seront dans ta caisse, et ton oncle n'y trouvera pas un florin de moins. Il ne peut t'arriver de désagréments que si je ne pouvais pas payer mes billets. Mais tu n'as rien à craindre à cet égard : dans quelques mois j'aurai d'abondantes ressources. Ce que j'en fais, ce n'est que pour te sauver d'une situation menaçante. Tu comprends bien, Geronimo que je préfèrerais t'avoir seul pour créancier.

— C'est vrai, Simon ; je te suis reconnaissant de ta

(1) « Geronimo, il est arrivé un négociant de Lyon qui ne veut pas être connu à Anvers maintenant, et qui, à cause de cela, se cache dans mon jardin; il m'a prié de te dire de venir le trouver là. » MATTEO BANDELLO, trad. par Willems.

complaisance. Et ce négociant étranger, me remettra-t-il la somme en argent?

— Non, mais en traites sur Milan, sur Florence et sur Lucques.

— De bonnes traites, des traites sûres, Simon?

— Tu en jugeras avant d'accepter l'affaire. Mais ne crains rien : tu auras tous tes apaisements.

— Eh bien, je viendrai. Après la bourse, entre cinq et six heures, est-ce bien?

— Cela m'est indifférent, pourvu que je sache l'heure d'avance.

— Attends-moi donc demain entre cinq et six heures. Rentrons maintenant, car on s'étonnerait de notre longue absence.

Simon Turchi se leva; mais il resta immobile et dit encore :

— Geronimo, j'ai promis au négociant qui doit me venir en aide que personne sauf toi ne connaîtrait sa présence à Anvers. N'en dis par conséquent rien ni à ton oncle, ni à Marie, ni à qui que ce soit. La moindre indiscrétion pourrait anéantir nos espérances et mettre l'étranger en péril. Viens seul, sans domestique.

— Soit! répondit Geronimo; mais je dois t'avertir que je ne puis rester jusqu à la tombée du soir. Mon oncle m'a menacé de sa disgrâce, si je sortais encore la nuit sans une bonne garde.

— Non, une demi-heure seulement, et tout...

En ce moment un domestique de la maison entra

dans le jardin et s'approcha en cherchant de l'endroit où Geronimo s'entretenait avec son ami.

— Signor Geronimo, dit-il, on vous cherche partout dans la salle. Mademoiselle Marie va prendre congé de la société. Monsieur votre oncle est prêt à retourner au logis. On vous attend avec impatience, signor.

Les deux gentilshommes suivirent le domestique; chemin faisant, Turchi dit encore à voix basse :

— A demain donc, entre cinq et six heures!

Le vieux Deodati se trouvait déjà sous la porte, entouré de cinq ou six serviteurs qui devaient l'accompagner. Il se montra fâché de la longue absence de son neveu, et celui-ci allait subir à ce propos une sévère remontrance. Mais, sur les explications de Turchi, ce manque d'attention lui fut pardonné, et il reçut même la permission de rentrer à la hâte dans la salle pour dire adieu à Marie et à son père.

Un instant après, il était déjà de retour, et, offrant le bras à son oncle, il quitta la demeure de M. Van de Werve.

Simon Turchi lui fit encore, au moment où il sortait, un clin d'œil qui semblait dire : « Du secret! du secret! »

VI

Il était environ cinq heures de l'après-dînée. Julio se trouvait les bras croisés sur la poitrine, dans une des chambres du pavillon de son maître. Plongé dans une profonde préoccupation, il avait les yeux fixés sur un fauteuil, placé dans le voisinage de l'unique fenêtre de la pièce, et dont la contemplation lui faisait de temps en temps hocher la tête avec un doute plein d'inquiétude.

Quelques pas d'homme qui retentirent sur le plafond au-dessus de sa tête l'arrachèrent à ses réflexions ; un sourire ironique contracta son visage tandis qu'il murmurait :

— Il m'appelle lâche, le poltron qu'il est! Depuis une heure déjà, il court d'une chambre à l'autre, comme s'il était poursuivi par des spectres invisibles Comme il a facilement arrangé l'affaire pour lui! Julio tuerait le pauvre Geronimo et enterrerait son cadavre dans la cave ; Julio ferait tout à lui seul. Quand on a affaire à des gens faux, il faut se tenir sur ses gardes. Son intention était assez évidente pour moi ; il voulait se réserver au besoin le moyen de m'accuser seul du crime. Il n'a qu'à menacer et rager tant qu'il voudra ; il donnera le coup lui-même ou le signor Geronimo sortira d'ici sans encombre.

Julio se tut un instant, se passa la main sur le front et dit, le regard attaché sur le fauteuil :

— Et savoir que dans une heure il y aura un cadavre dans ce siége infernal ! Le cadavre du gentilhomme le plus doux et le plus affable que j'aie jamais rencontré. Puisse son bon ange le détourner de cette fatale visite dans ce coupe-gorge ! Signor Turchi le tuera... mais je dois l'aider (1). Quelle sera la fin de cette sanglante tragédie? L'échafaud pour le maître et la potence pour le serviteur ! Voilà les suites de ma vie de désordre. Si je ne m'étais pas rendu, dans un moment d'ivresse, sans m'en douter, à l'endroit où le juge Volpaì a été assassiné, je n'aurais pas fui ma patrie, et le signor Turchi n'aurait pas le pouvoir de me forcer à être malgré moi complice d'un affreux forfait. C'est que, comme disait le vieux curé de Porto-Fino : « Le mal est un labyrinthe ; quand on a mis le pied dans ce chemin-là, on perd le fil qui peut ramener au bien. » Ah ! si j'étais près de ma mère, en Italie ! Vœu insensé ! il est trop tard, je suis banni et ma tête est mise à prix !

Il demeura pendant quelques instants plongé dans ses pensées; puis il fit un geste d'impatience et reprit :

— Allons, allons ! à quoi peuvent me servir toutes

(1) « Cette chaise étant inventée et faite, il dit à un de ses domestiques, son valet de comptoir du nom de Julio, proscrit d'Italie et sous le coup d'une condamnation à mort... » E. VAN METEREN, *Hist. des Pays-Bas*, liv. I.

ces songeries? Je suis en son pouvoir et je dois me soumettre à la nécessité; mais que le coup soit donné; qu'il ait commis un crime dont les preuves matérielles puissent témoigner contre lui, et alors moi aussi je serai maître et je pourrai crier à mon tour : « Simon Turchi, crains le bailli et son valet le bourreau! » Maintenant je suis encore impuissant contre lui; si je faisais quelque chose pour empêcher l'attentat, il serait capable de faire disparaître toutes les traces de son criminel projet et de me livrer au facteur de Lucques. Je serais conduit en Italie et roué dans le pays qu'habite ma vieille mère. Elle n'a jamais eu de moi que du chagrin; mais je m'efforcerai de lui épargner cette suprême infamie. Voilà le signor qui descend... Il va insister de nouveau pour me faire porter le coup; mais je ne veux pas du sang de cet innocent gentilhomme sur moi.....

Simon Turchi s'approchait dans le vestibule. Son visage était très-pâle; mais la cicatrice qui sillonnait son front et ses joues était plus pâle encore. Il ne tremblait pas; mais sa marche semblait hâtive et précipitée, et il étreignait ses doigts dans ses poings comme un homme en proie à une vive impatience.

Il vit de loin son domestique rêver, la tête affaissée sur la poitrine, et ce ne fut qu'à son approche que Julio sortit en sursaut de sa profonde préoccupation. Il entra dans la chambre et dit :

— Julio, l'heure approche. A quoi songes-tu donc toujours? As-tu peur?

— Peur? répliqua Julio avec un sourire; de quoi aurais-je peur?

— C'est vrai, c'est vrai, murmura Simon, puisque je verserai seul son sang.

— Mais, continua Julio, si je ne crains rien pour moi, ne puis-je, par amour pour mon maître, tomber dans de sombres pensées? Le jeu que vous allez jouer est bien dangereux, signor.

— Qui saura ce qui s'est passé ici?

— Qui? N'y a-t-il pas là-haut un œil qui voit tout? Et tandis qu'ici, dans le plus profond secret, vous immolez une vie humaine à votre soif de vengeance, Dieu n'entendra-t-il pas au moins le cri d'agonie du seigneur Geronimo?

Julio vit avec une secrète joie que ses paroles faisaient trembler son maître, bien que celui-ci voulût feindre une ironique insensibilité.

— Quelle plaisanterie! murmura Simon; Pietro Mostajo qui va s'aviser de parler de Dieu! Mes précautions sont trop bien prises; quand le caveau souterrain aura reçu le secret, pas un coq ne l'ébruitera.

— Vous croyez, signor? Quand donc un tel meurtre demeure-t-il caché? Il n'est pas étonnant que je penche la tête et que je me prenne à songer. Je rêvais et je voyais sous mes yeux des choses si terribles et si douloureuses que je n'ose vous les dire. J'en ai encore les larmes aux yeux.

— Eh bien, que voyais-tu? demanda Turchi avec une anxiété croissante.

— Ce que je voyais? Le bailli et ses serviteurs, qui liaient à un homme les bras derrière le dos, et le traînaient dans la rue comme un odieux malfaiteur, le peuple jetait de la boue au prisonnier et lui criait : « Assassin ! » Un échafaud, et sur cet échafaud un bourreau et un condamné; puis un glaive étincelant au soleil, un jet de sang et une tête tombée...

Le domestique se tut avec intention ; mais son maître lui saisit convulsivement le bras et murmura d'une voix rauque :

— Et puis? et puis?

— Et puis la foule applaudissait et ses malédictions tombaient sur le nom...

— Quel nom?

— Le vôtre, signor.

Simon Turchi était tellement saisi par ce spectacle de sa fin possible qu'il poussa un cri et recula tout tremblant. Il resta un instant muet et les yeux baissés.

Julio contemplait le signor, foudroyé par l'émotion, avec une sorte de sourire contenu. Il n'avait pas inventé le rêve sinistre uniquement pour essayer s'il ne pourrait encore faire renoncer son maître à sa périlleuse entreprise; son intention était aussi de l'effrayer et de se venger ainsi de la violence qu'il lui fallait subir de sa part.

Cependant Simon Turchi ne resta pas longtemps sous l'impression de la prédiction de mauvais augure. Il releva la tête et dit avec un accent de mépris :

— Lâche hypocrite, c'est la peur et l'inquiétude qui te font rêver de semblables choses. L'homme le plus courageux serait lâche avec les lâches ; il est fatal que que je sois assez malheureux pour avoir besoin de toi ; sans cela je me délivrerais de ta présence... Mais moi du moins, je ne reculerai pas devant l'accomplissement de ce que j'ai entrepris. Parle, dis-moi ce que je puis attendre de toi ! L'heure va sonner il n'est plus temps d'hésiter.

— Nous verrons celui qui fera avec le plus de sang-froid ce qu'il a promis. Vous vous trompez sur mon compte, signor, la crainte ne me trouble pas ; c'est par sympathie pour vous que je tombe dans ces idées noires et tristes. Je croyais remplir mon devoir en vous montrant encore une fois l'abîme.

— Tais-toi, il est trop tard ! s'écria Turchi presque hors de lui. Insensé, tu souhaites donc ma perte, ma ruine, mon éternel déshonneur ? Je laisserais vivre mon ennemi, je le laisserais me regarder du haut de sa grandeur, lui devenu l'époux de Marie Van de Werve ? Non, non ; c'est moi qui serai l'heureux, le riche, le fier ; et dût tout m'échapper, dût l'échafaud être ma fin, il faut que la rage de vengeance qui me déchire le cœur s'assouvisse... Rien, non rien ne peut me retenir, et si tu étais un obstacle pour moi, Julio, je passerais par-dessus ton cadavre pour frapper celui qui a empoisonné ma vie... Oh ! ne me brave pas, je suis capable de tout !

A ces mots, Simon Turchi porta la main au poi-

gnard passé à sa ceinture; son visage était violet, ses lèvres tremblaient et il fixait sur son domestique un regard foudroyant.

Cette menace n'effraya guère Julio probablement parce qu'il ne croyait pas que son maître pût l'exécuter. Un sourire ironique sur les lèvres, il fit deux pas en arrière, porta la main à son couteau et dit d'un ton railleur :

— Il serait singulier, signor, que Geronimo nous surprît ici à nous battre. Il ne pouvait rien trouver de mieux pour sauver sa vie.

— Comment! tu oserais?

— Pourquoi pas? Croyez-vous que Julio se laisserait tuer comme un veau?

— Ecoute! le voilà! s'écria Simon Turchi bondissant de saisissement et de terreur.

Dans la cour retentissaient les coups répétés du marteau de fer de la petite porte pratiquée dans le mur d'enceinte du jardin.

— Julio, encore un fois que puis-je attendre de toi? demanda Turchi avec anxiété.

— Je ferai ce que j'ai promis, ni plus ni moins.

— Eh bien, cours et ouvre la porte. Pas un mot imprudent, pas d'inquiétude sur ton visage; amène-le ici; dis-lui que je suis occupé avec le négociant étranger; fais-le attendre s'il ne s'assied pas tout de suite, choisis un moment favorable et attire le dans le fauteuil. Viens m'appeler ensuite; je ferai le reste.

— Vous voulez que j'attire le signor Geronimo dans le fauteuil ? murmura Julio.

En sortant de la chambre, Turchi lui répliqua d'une voix menaçante et avec des yeux flamboyants :

— Pietro Mostajo, songe au facteur de Lucques !

Julio sortit du bâtiment, se dirigea vers le mur et ouvrit la porte.

— *Benvenuto*, signor Geronimo, dit-il. Quelle bonne nouvelle y a-t-il pour que vous veniez rendre visite à mon maître dans son jardin ? Il y a bien longtemps que vous n'êtes plus venu ici.

— En effet, Julio, il y a longtemps, répondit le jeune gentilhomme avec un sourire ouvert, tandis qu'il entrait dans le jardin et se dirigeait vers la maison. Il me semble qu'on ne songe pas encore ici à recevoir du monde ; car tout est encore sauvage et abandonné. Le signor Turchi n'a-t-il pas parlé de faire travailler dans le jardin ?

— Oui ; mais mon maître est depuis quelque temps d'humeur triste, et le goût des choses plaisantes ou agréables le quitte tout à fait.

— Je le sais, Julio ; mais cela ira mieux.

— Ah ! puissiez vous dire vrai, signor !

— Quel profond soupir tu pousses, Julio ! Tu m'inquiètes. Ton maître est-il malade ?

Le domestique sentit qu'il devait se surveiller, s'il ne voulait faire soupçonner au gentilhomme quelque danger. Il dit d'une voix dégagée :

— Ce n'est rien, signor. Mon maître se porte bien

et est de bonne humeur aujourd'hui. Depuis que j'ai vu briller sur votre poitrine l'épée de Brufferio, il m'est resté quelque chose qui me serre le cœur à l'improviste. Alors il m'échappe comme un long soupir.

En disant ces mots, il avait conduit le gentilhomme dans la chambre où se trouvait le grand fauteuil à bras.

— Signor Geronimo, dit-il, mon maître est en haut; je vais l'avertir de votre arrivée. Asseyez-vous en attendant.

Julio sortit de la chambre; mais au lieu de monter l'escalier, il se cacha au bout de l'escalier derrière une porte et écouta avec une vive attention, s'il n'entendait pas crier les ressorts du fauteuil.

Après avoir longtemps attendu en vain dans cet endroit. Il rentre dans le corridor, et, revenant auprès du jeune gentilhomme, il dit :

— Signor, mon maître vous prie de l'excuser. Il est occupé là haut avec une personne dont il vous a parlé hier, dit-il. Ils sont ensemble à écrire ce qui doit vous être remis. Veuillez donc attendre quelques instants avec patience.

Il croyait que Geronimo s'assiérait maintenant de lui-même dans le fauteuil, et suivait, le cœur palpitant, tous ses mouvements; mais le jeune chevalier alla se placer à la fenêtre et regarda tout pensif dans le jardin.

Julio se vit trompé dans son attente. Tout en réflé-

chissant avec quelle défiance et quelle impatience son maître devait compter les instants qui s'écoulaient, il dit à eronimo avec une feinte indifférence :

— Il y a passablement loin des Dominicains jusqu'ici, il peut bien y avoir un demi mille, et on peut facilement se fatiguer à faire ce trajet quand on est un peu pressé. Asseyez-vous dans ce fauteuil signor.

— Non, je te remercie, répondit le gentilhomme. Je ne suis nullement fatigué; il m'est agréable de voir ces massifs abandonnés à l'état sauvage étaler leur fraîche verdure de mai.

Un involontaire mouvement de dépit échappa au domestique.

— Tu n'as pas besoin de rester pour moi dans la chambre, Julio, dit Geronimo. Va tranquillement à ta besogne et laisse moi seul, je ne m'ennuie pas.

— Je n'ai pas d'occupation pressante, signor; si je reste encore ici sans votre permission, c'est seulement parce que j'ai quelque chose à vous demander; mais vous vous fâcherez peut-être de mon indiscrétion.

— Pas du tout, Julio. Puis-je te venir en aide ou te rendre service en quoi que ce soit? Je te prouverai avec plaisir que je me souviens avec reconnaissance de la façon courageuse dont tu m'as soutenu contre les ribauds.

— Ce n'est pas cela, signor. J'ai ouï dire que vous alliez épouser la belle mademoiselle Van de Werve. Cette nouvelle m'a fort réjoui; mais votre humble

serviteur peut-il savoir si cette nouvelle est vraie?

Cette question et peut-être le nom de sa fiancée firent éclore un sourire sur le visage du jeune homme. Il fit deux ou trois pas en avant et dit d'une voix pleine de joie :

— Oui, Julio, cette nouvelle est vraie.

— Comme vous serez heureux, signor!

— C'est vrai, Julio, Dieu m'a accordé la plus haute faveur que je puisse espérer sur la terre. Je l'en remercierai éternellement... Au jour solennel, tu auras aussi sujet de te réjouir.

— Moi, signor?

— Oui, toi, Julio. C'est mademoiselle Van de Werve elle-même qui a résolu de te récompenser ainsi de l'assistance que tu m'as prêtée contre Brufferio et ses compagnons. Le jour de mon mariage tu recevras un manteau neuf, un pourpoint neuf, un haut-de-chausses neuf, en beau drap et en bonne soie, comme jamais domestique n'en a porté.

Julio, ému par cette preuve de bonté, baissa la tête en murmurant un remercîment indistinct. Il entendait bien que le jeune homme continuait de parler et s'efforçait de lui prouver qu'il avait bien mérité ce présent; mais le domestique troublé n'écoutait pas ce qu'il disait et s'efforçait de retrouver assez de courage et d'audace pour remplir l'ordre que son maître lui avait donné. Il vit que Geronimo se trouvait justement devant le fauteuil.

Avec répugnance, mais poussé par la pensée que,

s'il laissait échapper ce moment, la chance favorable ne se représenterait peut-être plus, il s'approcha de Geronimo, comme pour lui témoigner de nouveau sa reconnaissance... D'un bond il lui posa les deux mains sur les épaules et le poussa irrésistiblement en arrière dans le fauteuil (1).

Le fond du perfide meuble s'affaissa ; des bras, surgirent deux puissants ressorts d'acier qui saisirent le gentilhomme par la taille et le serrèrent si fortement contre le dos du fauteuil, qu'il ne pouvait plus bouger.

— Julio, Julio, quelle horrible plaisanterie est cela? s'écria-t-il. Un piége? Ton maître t'a-t-il ordonné de me prendre?

Mais le domestique sans dire un mot de plus, se sauva de la chambre en fermant la porte derrière lui.

— Eh bien, eh bien, Julio, demanda Turchi en venant sur l'escalier au-devant de son domestique, est-il pris?

— Le fauteuil a fait son œuvre, répondit Julio; faites aussi bien la vôtre. Ne perdez pas de temps; il pourrait se mettre à crier. Qui sait si ses clameurs d'alarme ne nous trahiraient pas? Le danger de mort donne parfois aux poumons de l'homme une puissance surnaturelle... Signor, signor, il me semble que ma

(1) « Et ledit Julio vint et poussa Géronimo dans un grand fauteuil qui sautait et se fermait de lui-même. » *Origine et généalogie des ducs et duchesses de Brabant.* Anvers, 1565, p. 308.

tête ne tient plus sur mes épaules. Comment sentez-vous la vôtre ?

Mais Simon Turchi ne fit pas attention à cette plaisanterie. Il se borna à grommeler quelques mots indistincts, porta la main à son poignard et courut en bas pour aller assouvir sa vengeance sur l'infortuné Geronimo.

Le domestique resta à mi-chemin de l'escalier et écouta les pas de son maître jusqu'à ce qu'il entendît la porte de la chambre fatale s'ouvrir et se refermer.

Il ne perçut d'abord plus le moindre bruit ; mais bientôt il entendit la voix de Geronimo qui appelait au secours et celle de son maître qui semblait railler et menacer. Ce n'était qu'au son des voix qu'il pouvait juger de ce qui se passait dans la chambre fermée ; car il était trop loin pour comprendre les paroles. Poussé par l'émotion plus que par la curiosité, il descendit les escaliers et alla écouter à la porte, derrière laquelle devait s'accomplir un épouvantable forfait.

Il entendit Geronimo dire d'une voix plaintive et suppliante :

— Ah ! cher Simon, ta raison s'égare. Toi me tuer, toi, mon ami ? Ce n'est pas possible. Ah ! laisse tomber ce poignard de ta main ; ne me laisse pas mourir sans confession ! Si ce sont les dix mille couronnes qui te portent à ce degré d'exaspération, je t'en fais cadeau ; déchire ta reconnaissance sous mes yeux ; je ne t'en parlerai plus jamais...

— Marie, Marie Van de Werve ! hurla Simon Turchi d'une voix sarcastique.

— Ah ! je renoncerai à sa main ; je partirai pour l'Italie... Je ne reverrai jamais un pays aussi fatal pour moi, pour toi, pour tout ce que j'aime...

— Il est trop tard !... trop tard !... tu dois mourir !

— Non, non, Simon ! s'écria de nouveau Geronimo. Par pitié pour toi-même ne baigne pas tes mains dans mon sang innocent. Dieu nous voit ; ta conscience te torturera ; il n'y aura plus de repos pour toi sur la terre. Ne livre pas ta pauvre âme pour l'éternité au maudit... Non, Simon, Simon, ne me tue pas... Ah !...

Un cri affreux lui échappa, comme si on lui pressait la poitrine à l'écraser, et Julio entendit un coup qui ressemblait au bruit d'un poignard sur du métal.

Cependant ce coup — si c'était un coup — ne pouvait être mortel, puisque Geronimo éleva la voix avec plus de force et s'écria avec désespoir :

— Au secours ! au secours ! O Simon, laisse-moi vivre ! grâce ! grâce !

Mais alors un cri lugubre s'échappa de sa poitrine, et, tandis que sa voix s'éteignait dans sa gorge, il dit :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! pardonnez-lui !... Je meurs...

En entendant le dénoûment de l'horrible tragédie, le domestique avait reculé dans le vestibule jusqu'au pied de l'escalier. A peine s'y trouvait-il qu'il vit la

porte de la chambre s'ouvrir et son maître paraître.

Par quelques contractions que la soif de la vengeance eût défiguré le visage de Simon Turchi, le crime l'avait fait plus affreux encore. Le signor n'était plus reconnaissable. Ses cheveux se dressaient sur sa tête, ses yeux égarés étincelaient dans l'orbite, un bruit sec et rauque s'échappait de ses lèvres, le sang découlait de ses mains...

Il passa en courant devant son domestique sans lui parler, monta l'escalier et, arrivé dans sa chambre, se laissa tomber haletant sur une chaise.

Julio, qui l'avait suivi, vint se placer devant lui et demanda :

— Eh bien, signor, est-ce fait ?

— C'est fait ! laisse-moi reprendre haleine ! dit Turchi en respirant fortement.

Après quelques instans d'attente, Julio reprit :

— A-t-il fait de la résistance pour que je vous voie si fatigué, signor ?

— De la résistance ? Non ; mais quand je voulus la première fois lui percer le cœur de mon poignard, la lame rencontra du métal et grinça affreusement. Il porte un plastron, Julio. Soupçonnait-il ce qui l'attendait ici ?

Le poignard de Turchi avait sans doute rencontré l'amulette que le jeune gentilhomme portait toujours au cou.

— Il est possible, signor, que Geronimo porte quelque chose sur la poitrine, répondit Julio ; c'est la place

que cherchent toujours les poignards, et personne ne peut savoir s'il ne rencontrera pas dans l'obscurité un ennemi ou un assassin ; mais qu'y a-t-il dans cette circonstance qui puisse vous émouvoir autant?

— Vois-tu, Julio, il jaillissait beaucoup de sang de la blessure. La vue de ce sang et les cris sinistres de Geronimo me frappèrent d'angoisse et d'horreur. Je chancelais sur mes jambes et je crus que j'allais tomber sans en finir ; mais heureusement je retrouvai encore la force d'achever ce que j'avais commencé. Un coup de poignard dans le cou a pour jamais étouffé la voix dans sa gorge.

— Et maintenant il est bien mort ?

— Il ne reste pas une goutte de sang dans ses veines.

Simon Turchi était un peu revenu de son excessive émotion ; il se leva et dit :

— Il faut que je me lave et fasse disparaître le moindre indice qui pourrait me trahir ; puis que j'aille ce soir encore à la bourse y faire quelques affaires avec des gens qui se rappelleront ma présence ; plus tard, je me présenterai sous un prétexte ou l'autre chez M. Van de Werve. Je dois me montrer en beaucoup d'endroits et parler à beaucoup de personnes. Descends, Julio, et traîne le cadavre dans la cave. Ensuite fais disparaître toutes les taches de sang. Je n'ai pas besoin de te dire que notre vie à tous deux peut dépendre du peu de soin que tu mettras à accomplir ce travail.

— Non, signor, je le sais. Le coup est donné main-

tenant, et je ne suis pas homme à négliger les précautions pour échapper à la potence, si c'est possible.

— Eh bien, Julio, j'ai rempli ma tâche; remplis aussi la tienne.

— Que je traîne seul le corps dans la cave? Non, non, vous m'aiderez signor.

— Je n'ai pas le temps, Julio; je dois me rendre en ville sur-le-champ.

— Cela m'est indifférent; je ne reste pas seul dans ce coupe-gorge.

— Et si je te l'ordonnais? s'écria Turchi tremblant de colère.

— Ce serait inutile, signor. Vous travaillerez avec moi jusqu'à ce que tout soit fini ici.

— Ah! Pietro Mostajo, tu oses me braver, et cela au moment où le sang me bout encore dans les veines! Obéis-moi et fais ta besogne comme il faut ou ce soir encore le facteur de Lucques saura qui tu es!

— Ah! ah! dit Julio en riant, je me moque de Pietro Mostajo et du facteur de Lucques! Aussi longtemps que des preuves matérielles ne pouvaient témoigner contre vous, je devais vous craindre; mais oseriez-vous bien révéler mon véritable nom, maintenant que je puis par un seul mot placer votre tête sous le glaive du bourreau? Désormais, vous ne me parlerez plus si durement ni si hautainement, signor. En cette affaire, il n'y a ni maître ni serviteur; nous sommes tous deux coupables d'un même crime... Portez hardi-

ment la main à votre poignard. Vaine menace! que feriez-vous sans moi?

Simon Turchi grinçait des dents de colère et d'impatience; mais il comprima bientôt son émotion et prenant la main de son domestique, il lui dit d'un ton caressant :

— C'est vrai, Julio, nous sommes plutôt deux amis qu'un maître et son serviteur ; mais laisse-moi, comme ami et comme compagnon demander quelque chose à ta complaisance. Tu comprends que, sans tarder plus longtemps ici, je dois aller à la factorerie mettre d'autres habits. Pour notre sécurité à tous deux, il faut que je me rende en ville immédiatement, afin de prévenir et de détourner tout soupçon. Geronimo n'est pas corpulent; tu pourras facilement le traîner en bas.

Le domestique secoua la tête négativement, mais avec une visible hésitation.

— Voyons, Julio, je t'en prie, je t'en supplie ; fais de bonne volonté ce que notre salut exige de toi... Tu hésites encore, Julio? Allons, je veux être généreux envers toi : ce soir encore, je te donnerai deux couronnes, si tu viens me dire que tu as loyalement et soigneusement fait ce que je te demande.

— Serez-vous encore ici, signor, quand je reviendrai de la cave?

— Je n'en sais rien, Julio; dès que j'aurai lavé ce sang, je pars. Hâte-toi! il est possible que tu me retrouves encore ici. En tout cas, je t'attendrai ce soir à

la factorerie et te donnerai en récompense outre les deux couronnes une bonne bouteille de malvoisie.

— C'est bien; je ferai de mon mieux pour vous plaire, dit Julio en se dirigeant vers l'escalier.

Arrivé dans la chambre où l'affreux assassinat avait été commis, le domestique resta un instant les bras croisés sur la poitrine. Il pâlit et secoua la tête avec une expression de triste compassion.

Le pauvre Geronimo était étendu dans le fauteuil, les yeux fermés; sa tête était tombée de côté sur le bras du siége et pendait sur son épaule avec une lourdeur de plomb; ses deux mains étaient encore convulsivement jointes, comme pour attester que le malheureux jeune homme était mort en priant Dieu pour son cruel meurtrier. Ses vêtements étaient tout couverts de sang et ses pieds reposaient également dans une mare rouge. Il avait une large blessure au côté du cou et une autre en pleine poitrine; son visage n'était cependant pas souillé et bien qu'il fût décoloré par la mort, sa physionomie avait une expression calme et tranquille, comme s'il s'était doucement endormi.

— Pauvre signor Geronimo! dit Julio en soupirant. Beauté! générosité! richesse! tout cela tombe pour toujours sous les coups d'un scélérat! Ah! ce que c'est que la vie de l'homme! Lui, du moins trouvera là-haut auprès de Dieu un dédommagement de son horrible mort... Et nous? Allons, ce n'est pas le moment de réfléchir et de se lamenter; ma pitié ne rendra pas la vie à ce cadavre. Fermons les yeux sur le menaçant

avenir et accomplissons vite et bien notre terrible tâche !

Il s'agenouilla derrière la chaise, passa son bras dessous et tourna une vis. Les ressorts s'ouvrirent d'eux-mêmes et lâchèrent le corps inanimé.

Julio le prit par-dessous les bras, et le traîna à travers le vestibule jusqu'au haut d'un escalier qui descendait dans une obscure cavité.

Il laissa le cadavre là et entra dans une chambre voisine d'où il revint un instant après avec une lampe allumée. La lumière à la main, il descendit les escaliers jusqu'à ce qu'il arrivât à un couloir souterrain. Très-avant sous le sol et au bout de ce couloir, se trouvait une espèce de cave voûtée fermée par une porte épaisse. Julio ouvrit cette porte et examina à la lueur de la lampe une fosse creusée dans un coin de la cave et sur le bord de laquelle on avait laissé la terre extraite (1).

Après ce rapide examen, il posa la lampe au dehors de la cave, contre le mur du couloir, et remonta pour aller chercher le cadavre.

Quand il atteignit avec son fardeau le couloir souterrain, il haletait et semblait harassé de lassitude. Il rassembla cependant toutes ses forces pour être délivré au plus tôt de ce sinistre travail et il traîna le cadavre

(1) « En bas, dans la cave..., dans une fosse qui avait été préparée depuis longtemps par ledit Julio pour enterrer Geronimo quand le meurtre serait commis... » *Origine et généalogie des ducs de Brabant*, 1565, p. 308.

jusque dans la cave. Là, il le laissa tomber sur le bord de la fosse creusée d'avance; et, après un instant de repos, il se mit en devoir de le jeter dedans et de le recouvrir de terre; mais il réfléchit un instant et se dit à lui-même :

— Bah! le pauvre jeune homme ne se sauvera pas. Peut-être le signor Turchi n'est-il pas encore parti. Je vais d'abord aller laver le sang là-haut. Tout à l'heure je reviendrai enterrer le corps.

Il prit la lampe et quitta la cave sans fermer la porte.

Arrivé dans la chambre, il vit que son maître avait déjà quitté le jardin. La solitude dans laquelle il se trouvait semblait l'inquiéter et cela d'autant plus que le jour allait bientôt baisser et qu'il ne pouvait espérer d'avoir fini, avant la chute des ténèbres, de laver et nettoyer tous les parquets et les escaliers souillés de sang.

Il parut cependant se soumettre à la nécessité, redescendit et se mit à apporter de l'eau et des linges pour accomplir sa besogne...

La soirée était déjà avancée, et Julio était toujours occupé à frotter et à nettoyer. Comment cela se faisait, il n'y comprenait rien, mais il lui semblait qu'il surgissait toujours de nouvelles taches de sang, même aux endroits qu'il avait déjà lavés deux fois avec une profusion d'eau. C'était surtout dans la chambre où l'assassinat avait été commis qu'il ne pouvait en faire disparaître les traces. La sueur coulait de son visage,

et il murmurait des paroles de dépit et de colère contre son maître.

Soit que la fatigue du travail ou l'arrivée de la nuit eût rendu son système nerveux plus sensible, au moindre bruissement du vent dans le feuillage, au moindre grincement de la girouette au haut du toit, il interrompait son labeur et regardait avec anxiété autour de lui.

Cependant il y avait quelque temps qu'il n'avait plus ressenti d'émotion de ce genre, et il continuait de frotter la place où s'était trouvé le fatal fauteuil.

Il se leva, prit la lampe du sol, regarda la place nettoyée, éclaira avec attention tout le plancher, et dit avec une certaine satisfaction :

— Enfin, c'est fini ! Celui qui voudrait trouver la moindre trace maintenant devrait voir jusque dans le cœur des pierres. J'en ai les bras rompus ; je puis à peine me redresser. Maintenant à la dernière besogne! dans une demi-heure je serai loin de ce lieu maudit : une fosse est vite comblée.

En disant ces mots, il quitta la chambre et descendit, la lumière à la main, l'escalier de la cave.

Quand il eut atteint le milieu du couloir souterrain, il s'arrêta tout à coup, pâlit d'angoisse, et regarda tout tremblant autour de lui. Il lui semblait avoir entendu quelque chose, un bruit inconnu, mystérieux, presque insaisissable et cependant distinct.

Après avoir écouté pendant quelque temps, il se

crut convaincu que son imagination l'avait trompé. Il se dirigea avec une nouvelle résolution vers la cave, et vit, par la porte ouverte, le cadavre de Geronimo au bord de la fosse comme il l'y avait jeté.

Tandis qu'il s'approchait de la cave, toujours plein d'inquiétude et en ralentissant le pas, une voix humaine vint tout à coup frapper son oreille. Ce n'était pas un son articulé, une parole, mais seulement un rauque gémissement qui avait l'accent d'une plainte.

Julio, frappé de saisissement et d'effroi, laissa tomber la lampe par terre. L'huile éteignit la flamme, et lui, se voyant dans l'obscurité, s'enfuit hors de la cave en s'appuyant des mains contre les murs.

Son cœur battait violemment dans sa poitrine, et l'émotion le faisait chanceler sur ses jambes.

Ce ne fut que lorsqu'il eût allumé une autre lampe, et qu'il se trouva dans une chambre dont la lumière pouvait atteindre toutes les parties qu'il redevint un peu maître de lui. Il resta cependant longtemps assis sur une chaise, près de la lampe, et paraissant réfléchir profondément à sa situation, car des expressions diverses de crainte, de colère et même de raillerie se succédaient tour à tour sur son visage.

Enfin, il se leva, tira son couteau de sa gaîne, et en considérant la pointe, il murmura :

— Je ne puis cependant pas l'enterrer vif ! Ainsi je devrais l'achever, lui donner le coup de grâce? Non, non, j'ai tout bravé, jusqu'à la vengeance de mon perfide maître, pour ne pas verser son sang, je ne le

ferai pas davantage maintenant... Mais que faire? Je na'i pas d'autre alternative. L'enterrer vif ou le tuer! Je ne puis cependant demeurer ici toute la nuit...

Quelques instants après, il prit silencieusement la lampe sur la table et se dirigea d'un pas lent et prudent vers l'escalier de la cave; il descendit sous le sol et atteignit, après de longues hésitations, la porte du caveau où le cadavre de Geronimo gisait toujours sur le côté, comme il y avait été déposé.

Julio avait une lampe beaucoup plus grande que la première, et qui éclairait toute la cave; il n'entendit plus le moindre bruit sortir de la poitrine de l'infortunée victime, quoi qu'il vit bien que la vie n'avait pas tout à fait abandonné ce corps inerte, puisqu'il voyait son sein se soulever et s'abaisser légèrement.

Après avoir écouté un instant, Julio murmura avec une sorte de joie :

— Une nouvelle cruauté n'est pas nécessaire. C'est la dernière lutte de l'agonie; il mourra de lui-même. Je vais fermer la porte et demain je viendrai achever mon travail... Et mon maître qui voudra savoir si tout est fait? Il est inutile qu'il ait connaissance de cette circonstance. Allons, faisons vite; j'ai hâte d'être loin d'ici!... et puisse la vengeance de Dieu anéantir ce repaire pendant la nuit, pour qu'il n'en reste plus de souvenir.

Julio remonta.

Peu de temps après, il quittait le jardin et s'acheminait d'un pas rapide dans les rues obscures pour aller trouver son maître et se dépouiller aussi de ses vêtements souillés.

VII

Marie Van de Werve se trouvait dans sa chambre, agenouillée devant un crucifix d'argent, et comme accablée sous le poids de sa douleur. Sa tête s'était affaissée sur le prie-Dieu et reposait pesante et sans vie sur ses mains jointes. Elle avait abondamment pleuré, car la trace de ses larmes brillait encore près de sa tête sur le pupitre du prie-Dieu.

Celui qui eût surpris la jeune fille dans cette attitude, eût facilement cru qu'en priant, elle avait été vaincue par le sommeil; mais son sein qui s'élevait et s'abaissait et ses pénibles aspirations qui avaient gardé l'accent de désolation de la plainte, attestaient assez qu'elle veillait et qu'elle était seulement abîmée dans une ineffable douleur.

Derrière elle, à trois ou quatre pas de distance, était assise une vieille femme, un chapelet à la main. C'était sa duègne ou sa surveillante.

Cette femme avait les yeux fixés sur la jeune fille, avec une compassion profondément sentie; elle se-

couait de temps en temps la tête ou essuyait une larme qui perlait dans ses yeux, quand les soupirs de Marie en prière s'échappaient de son sein avec un ton plus navrant.

Un silence presque ininterrompu régnait depuis longtemps déjà dans la chambre ; la douleur de la jeune fille semblait même un peu calmée..., lorsque soudain, sous le coup d'une pensée déchirante, elle leva les bras vers l'image du Christ et s'écria d'une voix émue :

— O mon Dieu et mon Sauveur, par votre sang précieux, épargnez sa vie ! Laissez-le revenir dans votre miséricorde ! Oh ! ne restez pas sourd au cri de mon âme navrée !

Elle laissa de nouveau tomber sa tête sur ses mains, comme si cette ardente prière avait épuisé ses forces; mais la duègne s'approcha d'elle, la prit par le bras et s'efforçant de la soulever du banc, lui dit d'un ton de commandement :

— Mademoiselle, il faut vous lever et cesser votre prière. Cela pourrait déplaire à Dieu que vous missiez ainsi votre santé en péril de propos délibéré. Venez, obéissez-moi.

La jeune fille se laissa conduire, sans dire un mot, à l'endroit où la duègne lui offait une chaise et elle s'assit silencieusement. Son visage était pâle; ses yeux attestaient qu'elle avait beaucoup et longtemps pleuré.

Après avoir encore pendant quelques instants con-

templé la jeune fille avec compassion, la duègne prit une de ses mains et lui dit d'une voix consolante :

— Marie, cela ne peut pas continuer ainsi, mon enfant. Un tel excès de douleur pourrait abréger vos jours... Et combien le pauvre Geronimo ne se plaindrait-il pas à Dieu, si, à son retour, il vous trouvait condamnée à une vie courte et languissante ! Ah ! par amour pour lui, maîtrisez votre chagrin !

— A son retour ! dit Marie en soupirant et en levant vers le ciel ses yeux pleins de larmes.

— Pouvez-vous le savoir? reprit la duègne. Pourquoi désespérer avant d'avoir la certitude du malheur qu'on redoute? Il est déjà arrivé des choses plus extraordinaires.

— Déjà cinq jours, cinq siècles d'incertitude et de terreur ! s'écria la jeune fille en fondant de nouveau en larmes. Ah ! Pétronille, que la nuit a été affreuse pour moi ! Je voyais Geronimo gisant par terre, la pâleur de la mort sur le visage, une large blessure dans la poitrine, et ses yeux ternes et fixes attachés sur moi, comme s'il m'adressait en mourant un suprême et plaintif adieu...

— Ce sont des illusions suscités par votre douleur, Marie.

— Vingt fois je l'ai vu ainsi ; et quoique je tentassse pour échapper à la terrible vision, tout était inutile : le jour seul l'a fait disparaître.

La duègne laissa s'écouler quelques instants ; puis

pressant tendrement la main de la jeune fille, elle dit :

— Vous avez tort, Marie, d'exagérer ainsi les causes de votre douleur. Ce que la nuit vous a montré n'était que le reflet des pensées que vous avez laissé naître dans votre esprit pendant la veille. Moi aussi j'ai vu plus d'une fois Geronimo dans mon sommeil...

— Vous aussi, Pétronille, vous avez vu Geronimo? s'écria la jeune fille d'une voix pleine de saisissement et d'angoisse, comme si elle craignait la confirmation de son sinistre rêve.

— Pourquoi pas? Songé-je à lui moins que vous, Marie?

— Oh! vous l'avez vu mourant, n'est-ce pas?

— Au contraire, mademoiselle, je l'ai vu revenant avec bonheur se jeter dans les bras de son oncle, embrasser votre père... Et vous, mon enfant, je vous voyais vous agenouiller sur ce même banc, et louer et remercier Dieu avec joie de ce qu'il avait permis que vos rêves ne fussent que de menteuses illusions.

Marie regardait sa duègne en souriant et écoutait avec émotion ses consolantes paroles; mais à peine Pétronille eut-elle cessé de parler que la jeune fille baissa la tête en proie à un douloureux désenchantement.

— Vous me trompez par amitié, par compassion, murmura-t-elle tristement; je vous suis bien reconnaissante, ma bonne Pétronille, mais dites-moi à quelles raisons vous pouvez attribuer l'absence de Ge-

ronimo? Voyons: faites appel à votre imagination; ah! je vous en supplie trouvez une explication possible, vraisemblable!

La duègne déconcertée par cette apostrophe directe, secoua la tête avec tristesse.

— Ne mettez pas votre esprit à la torture, dit Marie, il n'y a pas de raisons plausibles à alléguer.

La vieille Pétronille, dans le plus grand embarras, balbutia quelques mots sur un voyage imprévu, sur des secrets qu'il pouvait y avoir, et même elle dit que des amis de Geronimo pouvaient l'avoir entraîné à prendre part à une lointaine partie de plaisir; mais tout dans ses paroles était si vague et si douteux que Marie pouvait y voir l'aveu qu'elle ne trouvait pas de raison sérieuse qui expliquât l'absence de Geronimo.

Les larmes coulaient plus abondantes sur les joues de la jeune fille.

— O Pétronille, dit-elle d'une voix plaintive et navrante, la lumière de ma vie est éteinte pour toujours. Geronimo encore si jeune, si bon, si noble de cœur et d'esprit..., infortunée victime de mystérieux assassins! Affreuse pensée! Et pas de raison, pas la moindre, d'espérer encore! Mon Dieu, mon Dieu, grâce, grâce! Mon cœur se brise! Hélas! mes yeux ne le reverront plus en ce monde!

Et, poussant un cri d'angoisse, elle cacha son visage dans ses deux mains.

— J'avoue, Marie, que l'absence de Geronimo est inexplicable, dit la duègne avec abattement; mais pour-

quoi prendre toujours le pire et le plus terrible pour le vraisemblable? Vous savez que, depuis quatre jours, on a fait tous les efforts possibles pour savoir où se trouve Geronimo et ce qu'il est devenu. M. Van Schoonhoven le bailli, s'est engagé sur l'honneur à découvrir Geronimo, qu'il lui soit ou non arrivé malheur.

Marie pleurait en silence et semblait ne pas avoir entendu ce que la duègne venait de lui dire.

— Qui sait, mon enfant, reprit la vieille femme, si aujourd'hui même on ne découvrira pas l'énigme qui nous fait tant souffrir tous depuis cinq jours? Ne fermez pas votre cœur à ce léger espoir, Marie. Il est arrivé une fois, qu'on a cherché une personne pendant des semaines et qu'on a fini par la retrouver en vie, alors que tous ses amis avaient déjà prié pour le repos de son âme. Le bailli parlait encore ce matin à votre père de cette aventure et je me la rappelle très-bien quoique je fusse toute petite fille quand mes parents me l'ont racontée. Cela est arrivé à un certain Liefmans, banquier qu'on croyait très-riche...

La jeune fille avait relevé la tête et regardait la duègne d'un air d'interrogation et de doute.

— On l'a retrouvé après des semaines d'absence? murmura-t-elle. Il était allé en voyage, sans avertir personne, n'est-ce pas?

— Non, on le découvrit dans la cave d'une maison de la ruelle du Sureau. Des voleurs de nuit l'avaient attendu dans l'obscurité, et l'avaient jeté garrotté dans

la cave pour lui arracher une forte rançon. Les agents du bailli l'ont trouvé là et il est revenu chez lui sain et sauf... Pourquoi, si Dieu en avait décidé ainsi, n'en serait-il pas arrivé autant à Geronimo? Vous penchez la tête et vous vous taisez, Marie? Niez-vous donc la possibilité qu'un tel concours de circonstances ait pu amener la disparition de Geronimo? Non, n'est-ce pas? mais vous vous laissez égarer par le désespoir et tout en demandant à Dieu des consolations, vous repoussez avec obstination celles qui se présentent d'elles-mêmes à votre esprit.

— Ayez pitié de moi, ma chère Pétronille, dit la jeune fille en soupirant ; vos bonnes paroles allègent un peu ma tristesse; mais je n'ose ouvrir mon cœur à ce bienheureux doute. Si je vous écoutais et que j'apprisse ensuite la mort de Géronimo, j'aurais de nouveau à supporter ce coup affreux... Non, non, laissez-moi plutôt dans la conviction qu'il ne reste plus d'espoir.

— Impossible de rien gagner sur elle! murmura la duègne avec un triste désappointement et en baissant les yeux comme si elle avait résolu de cesser ses efforts et d'abandonner la jeune fille à sa douleur.

Le plus profond silence régnait depuis quelques instants déjà dans la chambre, quand un bruit de voix se fit entendre au rez-de-chaussée.

— J'entends le signor Deodati, dit la duègne; il a peut-être quelques nouvelles...

La jeune fille se leva vivement et voulut courir

en bas; mais la duègne la retint par le bras et lui dit :

— Marie, par pitié pour un vieillard désolé, efforcez-vous de comprimer votre chagrin. Contenez-vous, mon enfant! car hier chacune de vos paroles frappait comme un coup de poignard le cœur du pauvre Deodati. Il serait cruel et coupable de votre part d'aller arracher encore au bon vieillard des larmes qui, à son âge, brisent les forces et abrégent la vie.

— Non, non, Pétronille, je cacherai ma douleur et feindrai d'être forte, répondit Marie. J'ai bien vu que l'infortuné vieillard était près de succomber à l'anxiété et à la tristesse. Laissez-moi aller; le désir de savoir si le signor Deodati apporte quelque nouvelle me rend toute tremblante.

La duègne accompagna la jeune fille jusqu'à la porte de la chambre où M. Van de Werve était en conférence avec le signor Deodati; mais elle l'y laissa entrer seule.

Dès que Marie rencontra le regard du vieillard et n'y surprit pas de joie, elle poussa un cri d'angoisse étouffé. Elle lui jeta les deux bras au cou et vaincue par la douleur, elle appuya la tête sur sa poitrine.

Le signor Deodati, ému jusqu'au fond du cœur, se dégagea de ses bras, en murmurant des paroles de consolation, et la conduisit à un siége; et s'asseyant à côté d'elle, il lui dit avec tristesse et d'une voix pleine d'une affectueuse compassion :

— Ma bonne Marie, pas de nouvelles encore de no-

tre pauvre Geronimo. Nous sommes bien malheureux, n'est-ce pas? Ah! pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas rappelé de ce monde quelques années plus tôt? Me fallait-il quitter l'Italie pour venir boire sur cette terre le fiel qui restait au fond du calice de ma vie? Si je pouvais pleurer comme vous, Marie! peut-être trouverais-je dans cet épanchement quelque allégement à ma mortelle douleur; mais la vieillesse a tari chez moi la source des larmes. Hélas! hélas! où peut être mon pauvre Geronimo, le fils de mon frère, l'enfant que Dieu m'avait donné pour me fermer les yeux à mon lit de mort? Je donnerais ma fortune pour son salut, et ce qui me reste de vie pour le savoir encore vivant!

Un sourd et douloureux soupir s'échappa du sein de la jeune fille, tandis qu'elle appuyait de nouveau la tête sur la poitrine du vieillard, pour cacher le torrent de larmes que lui arrachait la plainte navrante de celui-ci.

M. Van de Werve contemplait avec des yeux humides sa fille et le vieillard désolé. Il sut néanmoins contenir son émotion et dit :

— Marie, je t'ai priée de rester dans ta chambre, parce que tu ne sais pas modérer l'expression de ta douleur. Tu as méconnu mon désir. Je te le pardonne volontiers, mon enfant, en considération du malheur qui semble nous menacer; mais si tu désires passer encore quelques instants avec le signor Deodati, tâche d'être maîtresse de toi, sinon j'appellerai ta duègne et lui dirai de t'emmener.

Il ajouta d'une voix plus douce :

— Maintenant, Marie, je t'en prie, je t'en supplie, comprends le devoir que tu as à remplir ici ; sois forte et verse quelque consolation dans le cœur de notre malheureux ami.

Marie fit un héroïque effort sur elle-même, et, relevant la tête, balbutia au milieu des larmes :

— Vous avez raison, mon père ; nous nous désolons comme si aucun rayon d'espoir ne pouvait alléger notre douleur; mais... mais...

Elle semblait près d'étouffer sous l'étreinte de la souffrance qu'elle s'efforçait de comprimer; mais elle maîtrisa aussi cette douloureuse émotion et reprit :

— Ah ! signor, on ne peut pas savoir... Dieu est si bon et Geronimo avait un cœur si pur !

— En effet, mon enfant, murmura le vieillard, Dieu est bon; mais ses décrets sont impénétrables. Si je pouvais seulement trouver un motif possible qui expliquât l'absence de mon pauvre neveu; mais rien... rien !...

— Le bailli nous a donné ce matin une raison plausible pour regarder au moins comme possible que Geronimo nous revienne sain et sauf, remarqua M. Van de Werve.

— Vous voulez parler du banquier Liefmans, mon père?

— Oui, du banquier Liefmans. Lui aussi avait disparu à l'improviste ; après quinze jours d'inutiles recherches, ses parents avaient fait célébrer un service

pour le repos de son âme, lorsqu'on le retrouva sain et sauf dans une cave, où des voleurs de nuit l'avaient enfermé pour le contraindre à leur payer une forte somme.

— Ah ! puisse-t-il en être arrivé autant à Geronimo ! dit Marie avec autant d'espoir qu'elle en put feindre, pour venir en aide à son père dans son généreux dessein.

Le signor Deodati secoua la tête avec incrédulité.

Marie lui serra tendrement la main, et dit d'une voix à laquelle elle s'efforçait de donner un accent de certitude et de confiance :

— Espérons encore, signor. Oh ! si le Seigneur dans sa miséricorde voulait permettre que nos tristes craintes fussent démenties ! Quelles ardentes prières de reconnaissance nous adresserions au ciel pendant le reste de notre vie, n'est-ce pas ?

Le vieillard rêveur, fit de la tête un signe affirmatif.

— Oui, oui, murmura-t-il, pendant le reste de notre vie !... et je traînerais mon corps paralytique à Notre-Dame de Lorette pour exprimer ma reconnaissance sans bornes à la miraculeuse madone ! Mais si un fer meurtrier l'avait frappé...

Marie frémit à cette supposition, mais elle interrompit cependant le vieillard.

— Geronimo possédait une amulette signor, qui avait reposé sur le tombeau du Sauveur. Il était con-

vaincu qu'elle le préserverait toujours d'une mort violente, et il la portait toujours sur la poitrine.

— Je sais en quelles circonstances, l'amulette lui a été donnée, répondit Deodati. Moi-même j'avais quelque foi dans la puissance de ce talisman, parce qu'il était la récompense d'un bonne action; mais rien ne nous prouve que la femme qui a donné l'amulette à Geronimo fût bien certaine de sa vertu... Espérons cependant, Marie. Votre douce voix a soulagé ma douleur... Puisse un miracle me rendre mon pauvre neveu ! Le bonheur que j'osais rêver pour mes vieux jours pourrait encore devenir une réalité. Vous, Marie, pure image de bonté, de piété et d'amour vous seriez mon enfant, ma fille! Et lorsque le vieux Deodati reposerait sa tête pour jamais, il vous verrait, vous et Geronimo, de chaque côté de sa couche, comme deux anges qui montreraient à son âme le chemin de ciel... Oh! non, non, c'est trop; je m'égare... Et cependant, Marie, espérons!

La jeune fille était vivement émue par la peinture du bonheur qu'elle croyait avoir perdu pour toujours. Ses joues frissonnaient et ses yeux étaient pleins de larmes. Son cœur oppressé se fût probablement déchargé par une violente explosion de douleur, si son père, par un sévère regard ne l'eût rappelée à la conscience de la situation et au sentiment du devoir.

M. Van de Werve qui crut possible alors de donner un autre cours à l'entretien, dit à Deodati :

— N'oublions nous pas, signor, que nous sommes

des hommes et que nous devons relever la tête, là où une jeune fille peut avoir le droit de ployer sans résistance sous une douloureuse incertitude? N'avez vous rien appris depuis ce matin? N'avez-vous pas vu le signor Turchi?

— J'ai parlé au signor Turchi avant l'heure de la bourse, répondit le vieux gentilhomme plus calme. Ce bon Turchi! il a l'air plus abattu que nous. Depuis ces cinq jours, il est tellement maigri qu'il n'est presque plus reconnaissable. Il ne se donne pas un instant de repos; du matin jusqu'au soir il est sur pieds et il se fatigue, court et cherche comme si Geronimo était pour lui un frère bien-aimé.

— Ah! c'est bien vrai, dit Marie, son cœur renferme un trésor de générosité. Pauvre Simon! je n'ai pas toujours été juste envers lui; mais c'est dans le malheur qu'on apprend à connaître ses véritables amis. Maintenant, pendant toute ma vie, j'aurai pour lui du respect et de la reconnaissance...

— Il viendra me trouver ici tout à l'heure après la bourse, reprit Deodati. Je ne sais s'il a quelque communication particulière à me faire, mais il paraissait vouloir me confier un secret. L'arrivée de quelques négociants de sa connaissance l'a empêché de me parler davantage. J'ai eu presque une querelle avec le signor Turchi...

— Une querelle? dit M. Van de Werve avec étonnement.

— Mon Dieu, oui; mais une querelle digne d'éloge,

de son côté du moins. Ne me disait-il pas qu'il avait l'intention d'aller trouver le bailli pour promettre une grosse somme d'argent à celui qui, le premier apporterait des nouvelles certaines de Geronimo?

— Ah! que je le remercie de sa généreuse amitié! dit Marie en soupirant.

— Vous comprenez bien que je ne voulais pas permettre cela, poursuivit le vieillard. En lui témoignant ma reconnaissance pour sa bonne pensée, je lui déclarai que je la mettrais moi-même à exécution. J'ai laissé le signor Turchi en compagnie des négociants et je suis allé à l'hôtel de ville pour promettre une récompense à celui qui donnerait le premier des nouvelles de mon neveu; mais on me montra un décret du bourgmestre et des échevins par lequel trois cents florins carolus sont promis à celui qui pourra dire ce que Geronimo est devenu (1). J'ai parlé au

(1) *Ordre et proclamation de messire Jean Van Schoonhoven. bailli, et des bourgmestre, échevins et conseil de la ville d'Anvers.*

« Attendu qu'il est venu à la connaissance de messires les bailli, bourgmestre et échevins de cette ville, que Geronimo Deodati, négociant de Lucques, est sorti avant-hier vers quatre heures de l'après-dînée, de sa demeure située en cette ville, près du couvent des Dominicains, et qu'il a été vu pour la dernière fois au delà de la place de Meir, et que depuis lors on n'en a plus entendu parler, et qu'on ne sait ce qu'il est devenu, tellement qu'il y a grand soupçon et mauvaise idée que ledit Geronimo ait été maltraité ou même mis à mort; de sorte qu'il est proclamé par les magistrats susdits de la ville, que celui qui leur dénoncera le premier le crime et qui leur apprendra la vérité en leur révélant ce que ledit Geronimo Deo-

bailli à midi. Il m'a dit que, malgré les recherches les plus actives, on n'avait pu découvrir de traces de la femme de Brufferio ni de ses compagnons. Il paraît que toutes ces mauvaises gens ont quitté le pays immédiatement après la mort du ribaud. Mais le bailli doit recevoir, cette après-dînée, un rapport sur d'importantes perquisitions qui ont été ordonnées ce matin. S'il apprend quelque chose qui puisse nous intéresser, il viendra lui-même nous en faire part... Il me semble que j'entends sonner cinq heures à l'église voisine. Le signor Turchi sera bientôt ici.

Pendant ces explications, Marie était restée immobile, les yeux baissés. Elle n'avait probablement entendu qu'à demi ce qui avait été dit en dernier lieu; car son regard était fixé sur le parquet, et ses pensées étaient visiblement loin de là.

Ce ne fut que lorsqu'un domestique ouvrit la porte de la chambre et annonça à haute voix le signor Simon Turchi que la jeune fille se leva vivement et s'élança vers la porte, comme si elle s'attendait à ce que le nouveau venu apportât une nouvelle importante.

M. Van de Werve et Deodati allèrent aussi à sa rencontre; Marie lui saisit les deux mains avec une effusion involontaire, et tous trois en même temps le regardèrent d'un œil interrogateur.

dati est devenu, recevra la somme de trois cents florins carolus. » Extrait du *Livre des Ordonnances de la ville d'Anvers*, Bolg, Mus. Part. 6, p. 289.

— Hélas ! mes amis, hélas ! Marie, je ne sais rien, rien ! dit Turchi d'une voix qui semblait l'écho d'un cœur brisé. Tous mes efforts restent sans résultat. J'ai promis devant Dieu que je n'épargnerais ni peine ni argent pour découvrir ce qu'est devenu mon malheureux ami ; mais une impénétrable nuit enveloppe le terrible secret. Ah ! qu'allons-nous faire ? Espérons que le bailli et ses agents seront plus heureux que moi, qui n'ai rien autre pour diriger mes pas que mon affection et mon anxiété.

La jeune fille frappée d'un amer désenchantement par les paroles de Simon Turchi, recula dans la chambre et se laissa tomber sur une chaise en poussant un profond soupir.

Turchi s'assit à côté d'elle, la contempla avec l'expression de la plus profonde compassion et dit :

— O ma pauvre Marie ! votre douleur est immense, n'est-ce pas ? Ah ! je sens à ma propre douleur combien votre cœur aimant doit être déchiré par cette cruelle incertitude !

La jeune fille leva les yeux sur lui et vit deux larmes couler sur ses joues. Alors elle se mit aussi à pleurer à chaudes larmes et balbutia en sanglotant :

— Merci, merci, Simon ! Je prierai Dieu de vous récompenser de votre bonne affection..., de votre générosité...

Le visage de Simon offrit en ce moment une particularité remarquable. Tandis que ses joues étaient pâlies par le chagrin, un sang plus chaud semblait

affluer aux bords de sa cicatrice ; car cette trace d'une ancienne blessure courait comme une ligne rosée sur son visage. C'était parce que le scélérat feignait une excessive tristesse et avait assez de puissance sur lui-même pour forcer son visage à pâlir et ses yeux à verser des larmes; mais la cicatrice n'était pas aussi complétement sous l'empire de sa volonté, et elle trahissait la joie qui venait caresser le cœur de l'assassin aux douces et affectueuses paroles de la jeune fille.

Ces paroles lui laissaient en effet espérer qu'il parviendrait à atteindre entièrement son but. Il avait bien pris la reconnaissance des dix mille couronnes au jeune homme assassiné ; il avait bien, à ce qu'il croyait, enfoui dans la sombre cave les preuves de son crime ; mais ce n'était pas assez pour lui. Pour s'estimer payé du meurtre affreux de son ami, pour rester riche, grand et honoré, il lui fallait obtenir pour femme la belle Marie Van de Werve. Il savait bien que cela ne pouvait arriver que longtemps après; cependant, dès le jour même de l'assassinat, il avait commencé à calculer et à régler toutes ses paroles et toutes ses actions de façon à ce qu'il dût prendre un jour infailliblement, autant que possible, la place de Geronimo dans le cœur de Marie. Il se tenait d'avance assuré du consentement du père de la jeune fille. C'était pour atteindre ce but qu'il feignait une tristesse excessive et versait des larmes silencieuses en fixant les yeux sur Marie, comme si les souffrances de la jeune fille lui navraient le cœur.

Il saisit en ce moment la main de Marie qui pleurait toujours, et dit :

— Ne soyez pas aussi abattue, Marie ; tout espoir n'est pas perdu. Cette nuit il m'est passé dans l'esprit une idée... une idée étrange... Si cette inspiration ne me trompe pas, il y a encore des motifs fondés de s'attendre à l'heureux retour de Geronimo.

— Oh ! parlez, Simon ! dit Marie avec un sourire plein d'anxiété. Dites, quelle est cette bonne idée ?

Le signor Turchi baissa la tête avec un embarras affecté.

— Impossible, mademoiselle, c'est un secret qui ne m'appartient pas, murmura-t-il.

— Hélas ! cette consolation m'est donc refusée ! dit la jeune fille avec désespoir.

— Allons, Simon, ne montrez pas de mauvaise volonté, dit M. Van de Werve. A quoi bon nous rendre joyeux et éveiller notre curiosité pour nous attrister ensuite par votre silence ? Ne citez pas de noms ; mais laissez-nous du moins entrevoir jusqu'à quel point nous pouvons espérer.

Simon Turchi haussa les épaules.

— Ah ! signor, dit le vieux Deodati d'un ton de reproche, cela n'est pas généreux de votre part. Tout à l'heure, avant la bourse, vous alliez me confier le secret et je le saurais déjà si quelques négociants n'étaient venus troubler notre entretien. Dites-le-moi, maintenant.

Simon jeta un regard oblique sur la jeune fille et

parut vouloir dire que sa présence l'empêchait de satisfaire au vœu exprimé par le vieillard.

— Marie, je t'en prie, va retrouver ta duègne, dit M. Van de Werve. Toutes ces émotions te secouent trop et te rendent malade ; si j'apprends quelque chose qui ait de l'intérêt pour toi je viendrai te le communiquer à l'instant mon enfant.

La jeune fille se leva silencieusement et lança un regard de mélancolique reproche à Turchi.

— Ne m'accusez pas, bonne Marie ! dit celui-ci d'une voix suppliante ; je suis profondément navré de devoir vous attrister ; mais soyez sûre que ce que je fais, c'est par affection pour Geronimo et pour vous.

Sans répondre à cette excuse, la jeune fille obéit au désir de son père et sortit à pas lents de la salle.

— Eh bien, dit M. Van de Werve, quel est ce secret dont vous voulez nous faire part?

— Je suis dans un grand embarras, répondit Turchi en secouant la tête d'un air de doute ; mon intention était de parler au signor Deodati seul de cette affaire ; peut-être me rendrai-je coupable d'une blâmable indiscrétion en vous révélant à vous aussi, M. Van de Werve, un secret qui dans d'autres circonstances du moins...

— Non, non, pour l'amour de Dieu, laissez ces détours superflus ! s'écria le signor Deodati surexcité par l'impatience. Pourquoi M. Van de Werve ne pourrait-

il pas savoir ce qui, à votre avis, peut nous mettre sur la trace de mon pauvre neveu?

— Eh bien, j'y suis forcé! dit Turchi avec un soupir. Approchez tous deux et écoutez.

Dès que Deodati et M. Van de Werve eurent avancé leurs siéges, Simon dit d'une voix contenue comme s'il craignait que quelque autre personne pût l'entendre :

— N'avez-vous pas remarqué, monsieur Van de Werve, que depuis quelque temps Geronimo était inquiet et agité; qu'au milieu des plus joyeux entretiens son esprit semblait parfois absent; en un mot qu'un étrange souci semblait le poursuivre?

— Oui, vraiment je l'ai remarqué, répondit M. Van de Werve.

— Et vous, signor Deodati?

— Moi aussi. Que voulez-vous dire?

— Il y a environ un mois que Geronimo lorsque je l'interrogeai sur la cause de sa mélancolie, me confia en termes vagues et obscurs qu'il avait perdu au jeu une somme assez considérable...

— Au jeu? demanda M. Van de Werve stupéfait.

— Geronimo était-il donc joueur? s'écria Deodati avec une indignation contenue.

— C'est assez l'habitude à Anvers de jouer de l'argent et souvent beaucoup d'argent, continua Simon Turchi. Je n'ai cependant jamais remarqué que mon ami Geronimo eût la passion du jeu. Quoi qu'il en soit, il me fut impossible de savoir contre qui il avait perdu. Il ne voulut pas me dire non plus le mon-

tant de sa perte. Sa mélancolie et son inquiète agitation provenaient de ce malheureux événement. Il tremblait de crainte et d'anxiété, dans la certitude que son oncle découvrirait dans sa caisse et dans les livres de sa maison de commerce qu'il manque une forte somme sans justification ni indication... J'ai voulu lui avancer l'argent qui lui manquait; mais il s'y est refusé absolument, parce que l'idée de tromper ainsi son oncle l'effrayait bien plus encore que la colère probable de celui-ci.

Cette révélation avait frappé de stupéfaction et de douleur le vieux Deodati. Rien ne pouvait plus blesser l'honorable et scrupuleux gentilhomme que la pensée que Geronimo avait été assez imprudent, assez léger et assez ingrat pour risquer au jeu les fonds de sa maison de commerce.

Tout tremblant d'émotion, il dit :

— Cette perte est considérable, dites-vous! A combien s'élève-t-elle?

— Je n'en sais rien, signor; peut-être les livres de commerce vous donneront-ils le mot de cette triste énigme.

Il y eut un court silence. M. Van de Werve regardait fixement le parquet; le signor Deodati se passait la main sur le front et était plongé dans de pénibles réflexions.

Turchi laissa passer quelques instants sous l'influence de sa révélation et regardait, sur ces entrefaites, d'un œil inquisiteur, tantôt l'un, tantôt l'autre de ses inter-

locuteurs pour pénétrer ce qui se passait dans leur âme. Puis il dit à Deodati :

— Vous ne voyez que le mauvais côté de l'affaire, signor. Si elle n'avait pas aussi un heureux revers, ma bouche eût assurément gardé jusqu'au tombeau le secret que m'a confié un ami. Tous, jusqu'ici, nous craignions, que dis-je? nous nous tenions pour certains que le pauvre Geronimo était tombé sous le fer des assassins, n'est-ce pas? Savez-vous ce que, depuis cette nuit, je crois pouvoir penser?

Les deux vieillards le regardèrent d'un air interrogatif.

— Je crois que Geronimo a fui la colère de son oncle et a quitté la ville et le pays.

— Impossible! s'écria M. Van de Werve.

— Impossible! répéta Turchi. Il serait déjà parti plus tôt si je n'avais pas tout arrangé de façon à lui faire espérer le pardon de son oncle. Même le jour de votre arrivée, signor Deodati, lorsque Geronimo accourut à moi au chantier, au bord de l'Escaut, il me suppliait de chercher un vaisseau anglais qui partît le jour même ou le lendemain, et de lui retenir en secret une place comme passager. Vous comprenez bien que je combattis de toutes mes forces ce projet insensé et que je ne le quittai que lorsqu'il m'eut promis de n'y plus songer.

— Mais pouvait-il donc si légèrement renoncer à l'amour de ma fille? murmura M. Van de Werve. Son

amour pour elle n'eût donc été que de l'hypocrisie? Non, non, rien ne peut me faire croire cela.

— Son amour n'était pas feint, répondit Turchi; au contraire, c'est peut-être ce sentiment seul qui a égaré sa raison. Il se croyait certain que la découverte de sa perte au jeu briserait pour toujours son espoir d'obtenir la main de Marie. Pauvre ami, il aura fui le sort qui le menaçait pour ne pas être témoin du chagrin de son oncle bien-aimé!

Après un instant du plus profond silence, Simon Turchi dit avec une surprise affectée :

— Mais comme vous êtes abattus tous deux!... Vous devriez bien plutôt vous réjouir de ma révélation. N'est-il pas plus heureux de pouvoir penser que Geronimo, bien que coupable d'une erreur, est encore en vie, que d'en être réduit à croire qu'une mort affreuse l'a enlevé à jamais à notre affection?

Le vieux Deodati se leva de son siége et dit :

— Mes amis, je dois vous quitter; ma raison se trouble; je ne me sens pas bien. Et puis j'ai hâte aussi de trouver dans les livres de Geronimo la preuve ou le démenti de la pénible révélation du signor Turchi. Ne me retenez pas, je vous en prie... Sans adieu! Que Dieu vous garde!

Simon Turchi manifesta l'intention d'accompagner le vieillard jusque chez lui; mais, tandis qu'on échangeait encore quelques mots sur ce sujet, le bailli, messire Jean Van Schoonhoven, entra soudain en disant en guise de salut :

— Messieurs, j'ai des nouvelles!

Turchi trembla et pâlit; mais, comme le saisissant salut du bailli avait aussi frappé les autres d'une soudaine émotion, personne ne pouvait découvrir que la terreur seule était la cause du trouble de Turchi.

— Pour l'amour de Dieu, restez calmes, messieurs, et n'attendez pas trop, dit le bailli en voyant combien l'annonce d'une nouvelle émouvait ses auditeurs. Je ne sais pas encore ce qu'est devenu l'infortuné Geronimo, mais j'ai des raisons d'espérer que nous le découvrirons bientôt; nous sommes du moins sur sa trace. On a appris avec certitude que, le jour de sa disparition, vers cinq heures du soir, il a été vu au delà de la place de Meir. Un moine du couvent des Dominicains, qui le connait très-bien, l'a aussi salué par son nom et a remarqué qu'il se dirigeait du côté du jardin des Arbalétriers. S'appuyant sur ce renseignement, l'un de mes agents les plus habiles s'est efforcé de suivre sa trace, et a en effet découvert qu'un banquier l'avait vu passer dans le quartier des juifs. Je n'en sais pas davantage; mais ces indices sont suffisants pour donner à mes recherches une direction précise et peut-être heureuse. A partir de demain matin, dès le point du jour, je rassemble tous les agents dont je puis disposer; je les partage en petits groupes et je leur ordonne de visiter toutes les maisons, toutes les caves, tous les jardins d'une certaine partie de la ville, et cela avec le plus grand soin et sans laisser le moindre coin inex-

ploré (1). Moi-même, j'irai en personne d'un groupe à l'autre pour donner aux recherches une marche convenable.

Simon Turchi avait porté les deux mains à son visage pour cacher l'effroi qui tout à coup avait décomposé ses traits et faisait battre son cœur avec violence.

Surpris de voir cette étrange émotion, le bailli demanda :

— Qu'y a-t-il dans mes paroles qui puisse vous émouvoir si vivement, signor Turchi ?

— Ah ! vous me faites souffrir un horrible supplice ! répondit Simon d'une voix plaintive. Je croyais apprendre de votre bouche le salut de mon pauvre ami Geronimo, et que promettez-vous, si vous pouvez réussir ? La découverte de son cadavre !

— En effet... je ne veux pas vous tromper, dit le bailli. Mon avis est qu'il sera tombé sous le poignard d'un assassin dans quelque rue écartée des prairies de l'Hôpital, ou dans l'une des sombres ruelles qui se trouvent entre les paroisses Saint-Georges et Saint-André. Mais c'est une chose que je veux découvrir. Mort ou vif, je saurai ce qu'il est devenu, dussé-je faire briser le pavé de toutes les caves et faire fouiller tous les jardins à dix pieds de profondeur. Toute la

(1) « Le bailli dit qu'il était résolu par les magistrats qu'on visiterait toutes les caves, étables et jardins, pour voir si l'on ne trouverait pas de terre fraîchement remuée. » E. Van Meteren, *Hist. des Pays-Bas*, l. 2.

ville se préoccupe et s'inquiète de l'accident; le peuple crie et lance des injures aux magistrats d'Anvers, comme si nous étions complices du crime. Il se fera jour dans cette affaire ou j'y perdrai mon honneur et mon nom!

— Je vous remercie de votre zèle et de votre sollicitude, balbutia Turchi. Puisse Dieu guider vos pas! Si vous pouviez trouver le pauvre Geronimo encore en vie, comme nous vous bénirions tous (1)!

— Il y a peu d'espoir, signor, peu d'espoir; mais tout est possible, murmura le bailli en hochant la tête.

Le vieux Deodati lui prit la main et dit:

— Messire Van Schoonhoven, je vous suis profondément reconnaissant. Pardonnez-moi, je vous prie, de ne pouvoir rester davantage en votre honorable société; mais je me sens indisposé et dois rentrer chez moi. Que Dieu vous protége, signor!

— Et vous aussi, signor Turchi, vous partez? demanda le bailli. Mais, quand Simon lui eut, par un clin d'œil, fait comprendre qu'il ne pouvait laisser le vieillard s'en aller seul, il lui prit affectueusement la main et dit:

— Je comprends. Vous avez raison, signor. Adieu jusqu'à demain.

Turchi donna le bras au vieux Deodati et soutint ses

(1) « Simon Turchi était connu pour un homme pervers et immoral; en un mot, c'était un composé de tous les vices et de tous les mauvais instincts. » MATTEO BANDELLO.

pas chancelants. Ils quittèrent ainsi la demeure de M. Van de Werve, qui les accompagna jusqu'à la porte de la rue, et, admirant la bonté de Simon Turchi, les suivit des yeux jusqu'à ce qu'ils eussent disparu au coin de la Crapaudière.

VIII

Quelque temps après avoir accompagné jusque chez lui, le vieux Deodati, Simon Turchi se trouvait dans sa propre demeure, près du pont de la Vigne, dans une chambre du premier étage.

Il devait être surexcité par une extrême inquiétude ou par une fiévreuse impatience, car il descendit au rez-de-chaussée, entra dans ses bureaux, feignit d'y chercher quelques papiers, remonta à l'étage, parcourut la chambre de long en large, ouvrit la fenêtre, regarda dans la rue dans toutes les directions, referma la fenêtre avec humeur, et grommela enfin en frappant du pied de chagrin et de colère :

— Ah ! le maudit joueur ! Il est dans quelque taverne ; il boit, il joue aux dés, il s'amuse, pendant que je suis ici sur des charbons ardents et que je suis prêt de succomber à l'anxiété et à l'effroi ! Julio, Julio, si je pouvais, contre toute attente, échapper au sort qui

me menace, comme je me vengerais de ton ingratitude!

Il alla se remettre à la fenêtre. L'inutilité de ses investigations parut cette fois le décourager. Il poussa un douloureux soupir, se laissa tomber sur un siége et resta pendant quelques instants à regarder silencieusement le parquet. Enfin il se dit à part lui avec l'accent du désespoir:

— Hélas! hélas! il serait donc vrai que ce crime ne pût rester caché! Qui a, pour mon malheur, envoyé ce frère dominicain sur la route de Geronimo, pour mettre le bailli sur la trace du meurtre? Qui a mis ce banquier juif sur son passage pour conduire les agents de la loi à mon jardin? Qui a donné au bailli l'idée de faire fouiller toutes les caves? Le hasard? Mais le hasard est aveugle et ne procède pas avec une science aussi nette des choses! Ce serait affreux si Dieu lui-même conduisait la justice par la main! si le juge suprême, qu'on ne trompe pas, m'avait condamné à une mort infamante! Tout espoir, tout effort pour échapper serait alors vain et inutile!

Ces réflexions accablèrent Simon Turchi. Il pencha silencieusement la tête sur sa poitrine; ses membres tressaillaient convulsivement, et parfois un soupir navrant s'échappait de son sein.

Confusément une horrible vision surgissait devant son esprit; peut-être voyait-il l'échafaud se dresser dans les airs et le bourreau lever son glaive étincelant; peut-être entendait-il les clameurs de la ven-

geance du peuple monter vers le ciel et appeler une éternelle infamie sur sa famille; car un frisson nerveux secouait le meurtrier, et il lui échappait de soudains cris d'angoisse, comme si un coup mystérieux l'eût frappé.

Il plongea la main dans son pourpoint et en retira lentement un objet qu'il plaça sous ses yeux et qu'il considéra avec un muet frisson de dégoût et d'effroi.

C'était une petite fiole à demi remplie d'une liqueur d'un jaune d'or.

— Du poison, un poison mortel, murmura-t-il. Celui qui a le courage d'en prendre quelques gouttes s'endort d'un doux sommeil dont il ne se réveille plus... Et ce serait là mon seul refuge pour échapper à la honte de l'échafaud? Au lieu de la richesse et du bonheur, une lâche mort serait le prix de mon forfait. Oh! non, non... chassons ces affreuses pensées!

Il cacha de nouveau la fiole dans son pourpoint et tomba dans les plus douloureuses réflexions; mais enfin il triompha dans une certaine mesure de son découragement, et ce fut avec moins de désespoir mais avec tout autant de douleur qu'il dit tout rêveur :

— Tout allait si bien pourtant! J'avais recouvré ma reconnaissance; ce gain de dix mille couronnes me permettait de cacher assez longtemps le mauvais état de mes affaires, Marie ne me semblait pas indifférente, et j'étais certain. maintenant que Geronimo lui est

ravi, d'atteindre avec le temps mon but auprès d'elle. Je serais redevenu riche et puissant : sa dot était suffisante pour me garantir à jamais du besoin et de l'humiliation... Hélas ! pourquoi le peuple crie-t-il contre les magistrats à l'occasion de la disparition de Geronimo ? Il est cependant arrivé depuis peu bien des choses plus surprenantes sans que la foule s'en soit émue. C'est cette émotion publique qui pousse le bailli à faire des efforts extraordinaires pour découvrir ce que Geronimo est devenu ; elle sera la cause de mon malheur ! Y aurait-il donc vraiment une raison mystérieuse à cette surexcitation extraordinaire du peuple ? Je chercherais donc vainement à échapper ? Ce serait Dieu lui-même qui me poursuit ?

Le retour de cette pensée de désespoir frappa Simon Turchi d'une nouvelle terreur. Il se mit le front dans les deux mains et resta longtemps assis en silence.

Tout à coup il bondit debout, et, tandis qu'un sourire convulsif contractait ses lèvres, il dit d'une voix forte :

— Ah ! l'aiguillon de la fatalité donnerait du courage au plus lâche. Arrière ces vaines terreurs ! Il faut lutter jusqu'à la fin. Le bailli cherche un cadavre, il engage son honneur à le découvrir. Eh bien, qu'il le trouve ! mais s'il le trouvait ailleurs que dans mon pavillon ? dans un égoût, par exemple ? Ah ! l'inquiétude m'avait rendu aveugle !... Il y a encore moyen de triompher ! Si Julio venait seulement ! si je

pouvais soupçonner au moins dans quelle taverne l'odieux coquin est à jouer aux dés, j'enverrais Bernardo l'appeler...

En disant ces derniers mots, il se rapprocha de la fenêtre et regarda dans la rue.

— Voilà le traînard qui vient! murmura-t-il. Voyez donc, il s'en va à pas comptés, comme si rien ne pesait sur sa conscience! Il est indifférent à la conservation de mon honneur et de ma vie; il me hait et me méprise depuis la mort de Geronimo... mais il me laisse encore échapper au danger... Feignons une violente colère; car, s'il pouvait supposer que mon cœur se serre d'anxiété dans ma poitrine, il se montrerait insolent et se raillerait peut-être de mes angoisses.

Dès que Julio fut à une certaine distance dans la rue, Simon chercha à attirer sur lui, par un claquement de langue, l'attention de son domestique; il y réussit et fit toute sorte de signes d'impatience et de colère, jusqu'à ce que Julio atteignît enfin la porte de la maison.

Alors Simon Turchi referma la fenêtre, et, l'expression de la plus violente rage peinte sur le visage, il se retourna vers l'entrée de la chambre.

Julio entra. Un léger et ironique sourire parut sur ses lèvres quand il vit son maître debout, les bras croisés et le regard menaçant.

— Misérable vaurien! s'écria Simon après avoir fermé la porte, ne t'ai-je pas ordonné de venir m'attendre ici après la bourse? Prends garde, tu me pèse

horriblement et je pourrais bien tirer de toi une sanglante vengeance ! Ne ris pas, ou je t'écrase sous mes pieds !

— Allons, allons, signor, répondit Julio, pourquoi encore toute cette inutile colère? Il n'y a pas si longtemps que la bourse est fermée. Ce n'est pas ma faute si vous avez dû m'attendre.

— Tu as été rôder dans les tavernes, n'est-ce pas, et tu as joué aux dés, comme tu le fais presque sans relâche depuis cinq jours ?

— C'est vrai, j'avais une soif intolérable; mais, si je ne suis pas revenu à temps, accusez-en la tour de Notre-Dame; elle a mal sonné l'heure, soyez-en sûr. Maintenant, signor, veuillez vous calmer; vos colères ne m'émeuvent pas, vous le savez. Hâtez-vous plutôt de me dire ce que vous désirez de moi ; avec toutes ces lambineries, nous perdons trop d'un temps précieux. J'ai quitté quelques amis pour venir prendre vos ordres, et j'ose vous dire que j'ai l'intention d'aller les rejoindre, dès que j'aurai satisfait à votre vœu... Non, non, ne me menacez pas du poing; vous vous faites inutilement du mauvais sang !

Le langage irrespectueux de son domestique blessait profondément Turchi; mais, soit que l'impuissance de sa parole le fît se résoudre à une nouvelle feinte, soit que l'inutilité reconnue de ses efforts le décourageât tout à fait, il changea soudain d'expression. Une profonde tristesse se peignit sur son visage et ses yeux se remplirent de larmes.

Il s'assit sur une chaise, poussa un douloureux soupir, et dit :

— Ah! Julio, pardonne moi mes dures paroles; elles m'ont été dictées par l'impatience. Il est encore trop tôt pour faire ce que je voulais te demander; et j'avais tort de me plaindre de ta longue absence...

Le domestique, surpris d'un langage si humble, regarda son maître avec défiance.

— Y a-t-il donc du danger? demanda-t-il.

Turchi prit la main de Julio et dit d'une voix plaintive :

— Hélas! Julio, mon ami, demain, nous serons peut être tous deux chargés de fer dans une prison à attendre la mort la plus infamante!

— N'est-ce pas la peur seule, signor, qui vous inspire de telles pensées? demanda Julio, non sans commencer de craindre.

—Non, non, j'ai appris une terrible nouvelle. On sait que Geronimo, le jour de sa disparition, a été vu aux environs du jardin des Arbalétriers et dans la rue des Juifs, et qu'il s'est dirigé vers les prairies de l'Hôpital. Le bailli a résolu de faire demain matin visiter toutes les caves et même d'en faire creuser le sol dans le quartier où se trouve mon jardin. Les agents de la justice se répandront, dès le point du jour, dans les prairies de l'Hôpital, et, comme ils remarqueront infailliblement que la terre a été fraîchement remuée dans la cave, ils découvriront ce qu'ils cherchent... Tu as poussé Geronimo dans le fauteuil; tu as en-

terré son cadavre. Par conséquent, tu m'accompagneras à l'échafaud, à moins que, comme domestique, tu ne sois roué ou accroché à la potence. O Julio! cette terrible nouvelle ne te rappellera-t-elle pas à la conscience de notre périlleuse situation?

— Et comment savez-vous tout cela? demanda le domestique déconcerté.

— Par le bailli lui-même.

— Vous le tenez de sa bouche?

— Oui, oui, mon ami, de sa propre bouche. Malgré ton courage, ton insouciance, pourrais-je dire, tu n'as pas plus envie que moi de mourir demain de la main du bourreau, n'est-ce pas?

Julio porta les deux mains à son cou et dit d'un ton d'abattement :

— Diable! diable! voilà une grave nouvelle! Ma gorge se serre; j'y sens déjà la corde... C'est votre faute aussi, signor. Pourquoi vous fallait-il mettre à mort votre meilleur ami? Ne vous ai-je pas dit qu'un crime aussi affreux ne pouvait rester secret?

— Mais ma juste vengeance, que tu l'appelles crime ou non, n'en est pas moins accomplie. Ni plaintes ni lamentations ne peuvent nous tirer d'embarras.

— Mais, signor, qu'allons-nous faire ou tenter pour échapper au bourreau? demanda le domestique avec un soupir.

— Il y a encore un moyen... un moyen facile et sûr.

— Ah! il y a encore un moyen?

— Mais, pour l'employer, il faut un peu de bonne

volonté et de résolution, Julio. Puis-je, au moins pour ce suprême effort, compter sur ton obligeance?

— Que ne ferait-on pas pour échapper à la potence ou à la roue?

— Eh bien, écoute. Je t'ai dit que le bailli allait faire fouiller toutes les caves. S'il trouve le cadavre chez moi, nous sommes perdus...

— En effet, signor.

— Mais, s'il le trouve loin de là, dans un autre endroit, qui pourrait soupçonner que nous fussions coupables du meurtre?

— Ah! le bon moyen! s'écria Julio avec joie. Il faut trasporter le cadavre dans une rue éloignée et l'y abandonner.

— Non, on devinerait trop facilement qu'il y a été apporté d'ailleurs. Il faut le jeter dans l'égoût des Arbalétriers, au champ Vleminck. La justice pensera que les voleurs de nuit ont attaqué et tué Geronimo.

— Encore mieux! Ah! signor, comme vous m'avez fait peur inutilement! je ne tiens pas beaucoup à ma vie; mais la pensée d'une mort certaine m'agace cependant les nerfs d'une façon très-désagréable. Maintenant, je me retrouve maître de moi-même. Comment allons-nous faire pour transporter le corps de Geronimo au champ Vleminck?

— C'est pour cela, Julio, que je t'attendais avec tant d'impatience, dit Simon Turchi; c'est parce que j'avais besoin de ton aide pour exécuter ce projet qui nous

sauvera. Rien n'est plus simple; tu iras cette nuit déterrer le cadavre et tu le transporteras à l'égoût des Arbalétriers (1).

— Seul? demanda le domestique d'un ton qui faisait prévoir un refus.

— Pourquoi pas seul, puisque tu peux le faire sans assistance?

— Cela vous est facile à dire, signor: « Prends le corps sur tes épaules et traverse trois ou quatre rues. » Le signor Geronimo pèse plus que vous ne croyez, et je doute fort qu'en faisant appel à toutes mes forces, je puisse le porter à vingt pas.

Simon Turchi prit les deux mains de son domestique et lui dit d'un ton suppliant.

— Allons Julio, mon ami, montre un peu de bonne volonté; ce n'est pas une besogne difficile pour un solide gaillard comme toi. Songe qu'il n'y a pas d'autre moyen de nous sauver; sois complaisant dans ton propre intérêt comme dans le mien, je te récompenserai généreusement et te serai reconnaissant toute ma vie.

— Cela m'est égal, signor, répondit Julio, si vous voulez que j'essaye, je le ferai; mais je crains avec raison que cela ne tourne mal; je devrai me reposer en chemin, et cela me prendra beaucoup plus de temps qu'il ne faudrait pour que l'affaire réussit... Et puis

(1) « Va et fais ce que je t'ai dit. Déterre le corps, prends-le sur tes épaules, et va le jeter dans l'égoût qui se trouve au carrefour où se rencontrent trois rues. » *Simon Turchi*, Matteo Bandello.

comment me replacer chaque fois sur les épaules ce corps si pesant? On doit être à deux pour faire assez vite ce transport.

— A deux? dit Turchi. Mais tu comprends bien que nous ne pouvons confier notre secret à personne?

— Pour échapper à la mort, on fait tout... Si vous-même vouliez m'aider, signor?

— Moi ! murmura Turchi en frissonnant, moi porter un cadavre à travers les rues! moi, gentilhomme! Oh ! non, mieux vaut encore la prison et l'échafaud !

— Étrange sentiment d'honneur! murmura le domestique surpris. Plût à Dieu, signor, que vous vous fussiez souvenu plus tôt que vous êtes gentilhomme, nous n'en serions pas à chercher avec une mortelle angoisse les moyens de sauver notre vie; tournez et retournez l'affaire comme vous voudrez, si je dois transporter seul le cadavre, il y a dix chances contre une pour que l'entreprise échoue.

Tandis que le domestique parlait ainsi, Simon Turchi était tombé dans une profonde préoccupation. Un bruit rauque et sourd qui s'échappait de sa poitrine avec son haleine attestait que de cruelles pensées le torturaient.

Au bout d'un instant, il releva la tête et dit avec un profond soupir :

— Hélas! il n'y a pas d'autre moyen! c'est dangereux pourtant, mais la nécessité contraint à tout. Julio, va au pavillon, j'enverrai ce soir Bernardo pour t'aider.

— Que dites-vous, signor? murmura ironiquement Julio, Bernardo? Allez-vous lui révéler votre secret.

— Non, je lui commanderai, sur sa vie, de t'obéir; menace-le de le frapper de ton couteau, au moindre signe de mauvaise volonté; il fera ce que tu désires.

— Impossible, signor! Bernardo est un homme pieux et honnête, soyez sûr qu'il nous trahirait. Je ne veux pas de son aide; ce serait comme si je me passais moi-même la corde au cou.

Simon Turchi, désespéré de l'impuissance de ses efforts pour atteindre son but, se promena pendant quelques instants dans la chambre en grommelant.

Tout à coup il s'arrêta, les yeux étincelants, devant son domestique et lui dit d'une voix étouffée :

— Julio, il faut un terme à ces hésitations. Nous n'avons pas de choix, et, quoi qu'exige notre salut, ce serait la dernière des lâchetés de reculer en présence de la mort qui nous menace. — Frappe Bernardo de ton couteau et jette-le dans l'égoût au dessus de Geronimo (1).

— Oh oh! signor, que dites-vous là? murmura Julio avec horreur; tuer Bernardo? Et vous croyez

(1) « J'enverrai Bernardo t'aider et lui ordonnerai de t'obéir en tout ce que tu lui commanderas. Quand tu jetteras le corps dans l'égoût, tu pourras, par une manœuvre habile, y précipiter aussi Bernardo. L'égoût est profond et, qui y tombe est noyé à l'instant. » MATTEO BANDELLO.

qu'il ne se défendrait pas? vous pensez qu'il ne crierait pas? La justice ne reconnaîtrait-elle pas, d'ailleurs, votre domestique, et cela ne la mettrait-il pas sur la trace des coupables? Votre raison s'égare.

Grinçant des dents de dépit et de tristesse, Turchi se tordait convulsivement les membres et finit par dire d'une voix rauque :

— Tu ne veux pas faire la chose seul? Ta mauvaise volonté t'empêcherait de réussir, n'est-ce pas? Maudit lâche, à quoi es-tu bon, sinon à bavarder et à jouer aux dés dans les tavernes? Ah! si je ne t'avais jamais vu pour mon malheur! Eh bien, laissse le cadavre dans la cave; laisse le bailli découvrir ce qui est arrivé. Nous verrons qui de nous deux subira le plus courageusement une mort infâme!

En proie à la plus vive émotion, il se laissa tomber sur un siége, et, tandis qu'il se plaignait d'une voix déchirante de la mauvaise volonté de son domestique, il s'arrachait les cheveux avec un désespoir vrai ou simulé.

La vue de la désolation de son maître parut faire impression sur Julio; il le contempla pendant quelque temps avec une compassion croissante et dit enfin d'une voix consolante :

— Voyons, signor, tâchez de vous calmer. Tout n'est pas encore perdu, et, si ma bonne volonté peut me rendre capable de vous sauver, je vous montrerai que Julio, au moment critique, a le courage et la résolution nécessaires pour mener à bonne fin une périlleuse

entreprise. Puisque vous pensez que je puis porter seul le cadavre à l'égoût des Arbalétriers, je l'essayerai très-loyalement. Il est possible que je me trompe sur la difficulté de la chose. Soyez donc tranquille, et fiez-vous à ma parole.

Le signor savait que son domestique avait coutume d'exécuter sans hésiter une résolution une fois prise, et il entendait à l'accent de sa voix que cette fois sa promesse était très-sérieuse. Il lui serra la main et dit avec joie :

— Merci, Julio, merci ! Je te devrai à toi seul la vie et l'honneur. Jamais je ne l'oublierai ; et, quand ce glaive qui la menace sera détourné de ma tête, je te récompenserai magnifiquement. Va-t'en au pavillon, déterre le cadavre et transporte-le en haut. Tu auras ainsi d'autant moins de besogne plus tard. Aplanis aussi le sol de la cave et tâche de faire disparaître autant que possible tous les indices qui pourraient laisser voir qu'il a été récemment creusé.

Julio paraissait ne pas écouter ce que disait son maître, et il se frappa soudain le front de la main, comme si une idée subite avait surgi dans son esprit.

— A quoi penses-tu? lui demanda son maître avec inquiétude.

— Imbécile que je suis! s'écria Julio.

— Parle plus bas! murmura Turchi. Qu'est-ce donc qui te trouble tout d'un coup ainsi?

— N'avez-vous pas vu, signor, que, la nuit der-

nière, la lune était très-claire? Il fait beau temps et pleine lune! Faudrait-il que je portasse le cadavre à l'égoût des Arbalétriers, par une clarté si capable de me trahir? C'est impossible; il n'y a pas à y songer!

Ces paroles arrachèrent à Simon un cri d'angoisse et de dépit. Il resta un instant comme anéanti, en murmurant contre le sort qui le poursuivait visiblement. La lâcheté et le mauvais vouloir de son domestique ne l'avaient pas encore aussi attristé et désespéré que ce dernier obstacle; car il savait bien que, soit par des menaces, soit par des promesses, il finirait toujours par vaincre la résistance de Julio; — mais cette fatale lumière de la lune, qui pouvait l'empêcher de luire? Il n'y avait donc aucun moyen de faire disparaître du pavillon le cadavre de Geronimo; et les agents de la justice découvriraient infailliblement où le meurtre avait été commis.

Il était donc bien vrai que sa perte était décidée, qu'une puissance mystérieuse annihilait tous ses efforts, que Dieu lui-même peut être suscitait tous ces obstacles pour l'empêcher de sauver sa vie!

Cette pensée le fit pâlir et frissonner; cependant il se mettait l'esprit à la torture pour trouver une dernière planche de salut; mille pensées tumultueuses affluaient dans sa tête. Ne pouvait-on enterrer le cadavre dans un coin retiré du jardin, le plonger au fond du bassin de la fontaine jaillissante, ou le cacher sous les pierres de la grotte? Mais tout cela laisserait des

traces, et le cadavre serait plus facile à découvrir que dans la cave où il se trouvait.

Après être resté très-longtemps, muet une heureuse idée parut tout à coup le réjouir et une sorte de sourire éclaira son visage. Il se leva et dit :

— Julio, tu dois fuir le pays ; il ne te reste pas d'autre moyen de salut.

— Moi, fuir? dit Julio. Et vous, signor?

— Ah ! que ne puis-je te suivre! dit Simon en soupirant ; mais je ne suis pas comme toi qui peux dire : « Là où est mon corps, là est tout ce qui m'appartient ou m'intéresse. » Je dois rester ici : il y a bien d'autres choses que la vie qui m'y retiennent.

Le conseil parut étonner Julio.

— Où voulez-vous que j'aille? murmura-t-il. En Italie, ma tête est mise à prix ; dans les pays en deçà des montagnes, je ne pourrais plus me montrer. Partir pour l'Angleterre, il est trop tard! on ne trouve pas de vaisseaux prêts à prendre des passagers et à partir au milieu de la nuit. Reste l'Allemagne ; mais qu'irai-je faire dans ce pays, dont je ne connais pas la langue et où je me trouverais sans moyen d'existence ?

— Sauve ta vie ; fuis en Allemagne, Julio, dit Turchi ; je te donnerai de l'argent, beaucoup d'argent.

Le rouge foncé qui avait teint tout à coup la cicatrice sur la joue de son maître, et l'expression de ruse et de satisfaction de son regard, firent soupçonner à Julio qu'il voulait le tromper. D'abord, il ne pouvait

deviner son secret dessein; mais le jour se fit tout à coup dans son esprit. Il recula avec stupéfaction et colère, et murmura :

— Oh! quel piége odieux voulez-vous me tendre! Vous m'accuseriez du meurtre en mon absence, n'est-ce pas? Et, tandis que le pauvre Julio, chargé d'une double malédiction, ne saurait plus où porter sa tête menacée, vous jouiriez ici, au milieu de la richesse et dans une pleine sécurité, du prix du sang innocent que vous avez versé? Non, non, je ne veux pas de nouvel anathème sur moi.

— Tu es fou, Julio, dit Simon Turchi avec mépris. Joue la délicatesse en fait d'honneur, je te le conseille. Si nous étions arrêtés demain et que la vérité fût connue, en serais-tu moins maudit pour avoir traîtreusement poussé Geronimo dans le fauteuil.

— Non, mais on saura que ce n'est pas moi qui ai conçu ce crime, et qu'il n'a pas été commis à mon profit.

— Ce serait une belle consolation pour moins se débattre au haut de la potence, dit le signor ironiquement et avec une impatience contenue. Allons, je vais te parler clairement et sans réticences. Je vais te faire connaître mes conditions; et, si tu crois devoir les refuser, que tout soit fini et rompu entre nous. Chacun de nous sera libre alors de faire son possible pour se sauver, fût-ce même aux dépens de l'autre. Le pire de tout pour toi serait, je crois, que ma sécurité me forçât

à faire connaître ton véritable nom au facteur de Lucques. Ne le crois-tu pas, Julio?

Le domestique regarda son maître avec une expression de dégoût et d'aversion.

— Voici mes conditions, dit Simon. Tu partiras immédiatement pour l'Allemagne, et tu te hâteras de gagner le Rhin. Je te donnerai beaucoup d'argent : deux cents couronnes ! Prends une voiture et un cheval dans la première ville que tu rencontreras, et voyage sans t'arrêter jusqu'à ce que tu te trouves en lieu sûr. Pour te garder dans ta fuite de tout obstacle, je te donnerai une lettre de recommandation pour le signor Mazzuchelli, banquier à Cologne. Si on te demande en route le but de ton voyage, dis que tu vas accomplir un message commercial pressé pour ton maître, et montre au besoin la lettre ; mais, à Cologne, il ne faut pas la remettre à Mazzuchelli. Deux cents couronnes! C'est un vrai trésor, Julio ; tu peux avec cela vivre largement pendant plus de deux ans. Et qu'est-ce que cela fait que tu saches ou non la langue du pays? L'argent comprend et parle toutes les langues (1).

— Et quand les deux cents couronnes seront dépensées, que deviendrai-je? demanda le domestique d'un ton moins mécontent.

— Je ne t'abandonnerai pas, Julio, répondit Turchi. Dès que l'argent te manquera, fais-le-moi savoir ; je

(1) « Simon Turchi pria Julio de fuir et de prendr crime sur lui. » VAN METEREN, *Hist. des Pays-Bas*, liv. I.

t'en enverrai assez pour te mettre à l'abri de tout besoin. Mais, j'y songe, tu dois changer de nom et me donner avis simplement que tu as besoin d'argent pour continuer ton commerce. Je saurai ce que cela signifie... Et ton nouveau nom? Il me semble que Marco Castagno serait bon pour ne pas éveiller l'attention. Eh bien, qu'en dis-tu?

Julio hocha la tête d'un air de doute, en murmurant entre ses dents. Bien que la promesse de deux cents couronnes le séduisit, il hésitait cependant encore à accepter la proposition de son maître.

— Mais comment peux-tu réfléchir si longtemps? dit Simon. Je te mets en main le moyen d'échapper avec certitude à la potence, et tu hésites? De plus, je te garantis une vie sans travail, indépendante et sans soucis; une libre et joyeuse vie de seigneur, et tu refuses mon offre?

Julio parut avoir pris une résolution.

— Vous me donnerez deux cents couronnes? demanda-t-il.

— Deux cents couronnes, en bonne monnaie sonnante.

— Avant mon départ?

— Sur-le-champ.

— Eh bien, donnez. J'ai hâte maintenant d'être loin d'ici.

— Je vais les prendre, dit Turchi en se dirigeant vers la porte.

Il quitta la chambre et descendit les escaliers.

Julio s'assit sur une chaise et posa la tête dans ses mains; mais il n'eût pas le temps de réfléchir longtemps, car son maître revint aussitôt.

Simon Turchi tenait une bourse de toile à la main; il alla à la table et y compta quelques piles de pièces d'or.

Sans nul doute, la vue de tant d'argent dut faire une profonde impression sur Julio, car il se leva et s'approcha de la table. Un sourire illuminait son visage, et, tandis qu'il contemplait les brillantes pièces, il hochait la tête d'un air approbateur.

— Tu vois que le compte est juste, dit Simon, et la monnaie d'or n'est pas lourde à porter. Cache maintenant cette somme dans ta poche et dans ton pourpoint. Tu as tout le temps. En descendant tout à l'heure, j'ai réfléchi à ta bonne volonté, et je me suis demandé s'il ne serait pas possible de ne pas t'accuser du meurtre de Geronimo; mon amitié pour toi m'a suggéré un bon moyen. Vois-tu, maintenant que je suis sûr, en tout cas, de pouvoir me disculper, je crois qu'il n'est pas nécessaire d'aller dire à la justice ce qu'elle ne soupçonnerait peut-être pas. Et puis, Julio, cela me pèse fort de devoir me séparer de toi. Si, dans deux ou trois mois, il m'était possible de te reprendre à mon service avec sécurité, j'en serais enchanté.

— Ah! je ne le serai pas moins que vous, signor, dit Julio en soupirant.

— Sais-tu comment nous pouvons nous réserver cette chance, Julio? Il faut, avant de partir, te rendre

au pavillon, égaliser autant que possible le sol de la cave; jeter un peu de sable et de poussière au-dessus de la fosse creusée, et remplir ensuite la cave de bois à brûler et de tonneaux vides.

— Mais tout cela demande beaucoup de temps, signor.

— C'est là la moindre chose. Maintenant, il y a trop de monde qui sort des portes de la ville. Il vaut mieux que tu passes la nuit au pavillon et que, demain matin, dès que les portes s'ouvriront, tu te mettes en route. Au point du jour, tu es sûr de ne rencontrer personne qui puisse trahir à temps la direction que tu auras prise. Ce n'est pas dans mon intérêt que j'ai trouvé cela, Julio, mais bien dans le tien; car, suppose que les agents de la justice fassent une perquisition dans mon pavillon, les précautions que tu auras prises peuvent détourner leur attention de la cave, où ils découvriraient sans cela infailliblement que le sol a été creusé tout récemment. Peut-être aussi le bailli, par respect pour moi, ordonnera-t-il d'excepter mon jardin de la perquisition générale des prairies de l'Hôpital. Dans les deux cas, je laisse s'effacer l'impression produite par le meurtre, et je ne dis rien de toi, sinon que tu as disparu après une verte remontrance que je t'ai adressée et que je ne sais ce que tu es devenu. Dès qu'on ne parlera plus publiquement de l'affaire et qu'on aura définitivement renoncé aux poursuites, je te ferai revenir. Iras-tu au pavillon et feras-tu loyalement ce que je te conseille?

— Je le ferai.

— N'oublie pas ton nouveau nom.

— Marco Castagno, n'est-ce pas? C'est facile à retenir.

— Oui, Marco Castagno, voyageant pour affaires de commerce. Voilà que j'ai oublié ta lettre de recommandation. Attends un instant, je vais me hâter de l'écrire, Reste ici, Julio, ne te montre plus en bas.

Quand Julio se vit seul, il mit la main dans sa poche, fit sonner les pièces d'or et en tira même une poignée pour les contempler; mais bientôt il remit l'argent dans sa poche et tomba dans une certaine préoccupation.

— Si seulement je pouvais partir immédiatement, murmura-t-il. Maintenant, voilà qu'il me faut encore passer toute une nuit dans ce maudit pavillon! Le signor pense que Geronimo est enterré depuis cinq jours; le cadavre, au contraire, est encore sur le sol. Combler la fosse n'est pourtant pas un grand travail. Si je laissais tout là, et si, dès ce soir, je franchissais la porte avec l'argent? Non, non, ce que j'ai promis, je le ferai et je le ferai loyalement. Mon maître est cette fois si magnanime pour moi; je veux lui montrer que je ne suis pas ingrat.

— Voici la lettre de recommandation, dit Simon Turchi en rentrant dans la chambre. Elle est au nom de Marco Castagno. Oublie désormais tes autres noms et sois prudent, car la moindre indiscrétion pourrait nous coûter la vie à tous deux. Va au pavillon, Julio.

Je te serre la main en guise d'adieu, avec l'espoir et le désir que tu puisses bientôt revoir Anvers.

— Ne prendrai-je pas des habits ou un manteau de voyage, signor?

— Non, tu as ton manteau sur les épaules, cela suffit. On pourrait, dans la rue, se douter de ton projet si on te voyait sortir chargé d'un bagage de voyageur. Tu dois paraître indifférent; pour de l'argent, tu peux te procurer partout ce qui te manque.

Le domestique tendit aussi la main à son maître, et, en se dirigeant vers la porte :

— Adieu, signor; si vous ne me refusez pas le secours que vous m'avez promis en cas de besoin, je garderai fidèlement votre secret.

— Fais avec soin ta besogne dans la cave, Julio. Bon voyage, mon ami...

Julio descendit les escaliers et se mit à arpenter lentement la rue.

Son maître avait ouvert la fenêtre de la chambre et le suivit des yeux aussi longtemps et aussi loin qu'il put l'apercevoir.

Un soupir profond, comme si son cœur eût été déchargé du poids d'un rocher, échappa à Turchi, son visage s'illumina d'un sourire et il murmura avec un accent de joie concentrée :

— Il est parti ! maintenant, je n'ai plus rien à craindre. Le bailli peut trouver le cadavre, Julio a seul commis le crime; je n'en sais pas un mot et je suis innocent comme un agneau. Ah! ah! je me croyais

perdu. Préparons maintenant tout avec adresse et habileté, comme si nous étions sûrs qu'on découvrira le corps... Je me sens de nouveau fort ; l'espoir, la certitude, raniment mon cœur ! Ah ! Marie, Marie, ton nom, ta fortune, ton amour m'appartiendront ; ma vie aura encore une auréole de considération, de richesse et de bonheur...

Et, comme transporté par une fébrile extase, il referma la fenêtre.

IX

Sept heures sonnaient à l'église Saint-Georges, et le crépuscule était proche, quand Julio ouvrit la petite porte de la campagne de son maître, et, traversant d'un pas léger le jardin, se dirigea vers le pavillon.

Il tenait une main sous son manteau comme s'il portait quelque chose, et plongeait l'autre dans sa poche, au milieu des couronnes que Simon Turchi lui avait données. Une expression de joie éclairait son visage tandis qu'il murmurait à part lui :

— Dieu merci, j'ai résisté à la séduction ! On voulait me faire boire et jouer au *cygne couronné ;* mais les pièces d'or qui sont là dedans m'ont rappelé que j'ai d'abord un sérieux devoir à remplir. Après la tâ-

che faite, la récompense. Ce que je porte là sous mon manteau me dédommagera de la soif dont j'ai souffert et du temps perdu. C'est du meilleur vin d'Espagne, cher comme si c'était de l'argent fondu et fort comme si c'était du feu liquide...

En entrant dans une chambre du pavillon, il tira deux bouteilles de son pourpoint et une de son manteau, les posa sur la table, à côté les unes des autres et les regarda pendant un instant avec une étrange expression de convoitise.

— Non, non, pas maintenant : tout à l'heure ! allons d'abord à notre affaire, dit-il ; non, votre aimable sourire ne peut me séduire. Patience, mes bons camarades ! dans une heure, nous ferons connaissance ; remplir une fosse et rouler quelques tonneaux vides dans la cave, ce sera bientôt fait... Mais il fait déjà si obscur ici, que je ne sais déjà plus distinguer sur ces pièces l'image de l'empereur ; allumons la lampe...

Et, prenant une boîte en bois sur la cheminée, il se mit à battre une pierre à feu contre l'acier ; cela dura assez longtemps avant que l'amadou prît feu, et Julio murmurait des paroles d'impatience plaisantes ; mais il réussit enfin dans ses efforts et bientôt une grande lampe envoya ses rayons dans la chambre et la remplit de clarté.

Julio s'approcha de la table et dit :

— Ah ! maintenant du moins, je pourrai satisfaire le désir qui m'agace les nerfs depuis plus d'une heure, posséder deux cents couronnes, être riche comme un

banquier, sentir le poids de l'or alourdir votre poche, et ne pas avoir l'occasion d'assouvir ses yeux de la contemplation de son trésor! maintenant, je suis seul; personne ne me demandera d'où je tiens cet argent... Il est temps... jouissons sans inquiétude de la vue de notre richesse!

Il approcha un fauteuil de la table, s'y installa à son aise, les jambes étendues, et se mit à exposer par poignées les pièces d'or à la lumière de la lampe.

Quand il eut tâté bien profondément dans sa poche et dans son pourpoint, et qu'il fut convaincu que toutes les pièces étaient étalées sous ses yeux, il plongea un instant ses doigts dans l'or pour en savourer l'éblouissant scintillement et le cliquetis plein de charme.

Il se taisait et retenait son haleine parfois pour ne perdre aucun son; ses yeux étaient larges ouverts et contemplaient, immobiles, le brillant trésor.

Longtemps Julio, un sourire de bonheur sur les lèvres, resta ainsi plongé dans une muette admiration; toujours silencieux et peut-être sans se rendre compte de ce qu'il faisait, il se mit à ranger les pièces de monnaie les unes à côté des autres et parut les compter; puis il les mit en piles d'une vingtaine; puis il les fit glisser d'une main dans l'autre..., jusqu'à ce qu'ayant enfin assouvi son désir à ce jeu, il se mit à regarder d'un œil rêveur à ses pieds.

En sortant de cette méditation, il s'écria avec un élan de joie :

— Deux cents couronnes! que vais-je faire avec cela? comment les dépenserais-je? Boire du vin, du malvoisie, du muscatel, du romanée, du vin des Canaries, du meilleur qui donne de la joie et réconforte le cœur? Mais, comme cela, je ne trouverai jamais la fin de mon argent. Jouer aux dés pour des florins et des couronnes? Oui, oui, ce serait le bon moyen d'être un jour cent fois plus riche ou de ne pas garder un liard. C'est singulier comme la richesse me rend avare et craintif; je ne me sens plus la moindre envie de jouer; non, non, je ne le ferai pas, je m'habillerai comme un gentilhomme, de satin, de velours et de soie; je boirai et je mangerai ce qu'on peut trouver de plus exquis; je vivrai dans le luxe et l'abondance, comme si le monde était pour moi un paradis terrestre. Ah! ah! quelle belle vie!

Tandis qu'il poursuivait silencieusement et en souriant la contemplation du bonheur promis, une pensée désagréable lui passa tout à coup par l'esprit, un léger cri de surprise lui échappa; il se frappa le front de la main et murmura, tandis qu'une expression de tristesse se peignait sur son visage :

— Je suis pourtant un lâche et un misérable coquin! ce qui m'inquiète, c'est seulement de savoir comment je dépenserai ou plutôt comment je gaspillerai ce trésor... et il y a loin de moi quelqu'un qui, en ce moment peut-être, tend les mains vers moi pour me demander une aumône. Ma pauvre mère! Dieu sait si elle ne manque pas de pain! Si elle accablait de sa

malédiction son fils ingrat, ne l'aurait-il pas cent fois mérité? En vérité, j'ai peur de moi-même! avec dix couronnes, avec la vingtième partie de ce que je vais gaspiller en débauches, elle pourrait, pendant une année et plus, être à l'abri du besoin et de la misère. Pourquoi n'ai-je pas rendu à mon maître une vingtaine de couronnes pour qu'il les lui envoie? Si je retournais à la factorerie pour réaliser cette bonne pensée? Impossible; le signor Turchi jetterait feu et flammes de rage, — et d'ailleurs je ne me fie pas à lui. En Allemagne, je trouverai bien occasion de savoir si elle vit encore, et de lui faire parvenir au besoin un bon secours en argent...

Il prit vingt couronnes une par une sur la table, les compta dans sa main, les contempla longtemps avec tristesse, et murmura ensuite en les laissant glisser dans la poche de son haut-de-chausses :

— Vingt couronnes! c'est une terrible somme; mais cela peut faire le bonheur de ma pauvre mère aveugle. J'ai là dans ma ceinture une poche à part, j'y garderai la part de ma mère...

Son œil s'était de nouveau fixé sur l'argent qui brillait sur la table. Il semblait que la contemplation de l'or l'attristât.

— Comme il a déjà visiblement diminué! dit-il en soupirant. Je croyais mon trésor inépuisable, et une seule pensée m'en enlève la vingtième partie! N'en ira-t-il pas ainsi quand je serai en Allemagne? Le jeu de dés, aidé par le vin, ne me dépouillera-t-il pas en

quelques mois et ne me plongera-t-il pas dans la misère? Comme mes idées deviennent sombres! Tout à l'heure, tout me souriait; maintenant, mon esprit est troublé par la crainte et l'inquiétude. Mais pourquoi donc me lamenter? Le signor Turchi m'enverra d'autre argent quand je verrai approcher la fin des deux cents couronnes. Cependant il ne faut pas trop se fier à cela, le bourreau pourrait bien lui abattre la tête d'ici là. En ce cas, cela n'en irait pas mieux pour moi. Le dénûment me chasserait d'Allemagne et me forcerait de revenir dans les Pays-Bas ou en Italie. Au lieu d'être riche et de vivre dans le luxe, je courrais infailliblement dans la gueule du loup, et la roue ou la potence serait une fin bien méritée. Peut-être ne découvrirait-on pas l'auteur du meurtre de Geronimo? Alors je pourrais revenir tranquillement, et mon maître me recevrait avec bienveillance, dans la crainte que je ne révélasse son secret. Cela dépend en grande partie du soin que je mettrai à m'acquitter de la tâche qui me reste à remplir ici. Je la remplirai loyalement et bien. Allons, la vue de cet or ne me cause plus aucun plaisir... Un bon coup de vin et mettons-nous bravement à l'ouvrage!

Il déboucha l'une des bouteilles et la vida presque à moitié. Puis, murmurant à part lui sur la force et la vertu de la liqueur, il mit les pièces d'or dans sa poche, prit la lampe de la table et dit l'œil fixé sur la bouteille :

— Pour jeter le cadavre dans la fosse et combler



celle-ci, il ne me faut que quelques instants; mais le reste de ma tâche me prendra cependant plus d'une heure. C'est encore longtemps à être séparé de vous, n'est-ce pas? Je vais prendre, pour me tenir société, votre compagne à demi-vide: une seule bouteille ne m'empêchera pas de faire convenablement mon travail; au contraire, elle me donnera du courage et de la force... Faisons vite maintenant!

Il remit le bouchon sur la bouteille et plaça celle-ci sur sa poitrine, en-dessous de son pourpoint, puis s'approcha, la lampe à la main, de l'entrée de la cave, et descendit lentement les escaliers.

L'allée souterraine qui conduisait au caveau où Julio avait jeté le cadavre de Geronimo sur le bord de la tombe préparée, était passablement longue; il eut donc encore le temps de ressentir l'influence de l'énergique vin d'Espagne. Probablement, le coup qu'il avait bu lui avait allégé l'esprit et réjoui le cœur; car, non loin du caveau, il plaisanta sur ses inquiétudes passées et chanta même les premières notes d'une chanson joyeuse...

Mais la parole expira sur ses lèvres, une violente secousse nerveuse l'ébranla des pieds à la tête et il pâlit d'effroi.

Une autre voix avait répondu à la sienne de derrière la porte fermée de la cave.

Julio, frappé d'un affreux saisissement, fixait son regard immobile vers la cave et s'efforçait de com-

prendre quelque chose aux paroles indistinctes qui sortaient du fond de celle-ci, derrière la porte.

— Ciel ! dit-il, c'est Geronimo ; il vit !

Tremblant de tous ses membres, il recula dans le passage souterrain, et s'arrêta la tête baissée à une vingtaine de pas de la cave. Il devait être tout à fait absorbé par une pensée accablante, car son regard fixe semblait interroger le sol, et il était immobile comme une statue.

Enfin un profond soupir lui échappa et il murmura à part lui du ton d'une profonde émotion :

— Que signifie cela ? Le signor disait que, la première fois, son poignard avait rencontré du métal ; mais la blessure au cou était à elle seule assez profonde et assez large. Si cette blessure avait frappé entre cuir et chair ? Que faire ? Le laisser vivre ?

Il resta un instant plongé dans une pénible indécision.

— Impossible ! dit-il, ce serait un arrêt de mort pour moi et pour mon maître. Il faut choisir entre sa vie et la nôtre. L'implacable fatalité me contraint ; au fond, il ne m'est pas laissé de choix... Un seul coup et c'en est fait ! Allons, allons, n'hésitons pas : mon couteau est bien affilé...

Il tira le couteau de sa gaine, en mit la lame sous ses yeux et en essaya la pointe avec le doigt. Un frisson le saisit et un cri d'horreur s'échappa de son sein.

— Fatale position ! murmura-t-il. Tuer de sang-

froid un homme..., un homme innocent! Ce pauvre signor Geronimo, quel mal m'a-t-il jamais fait? Lui plonger ce couteau dans la poitrine? Oh! le courage me manque pour une telle cruauté.

Et, se tordant d'anxiété et de désespoir, il dit enfin d'une voix rauque :

— Et cependant il le faut!... il le faut!... Le crime peut m'épouvanter et me faire frémir, mais je ne puis y échapper. Ce n'est qu'au prix de sa vie que mon maître peut échapper à l'échafaud, et moi à la potence... Le sort me pousse irrésistiblement; je suis esclave de la nécessité... Qu'il en soit donc ainsi!

D'un pas chancelant et en proie à un aveugle égarement, Julio courut vers l'extrémité du couloir, prit son couteau entre ses dents, mit la clef dans la porte de la cave et dirigea la lumière vers le fond de celle-ci pour y découvrir la victime qu'il devait frapper...

Il s'arrêta tout frémissant au milieu de la cave, et un sentiment de pitié pénétra de nouveau dans son âme quand son œil aperçut Geronimo. Il avait bien, à son entrée, pris le couteau en main pour achever l'œuvre horrible par un coup précipité ; mais, maintenant, ému et tremblant, il considérait l'infortuné gentilhomme, qui tendait les bras vers lui et le suppliait d'une voix déchirante de venir à son secours.

Geronimo était agenouillé sur le bord de l'excavation qui avait été creusée pour lui servir de tombe. Une partie de son visage était couverte de sang des-

séché; l'autre était d'une extrême pâleur et montrait une joue si creuse, qu'on eût dit que ce peu de jours de souffrance avaient suffi pour ne laisser au jeune homme que la peau sur les os. Ses yeux égarés étaient profondément enfoncés dans l'orbite; et, comme son cou était affaibli par la cruelle blessure, sa tête penchait sans force sur l'épaule droite. Ses vêtements étaient souillés et couverts de terre. On voyait que, dans sa lutte contre la mort, il s'était traîné avec désespoir autour de la cave pour échapper, si c'était possible, à cette lugubre tombe.

— Oh! qui que vous soyez, pour l'amour de Dieu, une goutte d'eau! dit Geronimo d'une voix faible, mais qui eût touché le cœur le plus insensible.

Julie secoua silencieusement la tête.

— A boire! à boire! répéta le jeune homme. Mes entrailles brûlent, une soif ardente consume mes poumons. De l'eau, de l'eau, une seule goutte d'eau! Oh! sauvez-moi de la mort la plus affreuse!

Ému de pitié et perdant pour ainsi dire la conscience de sa situation, Julio fourra la main sous son pourpoint, en retira la bouteille, la déboucha et la donna, sans dire un mot, au gentilhomme blessé. Celui-ci poussa un cri de joie, saisit la bouteille avec une fiévreuse énergie et baisa avec transport la main qui lui avait tendu cette liqueur salutaire.

Julie s'éloigna de nouveau, et, le cœur palpitant, il regarda le malheureux Geronimo, qui, tout tremblant de joie, portait le vin à ses lèvres comme si le géné-

reux liquide devait verser une nouvelle vie dans son sein.

Et en effet, après avoir bu une bonne gorgée, Geronimo parut avoir plus de force; car un doux sourire parut sur son visage et ses yeux brillaient d'une vive reconnaissance, quand il laissa retomber la bouteille sur le sol et s'écria en levant les mains vers Julio :

— Oh! que Dieu vous bénisse! Merci, merci, vous m'avez sauvé de la plus affreuse mort! Puisse le ciel exaucer ma prière et vous attribuer, au dernier jugement, tout le bien que je puis avoir fait en ma vie. La lumière m'avait aveuglé; ma vue revient... Tu es Julio, n'est-ce pas?

Cette reconnaissance parut cependant frapper d'effroi le gentilhomme; car il laissa tout à fait pencher sa tête de côté et murmura d'une voix faible et découragée :

— Julio, Julio, c'est vous qui m'avez poussé dans le fauteuil!

Et, relevant la tête, il remarqua le couteau dans la main de Julio et se mit à trembler de tous ses membres :

— Ce couteau qui brille dans ta main! Ah! tu viens pour me tuer? s'écria-t-il en se rejetant en arrière d'effroi.

— C'est comme vous le dites, signor, répondit Julio d'une voix triste; je suis venu ici pour vous ôter la vie; mais ne croyez pas que je remplisse cette fatale

mission sans émotion et avec sang-froid ; au contraire, mon cœur tressaille de pitié, et j'éprouve une indicible répulsion à vous porter le dernier coup...

— Ah ! tu n'es pas sans miséricorde ; tu auras compassion de moi ! dit Geronimo en tendant les bras vers lui.

— C'est impossible ! répliqua Julo ; la fatalité nous domine tous deux ; elle vous a irrévocablement condamné à la mort, et moi à l'inhumanité. Toutes les prières, toutes les supplications sont inutiles ; rien ne peut sauver votre vie... Je vous en supplie, signor ; ne me rendez pas la tâche trop difficile, soumettez-vous avec résignation à un sort auquel vous ne pouvez échapper.

Un cri aigu s'échappa du sein de Geronimo quand ces froides paroles vinrent le convaincre que tout espoir était perdu.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il, ce serait donc vrai ? Ce sombre cachot deviendrait mon tombeau ! Je mourrais sans confession ! Mes os ne reposeraient pas en terre bénite ! O grâce ! grâce !

— La nécessité est une loi impitoyable, signor, rérépondit Julio, et j'ai plus que vous à me plaindre de sa dureté. Vous, du moins, vous trouverez là-haut la récompense de l'innocence ; et, moi, je dois me charger ici-bas d'un crime qui m'est imposé par une puissance irrésistible et qui me fait frémir d'horreur, mais qui n'en sera pas moins là-haut une terrible accusation contre ma pauvre âme. Non, non, signor, ne laissez

pas un espoir trompeur pénétrer dans votre âme ; il n'y a plus d'espoir pour vous. Avant que je sorte d'ici, cette fosse doit recevoir votre corps. Si, dès mon entrée, je n'ai pas rempli la triste tâche dont je suis chargé, c'est en partie parce qu'une irrésistible compassion a paralysé mon bras ; mais plus encore parce que je voulais vous laisser le temps de dire vos dernières prières... Ainsi, préparez votre âme au dernier voyage. J'attendrai... j'attendrai patiemment, fût-ce même un quart d'heure. Priez avec l'esprit tranquille ; je ne viendrai pas vous surprendre par une mort soudaine.

En disant ces mots, Julio posa la lampe à terre, remit son couteau dans sa gaîne et s'assit sur un lourd bloc de bois qui se trouvait dans un coin de la cave.

Le gentilhomme, accablé par le langage glacial de Julio, avait laissé tomber tout à fait la tête sur sa poitrine. Pendant quelque temps, il resta immobile et muet, comme s'il avait accepté son triste sort avec une complète résignation. Mais il ne tarda pas à être ressaisi par la terreur de la mort.

— Ah ! c'est impossible ! s'écria-t-il. Non, non, n'est-ce pas, tu ne me tueras pas ? Julio, mon ami, vois, je vais ramper devant toi, arroser tes pieds de mes larmes, embrasser tes genoux ; tu te laisseras émouvoir... Oh ! je t'en conjure, par le salut de ton âme, laisse-moi vivre ; ne trempe pas tes mains dans mon sang !

Et, rampant sur les genoux et sur les mains, l'infortuné jeune homme voulut, en effet, se traîner aux pieds de Julio ; mais celui-ci tira de nouveau son couteau de la gaîne et fit de la main un signe menaçant.

Geronimo poussa un cri de désespoir, se souleva et rampa en arrière tout tremblant jusqu'au bord de la fosse, où, à bout de forces, il laissa tomber sa tête sur la terre humide et se mit à pleurer en gémissant et en sanglotant sur son sort affreux.

Les cris étouffés qui s'échappaient du sein du gentilhomme, au milieu de ses larmes, étaient si douloureux, si navrants, si déchirants, grâce à l'accent sinistre que leur donnait la crainte de la mort, que Julio en fut ému jusqu'au fond de l'âme, et, sans le savoir, essuya une larme qui coulait de ses yeux.

D'une voix pleine d'une profonde compassion, il dit :

— Allons, signor, calmez-vous et soumettez-vous avec résignation à l'irrévocable arrêt du sort. Quand on a vécu comme vous, dans la crainte de Dieu et avec honneur et loyauté, la mort n'est qu'un passage à une vie meilleure.

Une clameur navrante, qui ressemblait à un cri d'indignation, se mêla aux sanglots convulsifs du gentilhomme.

— Oui, oui, je comprends, dit Julio ; vous croyez que la pitié que je ressens n'est qu'une cruelle ironie ; vous m'accusez d'inhumanité, n'est-ce pas ? Jusque dans la tombe vous maudiriez avec raison, signor, le

bourreau qui vous ôterait la vie de sa propre volonté et par son propre choix! Hélas! signor, il ne m'est laissé ni choix ni volonté. Demain, la justice visitera ce pavillon et aussi cette cave...

— Demain! s'écria Geronimo transporté par un soudain espoir.

— Si je vous laissais la vie, on vous trouverait infailliblement ici, poursuivit Julio. Cet espoir vous arrache un cri de joie; mais cet espoir est vain, signor, car, s'il pouvait se réaliser, mon maître devrait périr sur l'échafaud, et, moi, j'expierais à la potence ma complicité.

— Julio! ah! Julio! dit le gentilhomme d'une voix suppliante, je t'excuserai, je te déclarerai innocent, je te récompenserai généreusement.

— C'est inutile, signor : la loi punit sans miséricorde. Mon maître déclarerait la part que j'ai prise au crime, et croyez-vous que les juges me pardonneraient de vous avoir poussé dans le fauteuil?

— Sauve-moi, donne-moi la vie, Julio; dussé-je m'agenouiller aux pieds du bailli, dussé-je implorer ta grâce de l'empereur lui-même, tu seras déclaré innocent, n'en doute pas!

— Il y a une autre raison que vous ne connaissez pas, signor, répliqua Julio avec amertume. Je suis un proscrit qui, en Italie, est condamné à mort; mon maître seul connaît mon véritable nom. A la moindre infidélité de ma part, il me trahira et me livrera à ceux qui, depuis cinq ans, recherchent le condamné. Vous croyez

que je pourrais vous épargner? Mais c'est ma mort et la mort de mon maître que vous demandez. Et quelle mort ! Pour lui le glaive du bourreau et une éternelle infamie sur sa famille ; pour moi la torture, la roue, la potence ! Ne m'accusez pas davantage, signor; ne luttez pas contre un sort implacable ; dites vos dernières prières, ou dites-moi que vous êtes prêt à recevoir le coup mortel. Rien ne peut vous sauver ; cette fosse béante vous dit une triste mais impitoyable vérité... Encore une fois, signor, adressez-vous à Dieu, et ne me forcez pas à recourir à la surprise ou à la violence !

Geronimo fit entendre une plainte désespérée.

— Ah ! mourir si jeune, si innocent! dit-il en gémissant. Ne plus jamais voir la lumière du soleil ! O Marie, ma bien-aimée, comme tu déploreras ma mort ! O mon pauvre oncle, fallait-il qu'un aussi affreux malheur abrégeât les jours qui te restent à passer sur la terre ! Adieu ! adieu !

La voix du gentilhomme, en disant ce dernier adieu à la vie, était si navrante et si pleine de désespoir, que Julio tressaillit sous son impression. Ce fut cependant d'un ton froid qu'il dit :

— Vous dites votre dernier adieu, signor ? Êtes vous prêt ?

— Encore un instant ! encore un instant ! dit Geronimo d'une voix suppliante. Laisse-moi prier !

Il joignit les mains, pencha la tête sur sa poitrine et murmura une ardente prière ; mais, quoiqu'il parlât

tout bas et qu'en apparence il acceptât son sort avec résignation, il était néanmoins visible qu'une indicible terreur le faisait tressaillir de temps en temps; car tout son corps tremblait et l'accent de sa voix étouffée était ému, brisé, déchirant, comme si son âme elle-même eût gémi tout entière dans la lutte contre la mort imminente qui le menaçait.

Peu à peu cependant la prière parut donner à Geronimo quelque consolation ou du moins plus de résignation; car les frémissements nerveux qui agitaient ses membres cessèrent, et sa voix devint plus distincte et plus calme.

Julio, qui, tremblant d'émotion, avait les yeux fixés sur lui, crut comprendre que Geronimo demandait à Dieu de pardonner à ses ennemis; mais, quand son propre nom s'éleva de la bouche du gentilhomme vers le ciel, comme une ardente supplication et qu'il entendit distinctement que l'infortunée victime priait pour l'âme de son meurtrier, Julio laissa tomber son couteau et dit avec un profond soupir :

— Toute ma résolution est partie ! Je ne me sens plus la force d'accomplir cette cruelle tâche...

Un cri de joie mêlée d'anxiété échappa à Geronimo quand il entendit ces paroles tomber de la bouche de Julio.

— Ah ! s'écria-t-il, c'est une voix du ciel qui parle dans ton cœur. Ecoute-la ! Aie pitié de moi ! Laisse-moi la vie !

Julio, plongé dans une profonde préoccupation, n'entendit pas la prière de Geronimo.

Le regard fixé sur le sol, il murmura avec un accent de désespoir :

— Affreuse situation ! Sur le bord de la tombe, il prie pour le salut de mon âme ! Et j'irais verser son sang ! Mais, il n'y a pas d'issue possible ; il le faut ! il le faut !

Le gentilhomme remarqua la lutte dans laquelle était engagé Julio. Succombant pour ainsi dire sous l'anxiété et l'espoir, il se laissa tomber sur le sol et essaya de se traîner aux pieds de son ennemi ; mais celui-ci s'effraya en voyant le dessein de Geronimo.

Il ramassa son couteau, prit la lampe, et dit d'une voix triste en se dirigeant vers la porte pour quitter la cave :

— C'est inutile, signor : la fatalité est plus puissante que nous ; et, bien que nous luttions contre son inexorable arrêt, il s'accomplira ! La vue de votre douleur m'a ôté tout courage... Je vais retrouver mes forces. Je reviendrai tout à l'heure. Tenez vous prêt ; car, en moins d'un clin d'œil, tout sera fait cette fois !...

ferma la porte en dehors et s'éloigna à pas lents par le couloir souterrain.

Arrivé dans la chambre, il posa la lampe sur la table, se croisa les bras sur la poitrine et resta très-longtemps immobile et les yeux baissés. Il frappait parfois du pied avec colère ; il murmurait des paroles désespérées ; il se frappait le front du poing et hurlait d'im-

patience de ce que son esprit rebelle lui refusât tout conseil. Alors, lassé par cet assaut d'orageuses pensées, et surexcité par une vive agitation nerveuse, il se mit à parcourir la chambre à grands pas, comme un fou. Il faisait de la main des gestes irrités, s'arrêtait, reprenait sa course; puis enfin à bout de forces, il s'affaissa sur un fauteuil près de la table en poussant un profond soupir.

Assis au milieu d'un profond silence, il dirigea son regard fixe vers le coin le plus éloigné de la chambre et sembla demander à l'espace ce qu'il lui fallait faire. Des expressions diverses de chagrin, d'angoisse et de rage contractaient tour à tour ses traits. Il luttait avec désespoir contre la nécessité du meurtre, et poussait de temps en temps une plainte inintelligible ou se répandait en paroles amères contre le sort; mais il avait beau torturer son cerveau, pas un rayon de lumière n'éclairait son doute, et l'impitoyable : *Il le faut!* se retrouvait toujours ironiquement devant lui.

Son regard tomba par hasard sur les deux bouteilles, qui n'étaient pas loin de la lampe, sur la table. Il les contempla d'abord avec indifférence; mais bientôt elles semblèrent lui dire quelque chose, car il apparut une sorte de joyeux sourire sur ses lèvres et il fit de la tête un signe d'approbation.

Tout à coup, comme s'il eût pris une résolution importante, il saisit une des bouteilles, la déboucha et y but jusqu'à ce que la respiration lui manquât. Puis il

reprit haleine un instant et vida la bouteille jusqu'au fond.

Le regard fixé sur le sol, et dans une immobilité complète, Julio semblait mesurer l'influence que le vin exercerait sur son esprit. Il resta longtemps ainsi assis en silence.

Lorsqu'il releva la tête et prit l'autre bouteille, une vive rougeur colorait ses joues et ses yeux brillaient d'un étrange éclat.

A peine avait-il avalé la plus grande moitié de la seconde bouteille, qu'il tira son couteau de sa gaîne, prit la lampe sur la table et se dirigea vers la porte de la cave, en murmurant à part lui :

— Maintenant, le courage ne me manquera pas ! Plus de paroles : un seul coup, et ce sera fini ! Il faut que je le frappe par derrière, sa poitrine est protégée par une cuirasse...

Il descendit en toute hâte les escaliers, traversa en courant le couloir souterrain, et ouvrit la porte de la cave. Sans parler, il posa la lampe à terre, et, levant son couteau d'un air menaçant, il marcha droit au pauvre Geronimo, qui tendait les mains vers lui en gémissant comme s'il voulait détourner le meurtrier.

Lorsqu'il fut à deux pas de sa victime, un cri de surprise échappa à Julio, et il s'arrêta tout à coup, comme s'il était frappé d'immobilité.

Il fixait un regard interrogateur sur un objet que Geronimo tenait à la main et qu'il lui tendait, comme

s'il croyait que cet objet pût le protéger contre le coup mortel.

C'était une médaille plate en cuivre, au centre de laquelle se trouvaient une croix et d'autres emblèmes, et qui était attachée à une mince chaîne d'acier, que tenait la main du gentilhomme.

Julio, oubliant ce qu'il était venu faire, s'élança, saisit l'étrange médaille, la porta sous ses yeux, la tourna et la retourna, et s'écria enfin avec stupéfaction :

— Ciel ! cette amulette dans vos mains ! Qu'est-ce que cela signifie, signor ? D'où tenez-vous cela?

Géronimo était encore trop ému par l'attente de la mort pour pouvoir répondre ; il s'efforça de reprendre haleine et parut lutter contre une défaillance imminente.

— Dites, dites, d'où vous vient cette amulette ? de qui la tenez-vous?

— En Afrique... d'une femme aveugle, balbutia le jeune homme d'une voix presque inintelligible.

— En Afrique? Quel était le nom de cette femme? s'écria Julio frémissant d'impatience.

— Mostajo... Teresa Mostajo !

Ce nom frappa Julio d'une profonde émotion. Il porta les mains à son front et s'écria :

— Teresa Mostajo ! c'est le libérateur de ma pauvre mère aveugle !

— Ainsi tu me laisserais la vie? demanda Geronimo en soupirant. Il y aurait encore de l'espoir? Cette

fosse béante ne se refermera pas sur moi? O merci, merci, Dieu de miséricorde, qui avez exaucé ma prière!

Mais Julio, sans prendre garde aux paroles du jeune homme, avait les yeux fixés sur l'amulette et disait tout pensif :

— Cette amulette fait reparaître à mes yeux le village natal : je vois mon père mort, ma mère, ma jeunesse, mes amis... je me vois moi-même tel que j'étais avant que la débauche me conduisit dans le chemin du vice et du péché. Mon grand-père a rapporté ce talisman de Jérusalem; il a protégé mon père dans beaucoup de dangers, il a sauvé ma mère d'une mort violente... Et vous, signor! c'était donc l'amulette qui a empêché le poignard de mon maître de vous percer la poitrine? Étrange et mystérieuse puissance, qui se place menaçante entre la victime et son bourreau!

En disant ces mots, il s'était approché du gentilhomme pour lui rendre l'amulette. Celui-ci embrassa ses genoux et s'écria d'une voix suppliante :

— Julio, ne me laisse pas dans ce doute terrible! Dis que tu ne me tueras pas. Laisse trouver grâce à tes pieds à l'homme dont le nom est béni par ta mère aveugle!

— Calmez-vous, signor! répondit Julio. Soyez sans crainte pour votre vie : plutôt que de verser une seule goutte de votre sang, je porterais ma tête au bailli en expiation de ma coupable vie... Ma raison s'égare; il

fait nuit dans mon cerveau; laissez-moi réfléchir un peu; je verrai peut-être clair dans l'énigme de notre situation; mais, je vous en prie, ne me troublez pas.

Il fit quelques pas en arrière, et, la tête dans les mains, il se laissa tomber sur le bloc de bois qui auparavant lui avait servi de siége. Il y resta très-longtemps à songer sans que le moindre geste ni le moindre mot vînt trahir les émotions qui agitaient son âme.

Pourtant, quelques instants, Geronimo avait fixé sur lui un regard plein d'une bienheureuse attente; mais le visage du gentilhomme finit par s'obscurcir d'un nuage de tristesse mêlée de surprise; il lui semblait que Julio avait fermé les yeux et s'était endormi. Mais il se trompait, car Julio finit par ouvrir les yeux, se leva et dit :

— Maintenant, j'y vois un peu clair; je veux vous sauver, signor; mais il me semble qu'il est inutile que pour cela je sois accroché à la potence. Il faudra que vous preniez patience jusqu'à demain. Il peut être neuf heures du soir maintenant. C'est un peu long, je le sais. Quoi qu'il en soit, il faut vous soumettre à la condition, elle est nécessaire à la conservation de ma vie; demain, au point du jour, je fuis de la ville et du pays. Au moment de mon départ, je vous conduirai hors de cette cave et vous donnerai la liberté. Non, non, n'essayez pas de me faire changer de résolution; le doute pourrait me remettre le couteau à la main!

Laissez-moi partir maintenant, signor, et attendez tranquillement votre délivrance...

Geronimo joignit les mains et murmura d'une voix tremblante :

— Oh ! merci ! merci ! je prierai pendant toute ma vie Dieu, pour qu'il te prenne en grâce, comme tu as eu pitié de moi. Je voudrais encore implorer une faveur, un bienfait de ta bonté ; mais je n'ose...

— Parlez, signor; que désirez-vous?

— Il y a déjà longtemps que je suis sorti de mon sommeil de mort dans cette sombre tombe ; des jours, des semaines, je n'en sais rien. La soif et la faim déchirent mes entrailles; tu as ranimé la vie en moi, par la généreuse liqueur que tu m'as donnée; mais, maintenant, mon corps demande de la nourriture... Ah ! une seule bouchée de pain :

— Du pain? répéta Julio avec surprise. Il n'y a rien au pavillon qui puisse servir de nourriture.

Geronimo fixa sur Julio des yeux brillants et pleins de supplication.

— Eh bien, dit Julio, il n'est pas encore trop tard, je vais sortir pour voir si je trouverai quelque part une boutique ouverte. A tout à l'heure donc ! Ne bougez pas et n'ayez pas d'inquiétude, signor.

Il prit la lampe, sortit de la cave, ferma soigneusement la porte à l'extérieur et s'avança à pas lents dans le couloir souterrain.

Arrivé en haut, il posa la lumière sur la table, se croisa les bras et murmura ;

— C'est surprenant! ce jeune négociant qui a défendu, au péril de sa vie, ma mère contre la cruauté des musulmans, qui a racheté sa liberté et l'a délivrée de la servitude... Ce jeune négociant, c'était le signor Geronimo! L'amulette s'est placée, par une force mystérieuse, entre son cœur et le poignard de son vindicatif ennemi..., et, au moment où je veux verser son sang, l'amulette apparaît de nouveau pour me paralyser le bras... C'est incompréhensible!

Après qu'il eut pendant quelque temps hoché la tête soucieusement, le cours de ses pensées changea. Il saisit la bouteille à demi vide et but ce qui y restait.

— C'est étrange, dit-il, combien l'émotion diminue l'influence du vin. J'en ai bu assez pour être tout à fait hors de moi, et j'ai l'esprit aussi lucide et aussi net que si je sortais du lit... Maintenant, je sens pourtant que le nouveau coup que je viens de boire m'échauffe un peu le cerveau... Ainsi il est décidé que mon maître Simon Turchi mourra sur l'échafaud? C'est désagréable pour lui et pour moi, mais je ne puis rien y faire. Quand je serai au bout des deux cents couronnes, je ne saurai plus que faire; la nécessité me forcera à chercher d'autres ressources, même au risque de la potence, et ma tête finira probablement par passer par le nœud fatal. Bah! si cela est écrit là-haut, qui pourrait empêcher que cela arrivât? Mon maître et moi, nous n'avons que ce que nous méritons... Mais j'oublie que ce malheureux gentilhomme

en bas à faim d'un morceau de pain ! Il faut que je sorte et que j'aille chercher quelque nourriture pour le soulager. C'est une bonne occasion pour aller boire en toute hâte une pinte de vin au *Cygne couronné;* on y ouvrira bien encore, les joueurs ne vont pas se coucher de si bonne heure. Rien qu'une seule pinte en passant ! car, si je me laissais égarer par la boisson, qui sait ce qui arriverait? Ah ! ah ! pour cela, il n'y a rien à craindre : ma vie est en jeu... Allons-y vite ; dans une demi heure, je suis de retour...

Il souffla la lampe, traversa le jardin dans l'obscurité et s'éloigna.

X

Quelque temps après la fermeture de la bourse, Simon Turchi était rentré dans sa demeure et se préparait probablement à ressortir ; car il avait ôté son pourpoint et en avait endossé un autre d'une couleur moins claire. Son manteau du soir se trouvait aussi à côté de lui sur une chaise.

Le signor avait l'air de très-bonne humeur ; il relevait fièrement la tête ; un radieux sourire illuminait son visage, et, quand une pensée nouvelle venait parfois l'interrompre dans ses préparatifs, il se frottait les mains avec un triomphant contentement de soi-même. Julio

était parti pour l'Allemagne ! Rien n'avait entravé son voyage, car il était presque nuit et on ne l'avait vu nulle part en ville. Simon Turchi n'avait donc plus rien à craindre; car, si, en dehors de toute attente, on fouillait son jardin et on y découvrait le cadavre de Geronimo, il n'aurait pas la moindre peine de convaincre chacun que c'était Julio qui avait commis le crime.

Déjà Turchi, par quelques vagues paroles dites à ses domestiques et à ses connaissances, avait préparé le terrain pour faire accepter l'accusation, si elle devenait nécessaire, comme très-naturelle. Il s'était particulièrement montré très-inquiet de ce que Julio ne fût pas rentré la nuit et de son absence pendant le jour. Selon son dire, il avait, la veille au soir, sévèrement tancé son domestique et lui avait reproché avec colère ses habitudes de débauche et la négligence avec laquelle il remplissait ses devoirs. Julio en était tombé dans une sorte de désespoir et était sorti en proférant un menaçant adieu. Peut-être Julio était-il allé demander à la boisson l'oubli des vertes remontrances de son maître et attendait-il dans quelque taverne la nuit pour rentrer au logis? C'était le sentiment des domestiques, qui ne pouvaient comprendre l'inquiétude de leur maître; mais alors Turchi dit que, depuis quelque temps, il avait remarqué dans Julio quelque chose de mystérieux; qu'ainsi, il l'avait surpris parfois, lui si indifférent d'ordinaire, la tête dans les mains et regardant fixement dans le vague; qu'il l'avait entendu gémir,

murmurer et pousser de gros soupirs dans la solitude : en un mot, qu'il avait cru pouvoir penser que Julio avait un lourd poids sur la conscience et qu'il était poursuivi par le remords ou par l'effroi.

Dès le matin, il avait envoyé Bernardo au pavillon pour s'assurer en apparence si Julio ne s'y trouvait pas. A son retour, Bernardo était venu dire qu'il n'avait pas vu Julio et n'avait non plus découvert aucune trace de sa présence, sauf peut-être deux bouteilles vides sur une table à la cuisine. Simon fit comme si c'était lui-même qui eût mis ou fait mettre ces bouteilles en cet endroit, et Bernardo ne s'en était pas préoccupé davantage.

Simon Turchi serait bien allé ce jour-là lui-même à son jardin, pour s'assurer si Julio était bien parti et s'il avait soigneusement fait sa besogne ; mais il craignait, par sa présence dans ce quartier, d'éveiller l'attention des agents du bailli, ou peut-être de devoir assister aux perquisitions, si l'on avait l'intention d'étendre à son jardin la recherche ordonnée par les magistrats. Quand la nuit tomberait, et que les perquisitions devraient naturellement être interrompues, il se rendrait au pavillon et descendrait dans la cave pour voir si tout y était bien et convenablement arrangé.

L'heure était arrivée. Comme le crépuscule commençait peu à peu à prendre la place du jour, les agents de la justice devaient déjà avoir suspendu leurs recherches et le signor n'en rencontrerait plus dans les prairies de l'Hôpital.

Ayant mis son manteau sur les épaules, Simon quitta sa demeure, tourna, le pied léger et l'esprit en belle humeur, le coin de la rue, et se rendit, par le rempart Catherine, dans la direction de la place de Meir.

A peine était-il à la moitié de la rue, qu'il vit à une certaine distance le bailli, messire Jean Van Schoonhoven, qui venait à sa rencontre.

Un sourire parut sur le visage de Turchi; il se réjouissait de ce que le hasard conduisît le bailli sur son chemin, parce que cela lui donnait l'occasion de connaître le résultat des visites faites.

Après que tous deux eurent échangé une salutation polie, messire Van Schoonhoven dit :

— Quelle heureuse rencontre, signor! Je me rendais chez vous.

— Chez moi? répéta Turchi avec une surprise contenue; avez-vous des nouvelles de mon pauvre ami?

— Non, signor, je voulais vous parler d'une chose qui n'est pas grave, mais qui cependant nécessite un entretien entre nous. J'eusse pu peut-être vous en dire quelques mots ce soir chez M. Van de Werve; mais ce n'était pas le lieu pour traiter de choses semblables.

— Eh bien, messire bailli, retournons chez moi, balbutia Turchi avec une inquiétude mal dissimulée.

— Où alliez-vous, signor? demanda le bailli.

— J'allais me promener un peu... le long de l'Escaut pour chercher quelque distraction au chagrin que me cause la disparition du malheureux Geronimo.

— Ce que j'ai à vous dire, signor, ne doit pas contrarier votre promenade. Je vais faire un bout de chemin avec vous et profiter aussi de la fraîche brise du soir.

Le bailli se retourna et se mit à marcher à côté de Turchi. Celui-ci, poussé par une inquiète curiosité, interrogeait du regard son compagnon.

Lorsqu'ils furent quelques pas plus loin et qu'aucun passant ne se trouva dans leur voisinage, le sire Van Schoonhoven dit :

— L'affaire dont je veux vous parler ne demanderait pas tant de précautions, signor, si je n'étais pas bailli ou si vous n'étiez pas mon ami. Maintenant, cependant, ma mission devient très-pénible, par suite de cette double circonstance, et je me vois forcé d'avance de réclamer votre indulgence. Vous savez que mes agents fouillent toutes les maisons, tous les bâtiments, tous les jardins, surtout dans les prairies de l'Hôpital, où on a vu le signor Geronimo se diriger en dernier lieu. La plus grande partie de ce quartier a été parcourue aujourd'hui jusque dans les coins les plus secrets, sans qu'on ait découvert la moindre trace du crime.

Simon Turchi comprit l'intention et le but des paroles du bailli. Bien que son cœur battît avec angoisse

dans sa poitrine, il s'efforça de paraître indifférent et dit d'un ton dégagé :

— Et vous pensez, messire Van Schoonhoven, qu'on doit aussi fouiller mon jardin, n'est-ce pas? C'est naturel ; personne n'est au-dessus de la loi : le chevalier aussi peu que le bourgeois.

— Croyez, signor, que la pensée ne me serait jamais venu de faire une visite si irrespectueuse dans la maison d'un estimable gentilhomme, surtout quand ce gentilhomme est mon excellent ami depuis des années; mais voyez comme la nécessité de cette perquisition s'est produite sans qu'il y eût en rien de ma faute. La présence des agents de la loi, au nombre de plus de vingt dans les prairies de l'Hôpital, a ému et attiré dans la rue les habitants de ce quartier. Les recherches ont été suivies par une grande foule de curieux ; et, quand le peuple a remarqué qu'on exceptait votre pavillon seul, il s'est mis à crier et à accuser les magistrats d'injustice. Mes agents ont sans doute dit, pour s'excuser vis-à-vis de la foule, que je leur avais ordonné de ne pas fouiller votre jardin. Quoi qu'il en soit, dès cette après-dînée, le bruit public avait porté l'affaire à la connaissance du bourgmestre et des échevins, et ces messieurs sont venus me prier de faire visiter aussi votre jardin pour ne pas laisser de motif aux accusations du peuple...

— Toutes ces explications sont superflues, messire bailli, quant à ce qui me concerne du moins, dit Si-

mon Turchi en l'interrompant. Qu'on fouille mon pavillon comme les autres habitations des prairies de l'Hôpital.

Ils se trouvaient non loin du pont de Meir et gardèrent le silence pendant quelques instants, parce qu'ils se voyaient entourés de nombreux passants. Plus loin, en longeant le cimetière de Notre-Dame, Turchi dit :

— Ce qui me blesse en cette affaire et me fait, pour ainsi dire frémir de colère, c'est le manque de respect et l'audace du peuple. Que c'est ridicule et sot! Ne dirait-on pas qu'on me croit capable de maltraiter ou de tuer mon meilleur ami? Oh! je sens mon sang bouillonner à ce soupçon insensé!

La colère de Simon n'était qu'affectée; mais il avait saisi avec joie l'occasion de cacher sous les apparences de cette passion l'anxiété qui le tourmentait. Il était bien préparé à l'annonce qu'on allait faire une perquisition dans son jardin ; car il en avait prévu la possibilité et avait pris ses mesures en conséquence; mais, maintenant, un doute effrayant s'élevait dans son esprit sur le résultat que pouvait avoir cette perquisition et sur la manière dont on accueillerait ses déclarations. Le moindre incident imprévu, la moindre circonstance pouvait le trahir.

— C'est scandaleux! s'écria-t-il en serrant le poing. Exprimer publiquement l'opinion qu'un chevalier comme moi puisse s'abaisser jusqu'au lâche rôle d'un assassin par guet-apens. Oh! je tâcherai de connaître

quelques-uns de ces impudents colomniateurs, et nous verrons alors, messire bailli, si la justice à Anvers sait protéger un innocent étranger contre les clameurs diffamatoires de la populace.

— Calmez-vous donc, signor, dit messire Jean Van Schoonhoven. Je comprends votre indignation et elle me semble très-fondée; mais vous vous tromperiez grandement si vous croyiez que la perquisition à faire dans votre jardin soit autre chose, de la part du bourgmestre et des échevins, que l'accomplissement d'un devoir pour plaire au peuple. Quant à moi, je vous en prie, ne me faites pas un grief de la chose.

— Mais vous n'avez pas besoin de la moindre excuse, messire bailli, dit Simon plus calme en apparence. Qu'y a-t-il de plus naturel que de faire une perquisition dans mon jardin ? C'est contre l'insolence du peuple que je m'irrite. Faites votre devoir et continuez comme auparavant de m'honorer d'une amitié dont je suis fier et que je m'efforcerai toujours de mériter.

— Dites-moi, signor Turchi, quand il vous convient de vous rendre avec moi à votre jardin pour y laisser faire la visite du pavillon par les agents? demanda le bailli.

— Quand? Cela m'est indifférent.

— Non, choisissez-vous même l'heure; je ne veux vous causer ni la moindre difficulté, ni le moindre désagrément.

Simon Turchi réfléchit un instant et dit :

— Demain matin, j'ai des affaires commerciales urgentes, dont je ne puis différer de m'occuper ; le meilleur moment pour moi serait vers midi.

— Soit ! Si nous mettions deux heures ?

— Oui, entre deux et trois heures.

— Je viendrai vous prendre chez vous, pour me rendre avec vous sur les lieux, signor. Ne vous inquiétez pas davantage de cette visite domiciliaire ; elle n'a aucune portée ; c'est une simple condescendance pour le peuple. Aurai-je l'honneur de vous voir ce soir chez M. Van de Werve, signor?

— Je n'en sais rien, messire bailli, répondit Turchi. La tristesse excessive de mademoiselle Marie me navre le cœur et me trouble tellement la raison que, pendant des nuits entières, je ne puis goûter un moment de repos. Oh ! si je pouvais seulement offrir la moindre consolation à l'infortunée jeune fille ; mais à quoi sert-il que je mêle mes larmes aux siennes quand pas un rayon ne vient éclairer la triste nuit qui nous entoure?

Messire Jean Van Schoonhoven s'arrêta et pressa la main de Simon.

— Votre ardente amitié pour Geronimo vous honore, signor, dit-il. Il serait votre propre frère que vous ne pourriez déplorer plus profondément sa perte. Vous devez avoir un caractère bien généreux. Geronimo était votre ami, il est vrai ; mais il était en même temps un obstacle à l'accomplissement du vœu le plus cher de votre cœur. Par sympathie pour lui, vous avez renoncé

à votre plus beau rêve. Tout ne sera pas également malheureux dans l'inexplicable événement de la disparition de Geronimo. Avec le temps, la douleur de Marie diminuera ; et qui pourrait lui faire oublier enfin tout à fait ce coup du sort, sinon vous, signor, qui possédez à un haut degré, non-seulement la sympathie, mais aussi la haute estime de son père?

— Ah ! ne parlons pas de telles choses, dit Simon en soupirant. Je donnerais tout le bonheur que peut me promettre l'avenir pour revoir mon pauvre ami sain et sauf... Mais hélas ! hélas !

— Cela ne m'empêche pas, signor, de nourrir l'espoir que, si Geronimo a vraiment quitté ce monde, vous recevrez un jour la récompense de votre fidèle amitié et de votre magnanime générosité. Ainsi, à demain à deux heures ! Dieu soit avec vous, signor !

— Qu'il vous garde pareillement, messire bailli !

Le chevalier Jean Van Schoonhoven rétrograda dans la rue et se dirigea vers la place de Meir.

Simon Turchi le suivit d'un regard pensif jusqu'à ce qu'il eût tout à fait disparu à ses yeux.

Alors Simon regarda autour de lui, comme pour juger jusqu'à quel point le soir était tombé. Cet examen parut le convaincre qu'il n'avait pas de temps à perdre. Il s'enveloppa plus étroitement dans son manteau et entra dans une rue latérale à gauche, qui le conduisit bientôt dans les prairies désertes de l'Hôpital et devant la porte de son jardin.

Il mit la clef dans la serrure, ouvrit la porte et tra-

versa le jardin, dont l'obscurité rendait les sentiers presque invisibles.

Arrivé dans le pavillon, il fit du feu, alluma une lampe et monta à l'étage, dans une chambre dont lui seul avait la clef, et qui lui avait servi de chambre à coucher quand, dans des temps meilleurs, il avait coutume de passer parfois la nuit au pavillon.

Il rejeta son manteau et s'assit sur une chaise, près de la table.

Il fallait que de pénibles et douloureuses pensees l'émussent, car sur son visage se succédaient convulsivement des expressions diverses.

Il avait tiré une petite fiole de son pourpoint et la tournait et la retournait d'une façon presque machinale sous ses yeux.

Peu à peu cependant le nuage qui obscurcissait son esprit parut s'éclaircir. Il remit la fiole dans la poche de son pourpoint et murmura, après quelques instants de réflexion plus calme :

— Mais pourquoi s'effrayer et trembler ainsi? Ne m'attendais-je pas à cette perquisition? Mes précautions ne sont-elles pas bien prises? Qu'ai-je à craindre? Julio est déjà si loin, que personne ne peut le rattraper. Si on trouve le cadavre dans la cave, eh bien, j'imputerai le crime à Julio. Mon explication est si bien préparée, que pas une âme ne me soupçonnera. Qui peut le savoir pourtant? Oh! ce doute torturant! Quel terrible coup de dé! Richesse, considération, puissance et la main de Marie Van de Werve, con-

tre ma vie et l'honneur de toute ma famille! Triompher et être heureux à jamais, ou succomber et mourir sur l'échafaud! Si j'allais sur-le-champ chez le bailli et accusais Julio du meurtre? On pourrait alors moins encore me soupçonner. Non, non, on fera ici une perquisition superficielle et à la hâte, pour donner satisfaction au peuple. Si Julio a tout bien disposé en bas, on se contentera de jeter un coup d'œil dans la cave. Ma présence imposera aux agents de la loi, et ils n'oseront pas pousser leurs recherches assez loin pour qu'elles puissent me blesser comme un indice de soupçon. Si on ne trouve pas le corps, comme c'est probable, l'affaire reste à jamais secrète, et je suis désormais libre de toute crainte et de toute inquiétude. Allons, ayons bon courage! Descendons à la cave pour voir si Julio a bien rempli sa tâche avant son départ.

Il s'approcha d'une grande armoire, y prit une bouteille, se versa un grand verre de vin et le vida silencieusement. Puis il prit la lampe et quitta la chambre.

En arrivant au rez-de-chaussée, il alla droit vers l'entrée de la cave; mais, lorsqu'il eût jeté les yeux dans la sombre profondeur de l'escalier, il hésita et fit deux ou trois pas en arrière.

— C'est singulier, dit-il; voilà qu'il me prend une irrésistible peur! Je suis tout ému et je recule d'effroi devant ce sombre trou, comme si les morts pouvaient se lever de leur tombe pour se venger... Quoi! j'ai eu

le courage de le frapper lorsqu'il était vivant, et je tremblerais à l'approche du lieu où repose sa dépouille inanimée? Allons, allons! arrière cette terreur d'enfant!

Quelque résolues que fussent ses paroles, le signor Turchi n'était cependant pas rassuré, et son cœur battait violemment tandis qu'il s'approchait de nouveau à pas lents de l'entrée de la cave. Il s'arrêta même un instant avec hésitation, en plongeant le regard au fond du couloir; mais il mit enfin le pied sur l'escalier...

Tout à coup il fut frappé d'une violente émotion; il s'arrêta tout tremblant, à un certain bruit qu'il croyait entendre à l'extérieur du bâtiment.

— Qu'est-ce que cela? Ne me trompé-je pas? On ouvre la porte du jardin! avec une clef? Vient-on me surprendre ici? Serais-je trahi?

Après être resté un instant immobile, il s'enfuit loin de la cave, posa la lumière sur la table et murmura, les cheveux hérissés par la terreur:

— Voilà qu'on ouvre la porte du pavillon! On est dans la maison! On vient! Ciel! qu'est-ce que ce peut être?

Un homme se montra sur le seuil de la chambre où se trouvait Simon Turchi:

— Oh! Julio, mon maudit serviteur! Julio! c'est Julio! s'écria Simon en proie au plus violent désespoir et en s'affaissant épuisé sur un siége.

Le domestique chancelait légèrement sur ses jambes

et paraissait ivre. Ses joues étaient rouges, ses yeux égarés, et sur ses lèvres se jouait un sourire qui témoignait bien que la présence de son maître le surprenait désagréablement, mais qui, en même temps faisait supposer que la colère de Simon le laissait parfaitement tranquille. Il tenait à la main, en entrant, un petit pain de froment; mais il se hâta de le fourrer dans son pourpoint, comme s'il voulait le cacher à Turchi.

Après avoir fixé pendant un instant un regard foudroyant sur son domestique, Simon Turchi se leva brusquement et dit d'une voix tonnante en serrant les poings :

— Ah ! c'en est trop ! Infâme traître ! lâche coquin, d'où viens-tu? Est-ce l'enfer lui-même qui te ramène pour notre malheur à tous deux? Parle, maudit ivrogne, parle et tâche de me donner un motif de ta présence ici ! Vite ou je te renverse agonisant à mes pieds. Mon poignard a soif de ton sang !

Julio tira son couteau de la gaîne et balbutia d'une langue embarrassée par l'ivresse :

— Attendez un peu, signor... Le vin, le doux vin a obscurci mes idées. Vous voulez me tuer? En vérité, il ne serait pas mal que l'un de nous deux rendît ici le dernier soupir : le bourreau en aurait d'autant moins de besogne... Mais quel sera celui qui ira le premier rendre son compte là haut, c'est ce que vont décider mon couteau et votre poignard. Je suis prêt...

— Insolent! s'écria Turchi en grinçant des dents; mon propre salut et le tien, stupide lâche, me forcent à une pénible circonspection; mais ne me brave pas! Voyons: pourquoi n'es-tu pas en route pour l'Allemagne?

— Ah! vous me demandez là une chose que je ne sais pas bien moi-même. Attendez! au moment où je voulais partir, je suis allé au *Cygne couronné* et j'y ai bu quelques pintes de vin... Ce matin, je me suis éveillé devant une table du *Dé d'argent*. Comment j'y suis venu, je l'ignore. Il était déjà trop tard pour passer la porte. Je résolus d'attendre jusqu'à demain; et je venais ici passer la nuit et prendre un peu de repos avant de me mettre en voyage.

— Et tu as joué aux dés? demanda Turchi d'une voix rauque.

— Je crois que oui; car j'ai encore les oreilles pleines du bruit des dés.

— Et l'argent? les deux cents couronnes?

— Soyez tranquille sur ce point, signor. Je ne vous demande rien n'est-ce pas? Si j'ai dépensé ou perdu quelques pièces d'or, qu'est-ce que cela vous fait; si demain, au point du jour, je pars pour l'Allemagne?

— Damnation! murmura Simon Turchi avec désespoir. Et, dans la première taverne qui te séduira sur la route, tu noieras ta raison et tu gaspilleras mon argent, n'est-ce pas?

— Non, non, signor; soyez sûr que je partirai de-

main matin au point du jour; et, si je bois en chemin, ce sera uniquement pour apaiser la soif ardente qui me poursuit comme une maladie...

Les yeux de Simon Turchi s'enflammèrent d'un feu mystérieux et brillèrent sous le coup d'une pensée soudaine. Il parut se calmer immédiatement après. Il haussa les épaules et dit d'une voix calme, comme un homme qui se soumet avec résignation aux contrariétés que lui suscite le sort :

— Je devrais me venger de ta déloyauté, Julio. Si le bailli était venu ici ce matin avec ses agents comme je m'y attendais avec raison, l'oubli coupable de ton devoir nous aurait livrés tous deux entre les mains de la loi. Heureusement, on a différé la visite du pavillon jusqu'à demain vers midi. Ta négligence n'a donc entraîné aucun mal et je consens à t'accorder un pardon plein et entier, sous la condition que tu quittes la ville avant le lever du soleil et que tu voyages sans t'arrêter jusqu'au Rhin.

— Soyez sans crainte cette fois, signor, répondit Julio. Je passerai ici toute la nuit, et, au point du jour, je franchirai la porte. Dans la première ville venue, j'achèterai un cheval, et je m'en irai d'un si bon train, que celui qui voudrait me rattraper devrait avoir des ailes...

Il bâilla en élevant les bras au-dessus de la tête, et dit :

— Oh! que j'ai envie de dormir! Je succombe à la fatigue. Si vous n'avez à me charger de rien autre chose,

signor, permettez-moi d'aller me mettre au lit; j'attendrai ainsi plus à mon aise le moment du départ.

— Ainsi, je puis me fier à toi, Julio ?

— Ne vous préoccupez pas davantage de mon voyage, signor; c'est mon affaire. Le soleil ne me retrouvera pas à Anvers.

— Bien sûr ?

— Aussi sûr qu'une corde me pend sur la tête, et à vous, signor, autre chose tout aussi menaçant et aussi désagréable.

Cette plaisanterie de son domestique fit contracter convulsivement les lèvres de Turchi; mais il sut se contenir et quitta son siége.

— Julio, dit-il, un bon verre de malvoisie serait-il de ton goût ?

— A qui demandez-vous cela, signor? dit le domestique en souriant. Je songerais justement qu'un coup de malvoisie ferait du bien à mon gosier desséché, lorsque mon vœu a trouvé un écho dans votre esprit !

— Un seul verre : la rasade d'adieu.

— Comme vous voudrez, signor, un seul verre ou plusieurs, tout sera le bienvenu; mais surtout de l'excellent vin dont quelques bouteilles sont enfermées dans la grande armoire de votre chambre.

— Eh bien, suis-moi, Julio; je t'en donnerai un verre et boirai avec toi au bon succès de ton voyage.

Il prit la lampe, traversa un corridor, et monta l'escalier qui conduisait à l'étage; le domestique le suivait

d'un pas chancelant en s'appuyant des mains à la muraille.

Arrivé dans sa chambre à coucher, Turchi dit en attirant une seconde chaise près de la table :

— Assieds-toi, Julio; voici une bouteille déjà commencée; si je ne craignais que tu ne t'endormisses, nous la viderions en l'honneur de ton départ.

Julio s'assit, prit la bouteille et la tint entre son œil et la lampe.

— Bah ! s'écria-t-il, il y a peut-être encore quatre verres dedans. C'est bien la peine d'avoir peur.

Le signor Turchi avait pris deux grands verres dans l'armoire et les avait posés sur la table ; il les remplit jusqu'au bord et dit :

— Allons, Julio, à ton bon voyage ; puisses-tu arriver à bon port !

Tous deux vidèrent leurs verres d'un seul coup ; mais, tandis que le domestique se pourléchait les lèvres avec satisfaction, il avança son verre et murmura :

— Oh ! la divine liqueur ! C'est un baume qui coule dans mon gosier brûlé. Encore un verre, signor, je vous en prie !

Simon remplit de nouveau les deux verres et dit :

— Oui, mais à condition que tu attendras quelque temps avant de boire de nouveau.

Julio fixait des yeux pleins de désir sur le vin, qui lui souriait dans le verre d'un air provoquant ; mais

l'espoir que l'obéissance lui vaudrait peut-être un troisième verre, lui donne la force de résister à la tentation.

Sur ces entrefaites, le signor Turchi contemplait son domestique avec une étrange expression. Dans ses yeux brillait un fer sombre, et sur ses lèvres, quoique toutes tremblantes, se dessinait le sourire de la perversité triomphante. Il était visible qu'il n'épiait pas son domestique sans intention; mais quel pouvait être son secret dessein ?

Tout à coup il feignit de vouloir prendre son verre, mais il le renversa sur la table.

Il jeta un cri de saisissement, releva son verre et dit :

— C'est un péché de renverser inutilement un si bon vin. Maintenant je n'ai plus de quoi te faire raison. Lève-toi Julio, et va prendre une autre bouteille dans l'armoire : c'est peut-être la dernière fois que nous trinquons ensemble. Sur la troisième planche, cette bouteille au long cou.

Julio se leva avec une certaine peine de sa chaise, et se dirigea aussi bien qu'il le pouvait vers l'armoire qui se trouvait dans un coin de la chambre.

Simon Turchi enfonça la main dans son pourpoint et en tira une très-petite fiole. Il en versa à la hâte presque tout le contenu dans le verre plein de Julio, et s'empressa de cacher la fiole; et bien qu'il tremblât de tout son corps, il dit d'un ton qui ne trahissait pas la moindre émotion :

— Un peu plus haut, Julio, là, à gauche. C'est cela : apporte cette bouteille.

Le domestique apporta la bouteille à son maître et celui-ci la déboucha ; mais au moment où il allait verser, il dit :

— Allons, Julio, vide ton verre. Ce n'est pas le même vin ; le mélange pourrait gâter le goût des deux.

Julio se versa dans la bouche le contenu de son verre ; cependant, il n'eût pas plutôt avalé le vin qu'il regarda son maître avec stupéfaction et murmura :

— Qu'y a-t-il dans mon verre ? Cela a un goût bien amer et bien étrange ! Si vous m'aviez versé du poison !

— Oh ! quelle sottise tu dis là ! dit Simon en pâlissant.

— Vous en êtes bien capable, signor...

— C'est le fond de la bouteille qui a mauvais goût, Julio. Voyons, bois un autre verre et ce mauvais goût passera.

Après avoir de nouveau vidé son verre, Julio murmura :

— En effet, c'est passé. De ma vie, je n'ai rien goûté de pareil ; mais maintenant c'est fini.

Le regard attaché sur son domestique, Turchi semblait épier ce qui allait se passer dans son âme et dans son corps. Sur ces entrefaites, il dit avec une feinte indifférence :

— Aie soin, Julio, de t'éveiller pour le point du jour. Va à pied jusqu'à la ville de Lierre ; achètes-y un bon cheval et hâte-toi de partir pour Aerschot et Diest ; c'est le chemin le plus court et tu y seras plus en sûreté que sur les grandes routes. Une fois que tu auras gagné Cologne, tu seras hors de danger ; mais garde-toi bien cependant d'y demeurer Il y vient souvent des négociants d'Anvers ; on pourrait te reconnaître, et qui sait si on ne t'arrêterait pas pour te ramener dans ce pays ? Il faut aller plus loin, beaucoup plus loin, hors du territoire de l'empereur. Quand l'affaire sera oubliée et que, par mon mariage avec Marie Van de Werve, je serai mis en possession d'une fortune considérable, je te rappellerai et te ferai demeurer chez moi plutôt comme ami que comme serviteur. Tu auras une bonne vie, et n'auras jamais à te plaindre de ce que tu as fait à mon service. Tu ne dis rien, Julio ? Un sort si digne d'envie ne te sourit-il pas ?

— Je succombe, je tombe de sommeil, bégaya Julio d'une voix presque inintelligible, en penchant la tête comme un homme qui lutte en vain contre le sommeil qui l'accable.

Un sourire de triomphe illumina le visage de Turchi.

— Demain, à deux heures après-midi, reprit-il, les agents de la justice viendront ici pour y faire une visite domiciliaire ; mais le bailli ne souffrira pas qu'on fasse rien qui ressemble à un soupçon. Puisque tu as rempli la cave de bois à brûler et de tonneaux vides, on

ne découvrira rien et le bailli et ses hommes s'en iront avec la conviction qu'il n'y a rien ici de ce qu'ils cherchent. Peut-être pourrai-je déjà te rappeler dans deux ou trois mois, Julio.

La tête du domestique s'était affaissée sur la table; mais Julio faisait cependant encore de temps en temps un mouvement et murmurait quelques paroles indistinctes qui attestaient qu'il n'était pas encore endormi.

Sans détourner de lui un regard inquisiteur, Simon continuait de parler, quoiqu'il supposât bien que Julio n'entendît plus ses paroles.

Tout à coup Julio poussa un profond soupir. Sa tête et ses membres se détendirent comme si une mort soudaine l'avait frappé; mais les palpitations de sa poitrine et la vive rougeur de ses joues témoignaient qu'il n'était que vaincu par un profond sommeil.

Simon le contempla pendant quelques instants encore, avec un sourire de contentement sur les lèvres. Puis il se leva, s'approcha de son domestique, le secoua violemment et cria à son oreille :

— Julio ! Julio ! éveille-toi, Julio !

Julio ne bougea pas.

— Cela va! cela va au gré de mes désirs, murmura-t-il avec satisfaction. Le poison fait son œuvre. Il est sourd et insensible; il repose de l'éternel sommeil...., Peu à peu la vie se ralentira et s'affaiblira, jusqu'à ce que le sommeil fasse place à la mort ! Faisons vite et n'oublions rien ! Ah ! l'argent d'abord !

Il ouvrit la poche de Julio et y trouva environ cent vingt couronnes; après les avoir comptées en toute hâte sur la table, il murmura :

— Déjà quatre vingts couronnes disparues? C'est impossible! Il a joué, on l'a volé peut-être pendant qu'il était endormi, sans connaissance, dans la taverne.

Dans son doute, il tâta les vêtements de Julio et finit par rencontrer la bourse qu'il portait à la ceinture et dans laquelle il avait mis à part les vingt couronnes qu'il destinait comme secours à sa mère.

— Ah! ah! dit Simon en riant; je n'ai pas tout; j'entends encore sonner l'or!

Il mit les vingt couronnes avec le reste de l'argent et tâta encore le corps de Julio, jusqu'à ce qu'il fut convaincu que ses vêtements ne cachaient plus une pièce de monnaie. Alors il mit le trésor dans sa poche; mais tandis qu'il était occupé à y glisser les couronnes, une pensée soudaine surgit dans son esprit.

— Si je laissais tout cet or sur lui, dit-il d'un ton rêveur, on pourrait croire qu'il a été payé pour commettre le meurtre; mais si je ne lui laisse rien, comment pourra-t-on supposer qu'il ait tué le signor Geronimo pour le voler? Combien Geronimo pouvait-il porter d'argent sur lui? Cinq ou six couronnes, dix couronnes peut-être. Je vais lui laisser six couronnes et toute cette monnaie d'argent dans la poche de Julio. Et ces clefs? Il doit les garder, car sans elles, comment serait-il venu ici sans moi? Mais s'il se réveillait dans

la lutte de l'agonie et trouvait encore la force de sortir? Je lui laisserai toutes les clefs excepté celle de la porte du bâtiment. Tout est fermé ici par des barreaux de fer; il ne saura même pas atteindre le jardin... Maintenant, mettons la fiole de poison dans son pourpoint... Non, dans la poche de sa ceinture; on l'y découvrira tout aussi bien... Maintenant, faisons disparaître ces bouteilles de vin et disposons tout de façon à ce qu'on ne puisse soupçonner ici qu'il y a eu deux personnes...

Il renferma avec précipitation les bouteilles et les verres dans l'armoire, rangea les chaises dans la chambre, et essuya sur la table et sur le plancher le vin répandu.

Sur ces entrefaites, il murmurait à part lui :

— Maintenant, il s'agit de ne plus tarder; je dois aller moi-même trouver le bailli et accuser Julio du meurtre. Ce soir? Non, on pourrait venir ici et le trouver encore vivant... Qui sait si un puissant remède ne le tirerait pas de son sommeil? Demain! demain matin... Mais comment expliquer l'affaire? Quand et comment m'a-t-il révélé le crime? La nuit me portera conseil... Tout est fini ; rentrons chez nous ; et montrons à tous un esprit calme et une humeur sereine.

Il jeta son manteau sur ses épaules, prit la lampe sur la table et se dirigea vers la porte ; là, il s'arrêta un instant encore, à contempler sa victime et descendit précipitamment les escaliers.

En bas il souffla la lumière, traversa le jardin, ouvrit la porte pratiquée dans le mur et disparut dans l'obscurité.

XI

Lorsque Julio eut quitté la cave avec la promesse d'aller chercher du pain, le pauvre Geronimo s'était jeté à genoux et était resté longtemps absorbé dans une longue prière.

Plein de reconnaissance envers Dieu et succombant presque sous la joie de sa délivrance inespérée, le jeune homme trouva, dans le moment, assez de force d'âme pour étouffer la voix du corps et comprimer la faim qui rongeait ses entrailles.

Julio avait dit : « A tout à l'heure ! » mais il s'écoula une heure, puis une seconde, puis bien d'autres encore, sans que la porte de la cave s'ouvrît !

Alors un doute sinistre s'empara peu à peu de l'esprit de Geronimo. Etait-il arrivé malheur à Julio? Avait-il, avec une cruauté inouïe abandonné sa victime? Etait-il parti pour l'Allemagne avec la certitude que la faim dévorerait celui que son couteau avait épargné?

Mais l'infortuné chevalier n'avait aucun moyen de mesurer le cours des heures. Ce qui, dans l'immuable

obscurité de sa prison, lui semblait un siècle, pouvait être un court espace de temps et le pain promis allait peut-être apparaître à ses yeux comme l'étoile du salut.. dans un quart-d'heure, dans une minute, à l'instant même !

C'est par de telles réflexions que Geronimo répondait aux exigences de son corps qui se contractait de plus en plus sous les angoisses de la faim... Il tenait l'oreille au trou de la serrure, suspendait son haleine, et écoutait out tremblant si aucun bruit ne venait lui annoncer sa délivrance. Hélas! rien! et les heures succédaient aux heures !...

Si Geronimo n'avait aucun moyen de savoir s'il faisait jour ou nuit au dehors, la violence toujours croissante de ses douleurs d'entrailles lui donnait cependant une sorte de mesure de la marche du temps.

Il avait pendant très-longtemps puisé force et la solution dans la pensée que Julio ne devait lui apporter le pain promis qu'au lever du jour et qu'il lui donnerait en même temps des aliments et la liberté.

Cet espoir s'affaiblit peu à peu et finit par s'évanouir tout à fait. Le jeune homme souffrant ne pouvait plus longtemps tromper son corps et son esprit ; il devint clair et évident pour lui que l'heure de sa délivrance devait aussi être passée depuis longtemps.

On l'avait donc abandonné! On l'avait voué au martyre le plus cruel, à la mort la plus affreuse! Il allait mourir au milieu des tourments de la faim, mourir lentement avec d'indicibles souffrances jus-

qu'à ce qu'il tombât agonisant au bord de sa fosse béante?

Sous le coup de cette effrayante conviction, le malheureux se leva avec désespoir et courut, haletant et hurlant, tout autour de la cave, comme s'il croyait échapper par là à la mort qui le menaçait.

Ses blessures légèrement fermées pouvaient se rouvrir; son cou percé, secoué par cette violente et fébrile agitation, lui causait de vives souffrances; sa poitrine blessée s'enflammait et brûlait sous l'effort de son ardente respiration; mais plus haut que toutes ces tortures parlait la voix de ses entrailles : il n'entendait plus rien que leur cri demandant de la nourriture, et il ne sentait plus rien que le poignant aiguillon de la faim

La bouche contractée, les cheveux hérissés, et hurlant comme un animal furieux, il s'élançait d'un côté de la cave à l'autre, jusqu'à ce que, épuisé et défaillant, il s'affaissa sur le sol et rassembla en haletant de nouvelles forces pour reprendre peu après, avec une fureur plus grande, sa lutte contre les tortures de la faim.

Parfois il s'arrêtait tout à coup, immobile et silencieux, au milieu de la fièvre ardente qui le surexcitait. Alors un sourire se dessinait sur son visage contracté. — Julio peut encore venir! telle était la pensée qui, comme un éclair, traversait son sombre désespoir... Mais Julio, vaincu par le poison, était plongé en haut dans un sommeil mortel et devait peut-être pa-

raître avant Geronimo devant le tribunal de Dieu!

Sous l'influence d'un dernier espoir, le jeune homme s'était rassis sur le bord de sa fosse. Les souffrances qui avaient si longtemps déchiré ses entrailles semblaient s'amortir ou du moins lui laissaient quelque repos; ses pensées s'envolaient de sa prison vers tout ce qu'il aimait sur la terre; mais, un instant après, il poussa un cri affreux, comme si un coup terrible lui avait percé le cœur.

Il fut saisi de crampes si violentes que, durant son long martyre, il n'avait pas eu à en souffrir d'aussi cruelles. L'intérieur de son corps brûlait comme si ses entrailles mêmes fussent devenues des flammes et comme si on lui eut versé du métal en fussion dans la poitrine et dans les veines.

Il se tordait dans d'horribles convulsions, se meurtrissait la poitrine pour y éteindre le feu qui le dévorait, appelait d'une voix déchirante Dieu à son secours; mais rien, rien n'adoucissait ses épouvantables souffrances.

Il remplissait sa sombre prison de soupirs, de gémissements, de hurlements; il bondissait, se lançait avec une rage aveugle contre la porte inébranlable, se déchirait la chair des doigts contre la voûte basse et humide, imprimait la trace de ses ongles sur ces rudes pierres, s'élançait en l'air et se précipitait contre les murs, comme si la faim et la crainte de la mort l'eussent frappé de folie ou d'aveuglement.

Enfin il s'affaissa sur le sol en poussant un cri na-

vrant. A bout de forces, épuisé et convaincu qu'il venait de soutenir la lutte suprême, il pencha la tête sur la poitrine et joignit les mains en priant pour attendre en silence et avec résignation que la mort vînt mettre un terme à son cruel martyre.

Néanmoins son esprit devait être resté présent, car des frissons parcouraient parfois tout son corps, frissons qui annonçaient une terreur et des émotions persistantes. Au bout de quelque temps même, un torrent de larmes coula de ses yeux et des sanglots désolés s'échappèrent de son sein.

Pendant quelque temps, sa bouche murmura des plaintes involontaires et dont lui-même n'avait peut être pas conscience ; mais peu à peu sa voix devint plus distincte, sous le coup de pensées qui l'émouvaient profondément. L'œil fixé dans l'obscurité sur la place où il savait qu'était creusée la fosse, il dit d'une voix tremblante de désespoir.

— Plus d'espoir! c'en est fait : je dois mourir! La tombe ouverte à côté de moi et qui attend mon corps, va m'engloutir! Hélas! quel lieu de repos pour mes restes! Oublié, inconnu, caché dans la nuit d'un horrible crime! Pas une larme ne coulera sur la tombe de l'infortunée victime; il n'y aura pas une croix sur son cadavre, pas une prière sur sa dépouille!... La mort approche! Ah! chassons ce regret de la vie! Prions, prions, levons les yeux vers Dieu : lui seul...

Une soudaine émotion fit briller dans ses yeux a flamme de l'espérance.

— Ciel ! ai-je bien entendu ? un bruit !

Il écouta tout tremblant pendant longtemps un bruit vague et indistinct qu'il croyait avoir entendu ; mais il comprit enfin qu'il s'était trompé et murmura avec un sourire ironique sur les lèvres :

— Pourquoi continuer d'espérer quand il n'y a plus d'espoir possible ! cherchons plutôt de la force dans la pensée qu'une vie meilleure nous attend ! La mort du martyr me purifiera de tous mes péchés. Si Dieu, dans ses décrets impénétrables, a disposé de mes jours sur la terre, il me tiendra compte là-haut, dans sa miséricorde, de ce que l'innocent a souffert ici-bas. Consolant espoir, qui me permet de jeter sans trembler un regard dans l'éternité ! Voilà ces cruelles crampes qui reviennent ! Ah ! si la mort pouvait éteindre le feu qui consume mes entrailles !

Il lutta pendant quelque temps contre les convulsions de la faim ; mais ce nouvel assaut ne fut pas de longue durée. Ses pensées avaient pris sans doute un autre cours ; car, après quelques instants, il murmura d'une voix pleine de tristesse :

— Qu'elle était belle pourtant la vie qui m'est si cruellement ravie ! Tout me souriait en ce monde ; ma route était semée des roses du bonheur ; l'avenir brillait à mes yeux comme un ciel plein d'étoiles resplendissantes... Et, non-seulement Dieu m'avait donné la santé, le bien-être et la paix du cœur, mais encore il m'avait permis d'espérer d'unir mon sort à celui d'une jeune fille adorable... Marie Van de Werve ! la

pure incarnation de tout ce que le Seigneur là-haut et l'homme ici-bas aime et admire : vertu, piété, modestie, sentiment, amour, beauté ! Hélas ! hélas ! quitter tout cela ! lui dire adieu pour jamais ! Renoncer au doux espoir qui m'était donné ! ne plus jamais la voir ! Mourir !... et dormir pour jamais dans une tombe inconnue, tandis qu'elle vit !

Un cri d'angoisse lui échappa. C'était cependant plutôt la nature de ses pensées que l'adieu qu'il venait de prononcer qui l'épouvantait ; car il leva les bras au ciel et dit d'une voix suppliante :

— Pardon ! pardon Seigneur ! votre créature tient bien invinciblement à la vie ; mais ne vous irritez pas contre la faiblesse de sa nature. Qu'une dernière crise nerveuse brise ma vie ! que la terrible mort par la faim vienne, je me courberai humblement sous votre volonté, et bénirai en mourant l'arrêt qui me frappe ! Ah ! Dieu de miséricorde, laissez-moi trouver grâce à vos yeux !

Comme calmé par cette courte invocation, il reprit avec moins d'émotion et d'un ton qui attestait qu'un sentiment de consolation avait soulagé son âme.

— Et si je puis, en ce moment suprême, vous adresser une dernière prière, épargnez mon pauvre oncle, dans votre miséricorde, ô Seigneur ! ne permettez pas que mon malheur abrége ses jours ; il était pour moi un père, un bienfaiteur ; il m'enseignait à vivre dans la crainte de votre nom. Ah ! au nom de mes cruelles souffrances, au nom de ma terrible mort,

ayez pitié de lui ! que vos anges veillent aussi sur la bonne, pieuse et pure jeune fille qui vit devant votre face comme une colombe immaculée ! Jésus, Sauveur des hommes, vous avez sur la croix prié votre père céleste pour vos meurtriers. Ne demandez pas compte de mon sang à mon ennemi. Pardonnez-lui, laissez-le revenir au bien, et donnez plus tard à sa pauvre âme l'éternel repos ! Je sens mes forces s'épuiser, la froide sueur de la mort mouille mon front. O mon Dieu ! en cet instant suprême, donnez-moi la force de mourir avec votre amour seul dans le cœur, avec votre saint nom seul sur les lèvres.

Mais à peine les derniers mots de cette prière étaient-ils tombés de sa bouche, qu'un cri étrange lui échappa ; il se leva tout tremblant et dirigea les yeux vers le mur le plus éloigné de sa prison où une faible lumière paraissait danser.

— O mon Dieu, qu'est-ce que cela ? s'écria-t-il. De la lumière ? de la lumière ? Une voix ! On vient ? Y aurait-il encore de l'espoir ? Je ne mourrais donc pas ! Quel rêve cruel ! quelle affreuse illusion ! Mais non, non, c'est bien de la lumière ; elle grandit, elle augmente... et c'est bien une voix humaine que j'entends... Hélas ! hélas ! cet espoir est plus douloureux encore que la mort !

Vacillant sur ses jambes affaiblies, il se dirigea vers le mur et y chercha un appui pour ne pas tomber. Son intention était d'atteindre la porte ; mais il était tellement ému qu'il ne se sentit pas la force de faire un

pas de plus. Mais cette défaillance ne dura pas longtemps; il put bientôt s'approcher de la porte, et tout tremblant d'attente il mit l'œil à la serrure de la porte pour voir dans le couloir souterrain qui s'approchait de sa prison.

Il remarqua dans le lointain un homme qui tenait une lampe à la main ; mais son attitude et ses gestes étaient si étranges et sa physionomie avait une expression si extraordinaire que Geronimo douta si c'était un être humain ou une illusion de ses sens égarés qui se mouvait au loin sous son regard.

Cependant il entendait des sons confus dans le couloir; il lui semblait qu'une voix indistincte se plaignait, maudissait, puis appelait à l'aide.

Peu à peu la mystérieuse apparition s'approcha... Tout à coup Geronimo reconnut le domestique de Simon Turchi; mais pourquoi Julio se tordait-il dans de si horribles convulsions? Pourquoi son visage était-il si affreusement contracté? Pourquoi les menaces et les cris de rage s'échappaient-ils de sa bouche en sons si rauques?

Une terrible conviction s'empara de l'âme de Geronimo. Julio avait cherché dans le vin le courage nécessaire pour accomplir l'œuvre que la fatalité exigeait de lui. Il était aveuglé par la boisson et il s'avançait menaçant vers la cave pour mettre à mort sans pitié sa victime.

Cette pensée frappa un instant Geronimo d'anxiété et de crainte ; mais il se rappela aussitôt qu'il venait

d'offrir à Dieu sa vie en sacrifice expiatoire. Il recula dans la cave, s'agenouilla au bord de sa fosse, et le sourire sur les lèvres et les yeux levés au ciel, il attendit le coup fatal.

Il entendit Julio frotter la clef sur la porte, comme un homme dont la main vacillante cherche le trou de la serrure ; il crut entendre aussi qu'il n'y avait pas de colère dans la voix de Julio et qu'au contraire ce n'était que des cris d'alarme et de détresse qui s'échappaient de son sein ; mais avant qu'il eût le temps de la réflexion, la porte s'ouvrit et la cave se remplit de clarté...

Julio posa la lampe à terre, et, comme s'il était tout à fait à bout de force, il s'affaissa sur le côté en s'écriant d'un ton suppliant :

— O signor, signor. Au secours, au secours! Je suis empoisonné ! Un feu dévorant brûle ma poitrine... Ah! ayez pitié de moi! Pour l'amour de Dieu, délivrez-moi de cette torture !

— Ciel ! empoisonné ! dit Geronimo en courant à Julio. Malheureux, que t'est-il arrivé? Oh! la mort est sur ton visage !

— Simon Turchi m'a fait boire ici, cette nuit, du vin empoisonné pour anéantir avec moi le secret de votre mort. C'était lui qui m'avait fait payer Brufferio pour qu'il vous assassinât... Il veut épouser Marie Van de Werve, et supprimer le témoin qui pourrait troubler son bonheur. Ah ! le poison me déchire les entrailles !

— Dis, Julio, dis-moi ce que je puis faire pour et

venir en aide? Pauvre martyr, quelles horribles douleurs tu endures!

En disant ces mots, il se laissa tomber à genoux près de Julio, ouvrit vivement son pourpoint pour dégager sa poitrine et lui donner l'air auquel elle semblait aspirer :

— Merci, mon Dieu! Du pain, du pain, mes yeux voient du pain! s'écria Geronimo presque fou de joie et en portant la main avec une fiévreuse précipitation sur le petit pain que Julio avait caché dans son pourpoint et qu'il avait tout à fait oublié depuis son fatal assoupissement.

Le jeune homme, absorbé par la satisfaction de sa faim aveugle, n'entendait plus les nouvelles plaintes de Julio. Cependant il eut à peine pris quelques bouchées du pain que déjà il le laissa tomber par terre e prenant les deux mains de Julio, il s'écria :

— Béni, béni sois-tu! Que le Dieu tout puissant te rende ce bienfait dans son beau ciel! Je veux te sauver. Que faut-il que je fasse? Donne-moi la liberté, je sortirai, je courrai, je volerai à la recherche d'un médecin, d'un prêtre... Les clefs! les clefs!

— Hélas! dit Julio d'une voix faible et découragée, mon cruel assassin m'a pris la clef de la porte. Nous sommes enfermés dans le bâtiment... Mais je ne puis mourir ainsi, avec le feu de l'enfer dans mes entrailles, sans confession, sans espoir de grâce pour mon âme! Allez à l'étage supérieur, signor; appelez, criez, brisez la porte, rompez les barreaux de fer des fenêtres. Oh!

rassemblez toutes vos forces, toute votre intelligence : ayez pitié de moi ; venez moi en aide, venez moi en aide !

Geronimo saisit les clefs, prit la lampe, traversa en toute hâte le couloir souterrain et monta l'escalier.

Un léger crépuscule colorait l'orient, et dans le bâtiment pénétrait une lueur douteuse qui, aux yeux du jeune homme habitués comme ils l'étaient à l'obscurité, avait presque l'éclat de la lumière du jour.

Convaincu que l'état de Julio réclamait des secours immédiats, et surexcité par la hâte, Geronimo essaya toutes les clefs sur la porte d'entrée du pavillon, en tira tous les verrous avec une violence fébrile, s'efforça d'arracher la porte de ses gonds, et mit tant d'ardeur et de zèle au travail qu'enfin il tomba épuisé sur le sol en poussant un douloureux soupir, et chercha pendant un instant à reprendre haleine.

Cependant, après un court repos, il se releva vivement, tira toutes les fenêtres, secoua violemmen les barreaux de fer, courut à l'étage et cria au secours... mais tous ses efforts restèrent sans résultat et le pavillon était trop éloigné des autres habitations, pour lui laisser l'espoir qu'on pût entendre les sons de sa voix affaiblie.

En courant avec une sorte de désespoir et de folie dans le bâtiment pour chercher une issue, il arriva dans la cuisine où il aperçut un bac plein d'eau. La vue de cette limpide liqueur lui arracha un cri de joie.

Dans son opinion, l'eau bue en grande quantité pouvait encore peut être amortir assez l'action du poison pour conserver la vie à Julio. Il n'y avait pas d'autre remède à éprouver; et comme c'était l'unique rayon d'espoir qui pût apparaître en un pareil lieu, Geronimo lui sourit comme à une inspiration d'en haut.

Ayant rempli une cruche de grès, il courut avec celle-ci à la cave, prit, chemin faisant, la lampe, descendit l'escalier et arriva tout radieux près de Julio qui n'avait pour ainsi dire plus la force de se soulever sur le coude et qui demandait d'une voix faible.

— Le prêtre vient il? Le médecin vient-il? Ah! il est trop tard : le cœur se brise dans ma poitrine!

— Bois, bois beaucoup, dit le jeune homme, en lui portant la cruche à la bouche, l'eau fraîche apaisera l'inflammation de tes entrailles.

Julio but à longs traits; puis il écarta la cruche de la main, et dit :

— Merci, signor, de votre pitié; mais c'est inutile; j'ai déjà bu tant d'eau.

— Bois encore, je t'en prie; fais-le pour l'amour de moi, Julio... Encore, encore plus, autant que ton corps peut en contenir.

Julio obéit machinalement et vida une bonne partie de la cruche, jusqu'à ce que l'haleine lui manquât. Alors il se mit à respirer avec effort en essuyant avec la main la sueur froide qui perlait sur son front.

— Eh bien, Julio, quel effet produit l'eau sur toi?

demanda le jeune homme en lui prenant la main. Tu te trouves mieux, n'est-ce pas?

— En effet, murmura Julio, le feu s'apaise dans mon estomac...

— Ah! il y a encore de l'espoir! s'écria Geronimo avec joie. Sois fort, Julio : aie confiance dans la miséricorde de Dieu. C'est quand tout secours humain nous est refusé que le Seigneur nous prête sa toute-puissante assistance.

— Mais mon cœur bat si faiblement, dit Julio en soupirant; de si étranges frissons parcourent mes membres.... Je vais mourir, signor. Le poison est sans pitié.

— Mourir? Tu mourrais, Julio? Et moi que tu as délivré de cette affreuse faim, je serais impuissant à te secourir? Que faire? Mon Dieu, que tenter?

— Renoncez-y, signor, murmura le mourant; il n'y a plus d'espoir, je le sens bien. Hélas, je suis en partie la cause de votre malheur et de vos cruelles souffrances; je vous ai poussé dans le fauteuil meurtrier; j'ai voulu vous tuer, vous, le libérateur de ma mère aveugle! Ayez cependant compassion de moi! Je baise vos mains en suppliant; que votre juste malédiction ne suive pas ma pauvre âme au delà de cette vie! Pardon! pardon!

— Ah! ne parle pas ainsi, dit en sanglotant le jeune homme qui, les yeux en larmes fixés sur le visage de Julio, suivait le progrès de l'agonie. Sans toi cette fosse béante qui est là-bas m'aurait englouti. Comment! Tu

m'as donné la vie et je te refuserais mon pardon ? Non, non, je prierai pour toi, je ferai un pèlerinage pour toi, je ferai des œuvres de bienfaisance pour la délivrance de ton âme ! Confie-toi, Julio, confie-toi en la bonté de Dieu...

— Me confier ? répéta Julio d'une voix mourante. Je frissonne de terreur en songeant au jugement qui m'attend. Dans cette lutte suprême contre la mort, une effrayante clarté frappe mes yeux... Je n'ose espérer dans la miséricorde de Dieu ; je n'ai rien fait, rien... pour la mériter. Un voile sombre obscurcit ma vue...

Julio s'affaissa sur le côté ; un bruit rauque s'échappa de sa poitrine, comme si la vie abandonnait son corps.

Geronimo lui passa le bras sous le cou et souleva sa tête du sol, et comme il vit que les yeux de Julio, tout ternes et égarés qu'ils fussent, étaient fixés sur lui, il dit du ton de la pitié la plus fervente :

— Julio, écoute-moi ! Tu n'oses plus espérer en la miséricorde de Dieu, dis-tu ! As-tu donc oublié que Jésus-Christ a versé son sang pour la délivrance de l'homme déchu ? Ne sais-tu pas que les anges se réjouissent là haut, chaque fois qu'un grand pécheur, par un sincère repentir échappe à l'éternel ennemi des hommes et entre triomphant dans le ciel. Tu te repens, n'est-ce pas ? tu te repens profondément ?

Julio fit de la tête un signe affirmatif.

— Ah ! s'écria le jeune homme, si je ne puis sauver

ton corps de la mort, laisse-moi du moins garder ton âme des tourments affreux de l'éternité... Puissé-je ainsi m'acquitter du bienfait que je te dois ! Julio, s'il plaisait à Dieu de prolonger ta vie, renoncerais-tu au mal, et entrerais-tu avec courage et bonne volonté dans le chemin du devoir et de la vertu ? Tu dis oui ? Tu imploras la miséricorde du Seigneur, n'est-ce pas ! Tu as confiance dans l'inépuisable trésor de sa bonté ! Eh bien, Julio, lève tes yeux mourants vers le ciel, dirige ta dernière pensée vers Celui qui est la source de toute miséricorde et laisse avec une pleine confiance ton âme s'envoler devant le tribunal suprême. Déjà du haut du ciel, Dieu sourit au pécheur repentant !

Une muette mais sereine expression d'espoir, illumina le visage de Julio, tandis qu'il s'efforçait d'élever vers le ciel ses yeux vitreux.

— Sauvé ! sauvé ! son âme est sauvée ! s'écria Geronimo tressaillant d'une joie triomphale.

Une légère convulsion agita les membres de Julio ; tous ses muscles furent soudain frappés de paralysie, sa tête s'affaissa sans force sur l'épaule de Geronimo et il murmura d'une voix presque inintelligible en rendant le dernier soupir :

— Grâce, ô mon Dieu !

— Mort ! il est mort ! s'écria Geronimo. Ah ! que ton âme reçoive mon baiser fraternel, comme consolation dans l'éternel voyage ! Puisse cette marque de réconciliation peser dans la balance de l'éternelle justice !

Il se pencha sur le mort, mais, comme si le contact du cadavre déjà glacé eût épuisé ses dernières forces, il le tint embrassé pendant un instant et s'affaissa sur lui. Pas un de ses membres ne bougeait; ses bras retombaient inertes à ses côtés, et ses yeux s'étaient fermés, comme si son âme s'était aussi envolée vers le ciel, pour accompagner devant le tribunal de Dieu l'âme de Julio.....

XII

Il était à peine huit heures du matin, que déjà le signor Deodati traversait le *Kipdorp* pour se rendre à la demeure de M. Van de Werve.

Le vieux négociant marchait d'un pas très-lent, les yeux le plus souvent baissés, et secouant de temps en temps la tête avec une profonde préoccupation. La douleur avait en ce moment fait place sur son visage au dépit et au mécontentement; et si parfois une sorte de faux sourire se dessinait sur ses lèvres, c'était seulement une amère expression de déception et de colère.

Le domestique qui lui ouvrit la porte l'introduisit dans un salon et lui dit qu'il allait appeler son maître.

Deodati, sans dire mot, s'assit sur une chaise, posa

la tête dans ses mains, et resta tellement plongé dans de tristes pensées que M. Van de Werve se trouva devant lui sans qu'il l'eût remarqué.

— Bonjour, signor, dit le chevalier flamand en le saluant. Qu'est-ce qui me vaut l'honneur d'une visite aussi matinale? Avez-vous quelque nouvelle de notre pauvre Geronimo?

— De mauvaises nouvelles... de mauvaises nouvelles, M. Van de Werve, dit le vieillard en soupirant et avec des larmes dans les yeux. Asseyez-vous près de moi, je vous prie, car je suis extrêmement accablé et l'haleine me manque pour élever la voix.

— En effet, signor, il me semble que vous êtes pâle. Ne vous sentez-vous pas bien?

— Mon émotion a une cause autre, mais non moins grave, dit Deodati d'un ton triste. Avant hier, le signor Turchi déclara en votre présence que Geronimo avait perdu au jeu une somme considérable et s'était enfui du pays pour échapper à mon juste courroux. Quelle que soit la confiance sans bornes que j'aie en Turchi, je ne pouvais croire à la vérité de sa révélation. Je voulus chercher dans les livres de commerce de mon neveu les traces de son ingratitude, ou plutôt les preuves de son innocence. J'ai passé une partie de la nuit à compter et à recompter dix fois; car l'implacable résultat de mon désolant calcul était si effrayant que mon esprit et mon cœur repoussèrent longtemps la conviction de la triste vérité; la somme perdue au jeu par mon insensé neveu est une somme folle.

— Que dites-vous? s'écria M. Van de Werve, le signor Turchi ne s'est donc pas trompé dans ses soupçons?

— Dix mille couronnes! dit le signor Deodati avec un profond soupir.

— Dix mille couronnes! dix mille couronnes! répéta le gentilhomme flamand en levant les mains au ciel, mais c'est impossible, c'est là toute une fortune!

— Il en est pourtant ainsi. Il manque dans la caisse de ma maison juste une somme de dix mille couronnes, et il manque précisément la même somme dans les livres, sans qu'il y ait une différence d'un penning. Pas un écrit, pas la moindre annotation, ne renseigne l'emploi ou la destination de cet argent. Il est donc sorti de la caisse autrement que pour affaires de commerce, et comme Geronimo lui-même à dit au seigneur Turchi qu'il a fait au jeu des pertes considérables, nous ne pouvons faire autrement que nous soumettre de bon gré à la triste vérité... Dix mille couronnes! il n'y a donc plus ni vertu ni loyauté sur la terre! Un enfant que j'ai élevé comme mon propre fils, que j'aimais d'une aveugle affection, et pour le bien-être futur duquel je voulais veiller et travailler jusqu'à mon lit de mort... Et me voir ainsi récompensé de mon amour! Ah! croyez-moi, signor, cette ingratitude me perce le cœur comme un coup d'épée...

M. Van de Werve regardait dans le vague et resta pen-

dant quelque temps plongé dans ses réflexions. Puis il dit d'un ton grave :

— Vous êtes bien malheureux, signor, et je comprends parfaitement votre douleur. Comment cela est-il possible! Tout est aujourd'hui tromperie et fraude. Geronimo semblait la vertu et la loyauté même; il vivait avec tant d'économie et se conduisait si bien que celui qui ne l'eût pas connu d'ailleurs l'eût infailliblement pris pour un jeune homme pauvre ou pour un avare précoce... Et ce tranquille, modeste et prévoyant jeune homme va perdre au jeu dix mille couronnes qui appartiennent à son bienfaiteur! Sa louable conduite n'était donc qu'une odieuse hypocrisie!

— Et cependant, murmura le vieux Deodati, le cœur de mon malheureux neveu était pur et aimant! Un seul instant d'erreur ne peut-il l'avoir frappé d'aveuglement? Qui sait? L'homme rencontre parfois de fatales tentations qui l'entraînent irrésistiblement, mais auxquelles il ne succombe qu'une fois en sa vie.

— Pourquoi donc fuir et se reconnaître lui-même coupable? Non, non, signor, pour de tels faits il n'y a pas d'excuse! J'éprouve un vif sentiment d'indignation à la seule idée qu'on puisse répondre aux plus insignes bienfaits par la plus froide et la plus cruelle ingratitude. Je ne veux pas, en présence de votre chagrin, parler de l'outrage fait à ma fille. Heureusement ma famille a une renommée assez pure et est assez haut placée pour n'avoir pas à se ressentir d'un tel

acte de méconnaissance; mais, signor, j'espère que vous serez sur-le-champ d'avis avec moi que désormais il ne peut plus être question d'un mariage entre ma fille et votre neveu. Il peut revenir et obtenir votre pardon; cela ne changera rien à ma résolution : à partir d'aujourd'hui le signor Geronimo est pour moi et pour ma famille un étranger et un inconnu, comme si nous ne l'avions jamais vu!

Le vieux Deodati regarda le gentilhomme irrité avec des yeux humides et parut vouloir conjurer l'inflexible arrêt.

M. Van de Werve lui prit la main et lui dit d'un ton plus calme :

— Mais, signor, soyez donc raisonnable, et ne vous laissez pas aveugler par un restant d'affection. Quel déshonneur pour mon nom si je permettais d'entrer dans ma famille à un homme qui s'est souillé d'une telle tache? Irais-je confier le bonheur de ma bonne et noble enfant à un homme qu'un bienfait qui l'a suivi pendant toute sa vie n'a pu éloigner d'un jeu coupable? Pourrais-je donner le nom de fils à un homme que je ne puis plus estimer, que je dois mépriser à cause de son ingratitude envers vous? Voyons, reconnaissez avec moi qu'une telle union est désormais impossible et n'en parlons plus. Veuillez cependant ne pas moins m'honorer de votre amitié aussi longtemps que vous resterez à Anvers.

Le négociant secoua silencieusement la tête et répondit au bout de quelques instants seulement :

— Hélas! je dois reconnaître que tout espoir de voir se réaliser cette honorable alliance s'est évanoui. Quelle heureuse vie Geronimo dans son égarement a jouée sur un coup de dé! Je vous remercie, M. Van de Werve de l'offre que vous me faites de votre cordiale amitié; mais je ne puis demeurer plus longtemps à Anvers. Dès aujourd'hui je prierai le signor Turchi de vouloir bien se charger de la liquidation des affaires courantes de ma maison en cette ville. Maintenant que je n'ai plus à m'inquiéter de personne au monde, maintenant que je ne sais plus pour qui je travaillerais et épargnerais, je ne veux plus continuer le commerce. J'ai donné des ordres pour qu'on pourvût de vivres ma galère *Il Salvatore*. Je partirai au premier vent favorable.

— Vous avez raison, signor; le retour dans votre belle patrie vous aidera à oublier promptement ce malheur.

— Dieu sait quand je reverrai ma patrie! répondit le vieillard en soupirant et en levant les yeux au ciel.

— N'allez-vous pas en Italie? demanda M. Van de Werve.

— Non, monsieur, mais en Angleterre.

— Chercher votre neveu. En effet, le signor Turchi nous a laissé penser que Geronimo a choisi cette île pour refuge. J'admire votre amour sans bornes pour un homme qui le reconnaît si peu; mais vous avez besoin de repos, signor. Suivez mon conseil; hâtez-

vous de regagner l'Italie et n'abrégez pas votre vie par les émotions qui vous attendent peut-être en Angleterre.

— Le conseil est probablement bon et fondé, murmura le vieux Deodati, tout pensif, mais je ne puis le suivre. Quelque coupable qu'il soit, Geronimo est l'unique fils de mon frère mort; j'ai promis à celui-ci sur son lit de mort que je veillerais comme un père sur son enfant. Si j'abandonnais tout à fait Geronimo, ne s'égarerait-il pas peut-être, poussé par le besoin et la misère. dans le chemin du vice et peut-être dans celui de l'infamie? Je veux accomplir mon devoir jusqu'au bout. Si je ne puis plus l'aimer comme autrefois, je veux du moins le garder d'une perte complète et irrémissible.

— Que vous êtes généreux! s'écria M. Van de Werve avec admiration. Vous vous mettez en route pour aller trouver votre neveu; vous mettez par là votre santé en péril... Ah! je prévois bien que le premier mot qu'il entendra de votre bouche sera son pardon. Et dire qu'un aussi grand sacrifice, qu'une aussi magnanime affection est ainsi récompensée! C'est affreux.

— Non, monsieur, répondit Deodati, je ne lui accorderai pas mon pardon. Geronimo ne sera plus jamais ce qu'il a été pour moi. Si je le retrouve ou s'il revient à moi, je lui donnerai un revenu annuel pour le mettre à l'abri du besoin, cela fait, je renonce à toute occupation mondaine, et me retire dans un cloî-

tre pour y attendre dans le recueillement et dans la paix qu'il plaise à Dieu de me rappeler à lui.

M. Van de Werve crut entendre ouvrir la porte de la rue. Il dit avec précipitation au vieux négociant :

— Signor, ma fille est à l'église; elle peut revenir à tout instant. Je vous prie de ne pas parler de ces choses en sa présence. Depuis la disparition de Geronimo, elle ne fait que prier et pleurer; tout est impuissant contre sa douleur; rien ne peut la consoler... Si nous allions lui briser le cœur en lui arrachant brutalement tout espoir, c'en serait assez peut-être pour la faire mourir... Ciel : qu'est-ce que cela? Le signor Turchi! Que lui est-il arrivé?

Il se leva vivement et regarda avec stupéfaction vers la porte de la salle.

Simon Turchi entra et voulut parler; mais il semblait que les mots ne voulussent pas sortir de sa bouche; car il s'arrêta tremblant au milieu de la chambre en murmurant d'inintelligibles plaintes. Il était pâle comme un mort, et ses cheveux se hérissaient sur sa tête.

Le vieux Deodati s'était aussi levé et regardait d'un œil interrogateur Turchi bouleversé.

Celui-ci dit enfin avec une précipitation insensée :

— Je suis allé à la maison du bailli, il n'était pas chez lui. On est allé à sa recherche; il va venir ici à l'instant avec ses agents. Il doit m'accompagner à mon

jardin (1). Ah! j'ai une terrible nouvelle à apprendre... Mais je m'égare; ma raison se trouble. Je ne puis rien dire, à vous surtout, signor Deodati... Malheureux vieillard! Dieu devait-il réserver à vos vieux jours une telle épreuve!

— Un nouveau malheur? Parlez, Simon, parlez, je vous en prie! dit Deodati d'une voix suppliante, et en chancelant d'anxiété sur ses jambes.

Turchi se laissa tomber comme épuisé sur un siége et dit d'une voix entrecoupée et haletante :

— Non, signor, ne me demandez rien; ce n'est pas moi qui briserai votre cœur sous un coup accablant. Hélas! hélas! qui pouvait s'attendre à un tel malheur! Mon malheureux ami, mon pauvre Geronimo!

Un torrent de larmes s'échappa de ses yeux; et, tandis que Deodati et M. Van de Werve le suppliaient de leur dire ce qui l'émouvait si extraordinairement, il balbutia d'un ton de refus :

— Laissez-moi me taire! Ah! le désespoir déchire mon cœur! Je dois parler au bailli seul à seul; il va venir ici....Si je pouvais douter! mais non, c'en est fait; plus d'espoir! Que le Dieu de miséricorde reçoive sa pauvre âme dans le ciel!

— De qui parlez-vous donc d'une manière si effrayante? s'écria le vieux Deodati. Son âme? L'âme de qui? L'âme de Geronimo?

(1) « Simon Turchi se rendit lui-même chez le bailli en lui disant que Julio, son domestique, avait tué Geronimo Deodati. » E. Van Meteren, *Hist. des Pays*, liv. I.

Quelqu'un s'avançait dans le vestibule vers le salon. Simon Turchi courant au-devant de lui et s'écria avec une sorte de joie pleine d'anxiété :

— Voilà le bailli ! Il va savoir le secret qui me brise le cœur.

Le bailli entra dans la salle, regarda tour à tour chacun avec stupéfaction et dit enfin à Simon Turchi, qui gémissait et se lamentait sans qu'il fût possible de saisir des paroles distincte :

— Vous m'avez fait venir ici en toute hâte pour me faire une terrible révélation? J'accours, mes agents sont sous la porte du vestibule. Avez-vous découvert les assassins de Geronimo. Parlez, Simon, que savez-vous?

— Une chose si horrible, messire bailli, que ma bouche n'ose balbutier le cruel secret. Ah! si je pouvais éternellement...

— Calmez-vous donc, signor, dit le bailli avec un grand sang-froid. Parlez clairement : qu'avez-vous appris ?

— Mais... mais... je voudrais être seul avec vous, messire bailli. La nouvelle que j'ai à vous apprendre, si je la révélais devant le signor Deodati, pourrait bien aussi amener un autre grand malheur.

Le vieux négociant s'était affaissé tout tremblant sur une chaise et dit enfin avec des larmes dans les yeux et une navrante expression de physionomie :

— Que vous êtes cruel, signor Simon! Que pourriez-vous me dire de plus terrible? Vous parlez de l'âme de

Geronimo; vous m'annoncez sa mort, et vous voulez me laisser en proie à cet horrible doute? Parlez, je vous en conjure, parlez!

Tout ce que venait de dire Simon Turchi n'était que fausseté et tromperie pour faire croire à ses auditeurs qu'il était ému jusqu'à en perdre la raison, et pour détourner par là leurs soupçons de lui et préparer le terrain pour sa révélation.

Il parut enfin se soumettre à la nécessité et dit, en poussant un profond soupir :

— Eh bien, fasse Dieu que l'affreuse nouvelle ne fasse pas saigner votre cœur comme le mien! Ecoutez! ah! je me meurs d'angoisse!... Vous savez que depuis deux jours mon domestique Julio a déserté mon service, parce que je l'avais sévèrement puni de ses dérèglements. Cette disparition m'inquiétait, parce que j'avais remarqué chez Julio un secret remords et un étrange sentiment de désespoir... Tout à l'heure, — il y a une demi-heure à peine, — je quittai ma demeure et me dirigeai vers l'église des Dominicains pour y prier pour mon pauvre ami. Chemin faisant, je pensais à mon domestique Julio; je m'effrayais à l'idée que, dans son désespoir, il pouvait avoir mis un terme à sa vie. Près du pont de la porte aux Vaches j'entendis tout à coup derrière moi une voix timide qui prononça mon nom. Je me retourne et je vois Julio devant moi. Je commençais à lui reprocher son absence; mais il posa le doigt sur ses lèvres et dit très-bas :

« — Signor, je vous prie de me suivre jusqu'au pont

là-bas; je dois vous confier un terrible secret avant de mourir.

» L'accent de sa voix était si étrange et si saisissant que je me sentis dominé et le suivis au delà du pont, jusqu'à un endroit solitaire, près de la rue Coppenolle. Ce qu'il me révéla là, faillit me faire mourir d'effroi et de douleur. Je dus m'appuyer de la main contre la muraille pour ne pas tomber; et ainsi, à demi étourdi et égaré, je reçus la confession d'un assassin repentant...

Un cri d'horreur échappa à Deodati. Haletant sous une curiosité pleine d'angoisse, M. Van de Werve regardait fixement le narrateur. Le bailli était beaucoup plus calme; il écoutait gravement et hochait la tête d'un air d'affirmation, comme s'il prévoyait quel serait le dénouement du récit de Turchi.

— Je n'ose presque continuer, murmura celui-ci. Mon âme se révolte en présence de la cruelle révélation que j'ai à vous faire; mais je comprimerai ma douleur.

Et, d'une voix beaucoup plus calme, il reprit :

— Anéanti et frémissant d'horreur et d'effroi, j'entendis la confession de Julio frapper mon oreille comme une sentence de mort.

» — Maître, me dit-il, j'ai commis un meurtre affreux. Le remords me poursuit comme une malédiction du Seigneur. Je veux mettre fin à ma coupable vie. Dans une heure je serai dans l'enfer pour l'éternité, mais je ne veux pas laisser le cadavre de ma victime enfoui dans une terre non bénite. Allez dans votre

pavillon; dans la cave la plus profonde, à l'extrémité du couloir souterrain, vous trouverez enterré le corps du signor Geronimo...

Un cri déchirant retentit dans le salon; le vieux Deodati se porta les mains au visage, et tandis que des soupirs étouffés et de pénibles sanglots s'échappaient de son sein oppressé, des larmes brûlantes tombaient à travers ses doigts sur le parquet de la salle.

Turchi poursuivit :

— Signor Geronimo! m'écriai-je tout hors de moi d'anxiété et d'effroi. Que dis-tu? As-tu tué mon pauvre ami? C'est impossible. Mais Julio m'imposa silence par un geste énergique et répondit :

» — Oui, j'ai cruellement mis à mort le signor Geronimo. Il me manquait de l'argent pour aller jouer aux dés et boire dans les tavernes; vous ne vouliez plus m'en donner. J'ai tué le malheureux gentilhomme pour lui prendre l'argent qu'il avait en poche. Adieu; aujourd'hui même c'en sera fait de moi. » Avant que j'eusse la pleine conscience de la situation et que la pensée me fût venue de saisir Julio, il avait disparu. Probablement, aujourd'hui encore, on...

Simon Turchi parut tout à coup s'effrayer et s'écria tout tremblant :

— Ciel! j'entends mademoiselle Marie.

— Pour l'amour de Dieu, pas un mot, pas un signe! dit M. Van de Werve d'une voix suppliante et en joignant les mains Comprimez votre émotion; épargnez-lui un coup mortel.

Marie Van de Werve entra dans le salon, l'œil plein d'interrogations. Elle avait vu sous la porte du vestibule quatre ou cinq agents de ville. Bien que la présence de ces gens ne s'expliquât pas pour elle, elle ne s'en était pas trop émue et à son entrée elle dirigea son regard vers son père comme pour lui demander ce que les gens de justice venaient faire chez lui.

Mais quand elle remarqua combien son père était pâle et quel embarras trahissait sa physionomie, elle tourna aussi les yeux sur les autres personnes.

Simon Turchi regardait le parquet d'un air de sombre désespoir; le vieux Deodati cachait en pleurant son visage dans ses mains.

Un cri d'angoisse s'échappa du sein de la jeune fille, et elle regarda tour à tour son père, Deodati, Turchi et le bailli; mais chacun d'eux se tut et semblait éviter avec crainte son regard inquisiteur.

— Va dans ta chambre, je t'en prie, Marie, dit M. Van de Werve. Donne-moi cette preuve d'affection. Ne demande rien...

La jeune fille, frappée par tous les indices d'un grand malheur, s'élança vers son père et s'écria en joignant les mains :

— Ah ! dites-moi ce que je dois craindre ! Qu'est-il arrivé ? Parlez, mon père ; rassurez moi ; ne me laissez pas dans ce doute affreux. Dites que je me trompe et que l'on n'a pas trouvé le cadavre de Geronimo ! Hélas ! il est mort... il est mort, n'est-ce pas ?

Et jetant les bras au cou de son père, elle se mit à



pousser des gémissements déchirants, et renouvela vingt fois sa prière pour apprendre ce qui les frappait tous d'une si vive et si inexplicable émotion.

M. Van de Werve voulut, sans lui donner aucune explication, conduire sa fille hors du salon; mais elle, tout à fait égarée, se dégagea de la main de son père, tomba aux genoux de Turchi et lui dit d'une voix suppliante :

— Par votre amour pour lui, signor, ayez pitié de moi! Dites-moi ce qui lui est arrivé. Ne souffrez pas que je sorte d'ici avec l'affreuse conviction dans le cœur qu'il est mort!

Turchi fixait silencieusement sur elle un regard qui sembait éteint par une indicible tristesse.

— Vous aussi vous êtes implacable, inexorable! s'écria Marie en se relevant vivement. Ah! son oncle, son père aura pitié de moi!

Elle courut au négociant qui fondait en larmes et se laissa tomber sur un siége à côté de lui, et, écartant les mains du vieillard de son visage, elle se mit à le conjurer en termes navrants de lui donner quelque renseignement qui la délivrât du triste soupçon qui la torturait.

Des larmes plus abondantes coulèrent des yeux de Deodati; il jeta ses bras au cou de la jeune fille, appuya ses cheveux blancs sur son sein et murmura pour toute réponse :

— Soyez bénie, ma chère enfant, de votre amour... Prions... prions!

M. Van de Werve était sorti du salon pour appeler la duègne de Marie; il rentra avec la vieille surveillante et dit à sa fille :

— Marie, lève toi et suis ta duègne; tu ne peux rester plus longtemps ici.

La jeune fille, comme pétrifiée par la douleur, resta immobile et paraissait ne pas avoir entendu les paroles de son père.

Celui-ci, dit d'une voix impatiente et sévère :

— Marie, quitte ce salon; je le veux, je l'ordonne; lève toi et suis ta duègne, obéis moi !

La jeune fille se leva lentement et se dirigea, en donnant la main à sa duègne, vers la porte du salon. Des larmes silencieuses s'échappaient de ses yeux comme des perles; accablée sous le poids de sa douleur, elle chancelait sur ses jambes et s'appuyait si pesamment sur l'épaule de sa compagne qu'un frisson saisit M. Van de Werve à la pensée que la pauvre enfant s'évanouirait avant d'avoir atteint sa chambre.

Tous, à l'exception du perfide Turchi peut être la suivaient du regard, le cœur palpitant et ému d'une profonde compassion.

Au moment où la duègne allait ouvrir la porte du salon devant sa maîtresse, on entendit sous la porte du vestibule un bruit étrange de cris incompréhensible...

La duègne ouvrit la porte.

Tout à coup Marie recula toute tremblante dans le salon, en tendant les mains en avant, comme si elle voulait détourner une sinistre apparition.

— C'est son âme, son esprit, s'écria-t-elle, qui est sorti de la tombe pour demander vengeance de ses meurtriers!

Elle s'arrêta sous le coup d'une nouvelle émotion et s'écria du ton d'une joie insensée :

— Il me sourit, ô mon Dieu! Il vit, il vit! Geronimo!

Ses forces l'abandonnèrent au moment où elle proférait ce nom chéri. Elle s'affaissa et tomba sans sentiment dans les bras du bailli qui, aidé de la duègne qui poussait de grands cris, la transporta dans un fauteuil voisin.

Le signor Geronimo parut dans la salle. Son visage était d'une pâleur mortelle et maigre comme celui d'un squelette. On pouvait voir, comme une large tache de sang desséché, la blessure qu'il avait reçue au cou; ses vêtements bien qu'un peu nettoyés, étaient encore en désordre et souillés. Il ressemblait vraiment à un spectre sorti de la tombe.

Dès que Turchi avait reconnu sa victime, il avait reculé en jetant un cri d'épouvante; et, sous le coup de l'idée que Dieu avait permis un miracle pour punir son crime, il tendait vers Geronimo des mains tremblantes, et paraissait demander grâce.

Le jeune homme jeta un regard de dégoût et de mépris sur Simon et s'écria :

— Toi ici? Assassin, affreux assassin! Tremble! tremble! Le juge suprême va te demander compte de mon sang... et de la mort de Julio!

Un murmure de surprise et de terreur remplit le salon; chacun avait les yeux fixés sur Turchi que l'apostrophe du jeune homme semblait avoir anéanti.

Geronimo secoua la tête comme s'il voulait chasser de son esprit de sombres pensées, et les bras ouverts s'élança vers le vieux Deodati et l'étreignit avec transport sur son sein.

— O joie sans égale! s'écria-t-il, les joues baignées de larmes. Bonheur inespéré! je revois mon bon oncle sur la terre! Vous avez souffert, n'est-ce pas? Vous avez souffert et gémi comme un père auquel on a arraché son unique enfant? Plus de tristesse maintenant! Je saurai vous récompenser de votre douce affection; je vous aimerai, je me montrerai reconnaissant, je vous vénèrerai jusqu'au bord de la tombe. Ah! bénissez le Dieu de miséricorde qui m'a sauvé des griffes de ce tigre altéré de sang... Mais, Marie? Où est Marie? Ah! là-bas, sur ce fauteuil... Ciel! ma pauvre amie, que lui est-il arrivé?

Il courut à la jeune fille évanouie, s'agenouilla devant elle, saisit une de ses mains et la baigna de larmes brûlantes en l'appelant par son nom d'une voix déchirante.

Pendant ce temps, la duègne était occupée à baigner le front de Marie d'eau et de vinaigre; M. Van de Werve plein d'angoisse et d'inquiétude, aidait la duègne dans ses efforts pour rappeler la jeune fille à la connaissance.

Pendant quelque temps Simon Turchi était resté

abattu sous l'impression de la soudaine apparition de Geronimo. Puis il s'était levé et allait se diriger vers la porte pour fuir; mais le bailli qui pénétra son dessein, avait tiré son épée et était allé se placer dans l'embrasure de la porte.

Simon Turchi comprit alors que tout était perdu pour lui. La tête baissée et le visage caché dans les mains, il se tenait au fond du salon. Ses jambes vacillaient sous le poids de son corps; il tremblait de tous ses membres; des soupirs d'angoisse et de sourds murmures de désespoir s'échappaient de son sein oppressé. La pensée de fuir ou de conjurer par ses supplications la sentence qui l'attendait surgissait bien dans son esprit; mais chaque fois un geste menaçant du bailli étouffait tout espoir dans son cœur et le forçait à baisser plus bas encore la tête sur la poitrine.

Marie sortit enfin de son évanouissement. Elle promena autour de la salle des regards surpris et interrogateurs, et parut d'abord ne pas se souvenir de ce qui était arrivé; mais quand Geronimo lui saisit les mains en poussant un cri de triomphe, un sourire de bonheur illumina son visage, et son regard ravi se fixa sur les yeux de son bien-aimé, tandis qu'elle disait :

— Ah! ce n'est pas un rêve! Il vit! je le revois! Geronimo, Geronimo!

Le jeune chevalier était tellement saisi par la douce émotion qu'il éprouvait que des larmes jaillirent de ses yeux et que, pour toute réponse, il ne put que balbutier le nom de son amie.

Peu d'instants s'étaient écoulés depuis l'apparition de Geronimo; les émotions des personnes présentes s'étaient succédées avec la rapidité de l'éclair, et personne n'avait eu le temps d'exprimer sa surprise par des paroles... Mais le bailli qui soupçonnait qu'il avait un triste devoir à remplir en cette circonstance, résolut de faire intervenir son autorité pour hâter la fin de cettre triste et émouvante scène.

Il éleva la voix et dit d'un ton impératif:

— Signor Geronimo, veuillez faire trève pour un instant à l'épanchement de votre joie. Au nom de la loi, je vous demande ce qui vous est arrivé et pourquoi vous nommez assassin le signor Turchi? Approchez et obéissez à mon ordre!

Geronimo pressa encore une fois la main de Marie, la tranquillisa par quelques douces paroles et se dirigea vers le bailli.

Turchi, prévoyant qu'on allait révéler son affreux forfait, se sentait mourir d'angoisse et de honte et se tordait convulsivement les membres. Il n'osait cependant lever les yeux sur son accusateur.

— Eh bien, signor, déclarez ce que vous savez, ordonna le bailli.

— Ah! c'est si horrible! dit Geronimo. Il y a cinq ou six semaines, Simon Turchi vint me trouver et me dit qu'un concours imprévu de circonstances l'avait mis dans le pressant besoin d'une somme de dix mille couronnes. S'il ne les trouvait pas immédiatement, sa maison de commerce devait tomber, et lui devait être

à tout jamais couvert d'infâmie. Il n'avait besoin de cette somme que pour un mois. Je lui prêtai les dix mille couronnes et, sur sa prière, pour dérober à mes commis la connaissance de ce prêt, je ne l'inscrivis pas sur mes livres et me contentai d'une promesse par écrit de remboursement.

Le vieux Deodati poussa un cri de joie, courut à son neveu et le serra dans ses bras avec effusion.

— Ah ! que Dieu en soit éternellement remercié, s'écria-t-il. Cher et digne Geronimo, tu me rends le bonheur de la vie ! Et ce perfide scélérat qui me faisait accroire que tu avais perdu dix mille couronnes au jeu ! Non, tu es pour cela trop vertueux, trop reconnaissant, trop aimant, mon fils, mon excellent fils.

— Cessez cette démonstration par respect pour la loi signor Deodati, dit le bailli. Eh bien, Geronimo, achevez votre déclaration.

— Quelle odieuse fausseté ! me faire passer pour un ingrat, pour un joueur ! murmura le jeune homme en levant les mains au ciel.

Et se tournant de nouveau vers le bailli, il reprit :

— A la dernière soirée qui a eu lieu dans cette maison, le signor Turchi m'a dit qu'un négociant étranger qui voulait rester inconnu me rembourserait les dix mille couronnes. Je devais, seul et en secret, me rendre à son pavillon, pour y échanger ma reconnaissance contre de bonnes traites sur l'Italie. Lorsque j'y vins, Julio, le domestique de Simon, me poussa dans un fauteuil à piége, où mon corps fut saisi et violemment

étreint par des ressors d'acier. Alors Simon Turchi apparut un poignard à la main; il m'arracha la reconnaissance et l'anéantit à mes yeux. Puis il voulut me plonger son poignard dans la poitrine; mais l'arme fut arrêtée par une amulette de cuivre suspendue à mon cou. Une blessure qu'il me porta au cou me parut le coup mortel; je sentis pendant un instant mon sang s'écouler à flots; et, fermant les yeux, je dis à la vie un éternel adieu...

Le vieux Deodati, sans conscience peut-être, avait tiré son épée du fourreau et semblait avoir grande envie d'en percer Turchi; mais le sévère regard du bailli le contint. Il continua cependant de tourmenter du poing le pommeau de son épée et de murmurer d'ardentes menaces contre le meurtrier qui se tenait toujours la face cachée contre le mur.

— Je m'éveillai dans un sombre cachot, reprit Geronimo, au bord d'une fosse fraîchement creusée qui m'avait été préparée pour l'éternel repos. Lorsque Julio revint pour enterrer mon cadavre, il me trouva vivant. Il voulait me tuer; mais il reconnut l'amulette que je tendais pour me protéger. J'étais sauvé. La vieille femme aveugle qui m'avait donné l'amulette pour me récompenser de l'avoir délivrée de l'esclavage des Turcs, était la mère de Julio. Cette même nuit, le signor Turchi a donné à son domestique Julio du vin empoisonné. Julio est mort dans mes bras, en me déclarant que le signor Turchi a payé le ribaud Brufferio pour m'assassiner. J'ai travaillé pendant des heures

pour sortir du jardin. Maintenant la miraculeuse protection du Seigneur sur moi s'est accomplie; me voici, sauvé de la mort la plus affreuse et au milieu de tout ce qui m'est cher sur la terre !

Geronimo retourna auprès de Marie qui levait vers le ciel ses yeux pleins de larmes et remerciait Dieu de la miraculeuse conservation de son fiancé... Mais la voix impérative du bailli retentit dans l'escalier; chacun soupçonnait ce qui allait se passer et regardait en frémissant Simon Turchi.

Celui-ci, en proie à un affreux égarement, avait compris le sens de l'ordre du bailli. Il se jeta à genoux, rampa jusqu'au milieu de la salle, et s'écria les bras tendus et les yeux baignés de larmes :

— Oh ! messire Van Schoonhoven, Geronimo, je me suis rendu coupable d'un crime affreux; je mérite votre haine, votre mépris, je mérite la mort... mais grâce, pitié, ayez compassion de moi ! Epargnez-moi la honte de l'échafaud ! Ne flétrissez pas ma famille d'une éternelle infamie ! Laissez-moi fuir à l'autre bout du monde ! Ah ! pardon, pardon ! Ne me livrez pas au bourreau !

Cinq agents de la justice se montrèrent sur le seuil du salon.

— Qu'ordonne messire le bailli ? demanda leur chef.

— Qu'on lie les mains derrière le dos à ce signor ! répondit le bailli.

— O ciel ! me lier les mains à moi ! me garrotter comme un voleur ! s'écria Turchi avec horreur.

— Garrotter un gentilhomme? répéta avec surprise le chef des agents.

— Exécutez mon ordre sur-le-champ! ordonna le bailli. Ce gentilhomme est un infâme voleur et un lâche assassin. Qu'on le conduise à la prison et qu'on le jette dans le cachot le plus profond; sa tête coupable tombera sur l'échafaud.

En moins de quelques instants, les agents du bailli eurent lié les mains de Turchi derrière le dos, bien qu'il eût d'abord fait quelque résistance.

Alors ils l'entraînèrent de vive force hors du salon. Le bailli suivit le malfaiteur.

A peine Simon Turchi et ses gardes étaient-ils dans le vestibule et avaient-ils disparu à leurs yeux que Marie et Geronimo poussèrent un cri de joie.

Marie sauta au cou de son père; Geronimo, pleurant de joie, posa sa tête sur le sein de son oncle... mais le vieux Deodati se dégagea de ses bras et dit :

— Mes chers enfants, accomplissons d'abord un devoir sacré de reconnaissance. Dieu a si visiblement protégé ici l'innocence que sa présence au milieu de nous me fait tressaillir de respect. Votre beau rêve deviendra une réalité. Ah! prosternons-nous devant le Seigneur et bénissons son nom... Prions! prions!

Il s'agenouilla devant le crucifix, inclina le front et joignit les mains.

Geronimo et Marie s'agenouillèrent aux côtés du vieillard; M. Van de Werve s'inclina derrière eux.

Pendant longtemps, bien longtemps, le murmure de leurs prières retentit dans la salle...

XIII

Il était six heures du matin.

L'éclat du jour et la hauteur du soleil dans le ciel, serein à cette heure matinale indiquaient que la chaude saison d'été avait remplacé le doux mois de mai.

Il devait sans doute ce jour-là se passer à Anvers une solennité ou une fête; car par toutes les portes les habitants de la campagne affluaient dans la ville. Les rues étaient pleines de gens de tout âge, qui, tout en causant et en riant, se hâtaient vers le centre de la ville, comme si un joyeux et magnifique spectacle les y attendait. Mais c'était surtout par la porte de Borgerhont que les habitants des populeux faubourgs et des villages voisins se précipitaient comme un torrent vers la ville. La presse était parfois tellement violente dans l'étroit passage que les femmes et les enfants couraient risque d'y être écrasés.

Personne cependant ne paraissait prendre garde à leurs cris d'angoisse; tous poursuivaient leur route avec une hâte fiévreuse, sans regarder autour d'eux, jusqu'à l'extrémité de la première longue rue, un con-

cours extraordinaire de peuple vint éveiller tout à coup leur curiosité.

Devant la demeure de M. Van de Werve se trouvait un groupe compacte de bourgeois qui semblaient attendre avec impatience et regardaient dans la porte cochère ouverte à deux battants. Par un sentiment de respect, ils se tenaient très-calmes, ne parlaient qu'à demi-voix de ce qui allait se passer et ouvraient même un passage chaque fois qu'un chevalier ou un personnage notable se présentait pour entrer dans la maison.

Le but qui attirait les innombrables passants vers le centre de la ville devait être bien attrayant, car la plupart ne suspendaient pas leur marche et ne détournaient même pas la tête. D'autres s'approchaient du rassemblement, et quand ils avaient reçu pour réponse à leur question que « mademoiselle Van de Werve allait partir pour l'Italie » ils reprenaient aussi leur course, comme si la vue de ce départ ne leur eût pas offert assez d'intérêt pour contrebalancer une bonne place à un spectacle plus imposant.

Beaucoup cependant restaient et s'efforçaient d'apprendre plus particulièrement le véritable motif de ce concours de peuple en cet endroit.

Un vieux paysan à cheveux gris, après avoir inutilement prêté l'oreille pendant quelque temps aux propos qu'échangeaient les bourgeois, reconnut dans la foule un homme de son village qui demeurait depuis quelques années en ville, près de l'église Saint-Jacques, et

qui, par conséquent, devait savoir mieux que les autres ce qui se passait chez M. Van de Werve.

Il se fraya un passage à coups de coude jusqu'à son ami, lui frappa sur l'épaule, et dit :

— Qu'y a-t-il de nouveau ici, maître Jean, pour que le peuple s'y rassemble ainsi ? J'entends dire là derrière que mademoiselle Van de Werve va partir pour l'Italie...

— Ah! maître Steven, dit l'autre, c'est madame Geronimo Deodati qu'il faut la nommer.

— Est-elle donc mariée? La complainte de Simon Turchi, que j'ai entendu chanter vendredi dernier, parle d'une charmante jeune fille...

— On dirait, maître Steven, que notre village est à l'autre bout du monde. Chacun, à Anvers, jusqu'aux enfants, a béni et fêté ce mariage comme une preuve éclatante de la justice de Dieu...

— En effet, ami Jean, comme dit la complainte de Simon Turchi, le Seigneur a, dans cette affaire, visiblement vengé la vertu et puni le crime. L'assassin meurt de la mort la plus affreuse et la victime devient l'époux de la plus noble et de la plus riche demoiselle qui se trouve dans tout le marquisat. La connaissez-vous, maître Jean?

— Si je la connais? Elle passe tous les jours deux fois devant ma porte pour se rendre à l'église. Je livre le pain chez elle, et j'ai eu souvent occasion de parler à cette aimable demoiselle.

— Je voudrais bien la voir aussi, dit le vieillard,

mais je n'ai pas le temps d'attendre, sans cela j'arriverais trop tard au grand marché.

— Ne craignez rien, répondit maître Jean. il se passera bien une heure encore avant que la charrette du bourreau sorte de la prison.

Le vieux paysan parut hésiter sur ce qu'il devait faire.

— Mais êtes-vous sûr que la demoiselle va partir immédiatement? demanda-t-il.

— A l'instant même, maître Steven; on se presse là dedans autant qu'on peut. M. Van de Werve veut être hors de la ville avant que le bourreau commence son œuvre.

— C'est bien étonnant, remarqua le villageois. Pourquoi avoir attendu jusqu'aujourd'hui? à leur place, je serais parti depuis longtemps.

— Ah! c'est encore une preuve de l'intervention de Dieu dans ces terribles événements, répondit maître Jean. Depuis huit jours, le vaisseau qui doit les emmener en Italie est prêt. Le vent est resté invariablement pendant tout ce temps au sud-ouest; ce n'est que cette nuit qu'il a tourné à l'est et a rendu le départ possible; mais la marée est haute maintenant et commencera justement à descendre à l'heure fixée pour la mort de l'assassin. Vous voyez bien que Dieu lui même a voulu que M. Van de Werve reste ici jusqu'à ce que sa toute puissante vengeance soit pleinement accomplie.

— Et elle part pour l'Italie? Pour toujours?

— Oh! non, c'est un voyage de noce. Elle reviendra

dans un an, dès qu'elle aura oublié un peu, dans la riche et belle Italie, la perfidie et la cruauté de Simon Turchi... Arrière, maître Steven, arrière ! les voilà, je crois.

Du sein de la foule s'éleva une joyeuse acclamation, et chacun se pressa vers la porte pour se trouver sur le passage de madame Geronimo Deodati. Ceux qui ne la connaissaient pas voulaient voir une fois la noble jeune femme dont le nom était mêlé à la sanglante histoire de Simon Turchi et que l'on vantait comme un modèle de pure vertu, de fervente piété et d'idéale beauté. — Les voisins et les connaissances étaient réunis là pour la saluer encore une fois, pour lui adresser un respectueux et cordial adieu et pour lui souhaiter un heureux voyage...

Marie Van de Werve, aujourd'hui madame Geronimo Deodati, parut sous la porte, tenant la main de son mari.

Dès que les bourgeois et le peuple l'eurent aperçue, de longues acclamations s'échappèrent de toutes les bouches ; on agitait les chapeaux, on levait les mains en l'air; on remplissait l'air de cris joyeux et l'on se pressait pour pouvoir jeter un seul coup d'œil sur les traits angéliques de la belle jeune femme et sur le visage noble et distingué de son époux, si miraculeusement arraché, par l'intervention de Dieu, aux griffes de son cruel ennemi, Simon Turchi.

M. Van de Werve marchait à côté de sa fille ; le vieux Deodati était à côté de son bien-aimé neveu Geronimo.

Puis suivaient les deux frères mariés de Marie, et un grand nombre de proches parents et d'amis de son père, ainsi que quelques Italiens, Espagnols et Portugais qui voulaient accompagner leur ami Geronimo jusqu'au bord de l'Escaut.

Lorsque Marie entendit les bénédictions et les joyeuses acclamations du peuple, lorsqu'elle vit des milliers d'yeux, brillants d'enthousiasme et d'amour, fixés sur elle, une vive rougeur colora son front et ses joues, et, tout émue, elle baissa les yeux. Mais, relevant immédiatement la tête, elle adressa à la foule charmée un regard plein d'affection et de reconnaissance qui, par une impression inexplicable, fit battre d'émotion tous les cœurs et monter vers le ciel avec plus d'élan qu'auparavant les acclamations.

Sur un signe de M. Van de Werve, la foule s'ouvrit respectueusement, et tout le cortége des parents et des amis s'avança d'un pas rapide dans la rue.

La multitude se referma derrière eux, en répétant, sans se lasser, ses acclamations.

Partout où passait le couple devenu célèbre, les habitants s'empressaient de sortir de leurs maisons, et témoignaient bruyamment leur respect et leur amour pour ceux que le ciel avait si manifestement protégés.

Cette marche vers l'Escaut ressemblait à un véritable triomphe.

M. Van de Werve, accoutumé à ces démonstrations de respect, ne semblait pas particulièrement touché de cet

accueil. Il saluait à droite et à gauche avec une calme politesse.

Le vieux Deodati, au contraire, était profondément ému. Lui qui, ordinairement marchait un peu courbé, relevait maintenant la tête avec fierté. Il semblait rajeuni ; un doux sourire se jouait sur ses lèvres et il reportait les yeux de la foule sur Geronimo comme s'il eût voulu dire : — Je suis son père nourricier et son oncle.

La main de Geronimo tremblait dans celle de sa charmante femme; son cœur battait vivement; sur son visage rayonnait la joie du cœur et le bonheur de l'âme.

De temps en temps il portait les yeux avec une singulière fixité sur Marie, et alors une joie secrète le faisait tressaillir. Chaque pas qu'il faisait le rapprochait de sa chère patrie, de l'Italie, où il allait paraître au milieu de ses parents et de ses amis, avec la plus belle et la plus aimable compagne que Dieu lui-même lui avait donnée. Comme sa vie serait douce et heureuse ! Quelle jouissance que de respirer l'air parfumé du pays natal, la main dans la main de sa bien-aimée Marie, de parcourir avec elle ses collines et ses vallons, d'admirer sa splendide nature, et, jusque sur la cime de ses majestueuses montagnes, d'élever les mains vers Dieu et de le remercier de sa généreuse bonté !

Il était encore plongé dans la contemplation du bonheur que lui promettait l'avenir que le cortége passait sous la porte du Chantier et atteignait le quai.

Un cri de joie échappa à Geronimo. Au milieu de l'Escaut, se trouvait la galère *Il Salvatore*, pavoisée de pavillons de mille couleurs, et, comme si le pesant navire eût senti quel précieux trésor la Néerlande allait lui confier, il se balançait et s'agitait avec impatience sous le souffle d'une brise favorable.

Une partie des matelots étaient occupés à lever l'ancre ; on entendait jusqu'au quai le grincement accéléré du cabestan. Tout le reste de l'équipage se trouvait sur les mâts et dans les cordages et agitait ses chapeaux en faisant retentir l'air de l'énergique cri de bienvenue :

— *Benvenuto! benvenuto!... Viva, viva la nostra signora!*

En même temps, cinq ou six coups de canon éclatèrent sur les flancs de l'*Il Salvatore;* la solennelle détonation se propagea en longs échos sur la surface du fleuve.

La foule répondit du rivage par une triple acclamation et le dernier retentissement des canons alla se perdre dans les vivats qui couraient sur les quais et sur les navires.

Sur ces entrefaites, des poignées de mains et des embrassements s'échangeaient au bord de l'Escaut entre parents et amis. Plus d'un versait des larmes en balbutiant l'adieu. Plus que les autres encore, Marie Van de Werve devait être émue; car elle pleurait abondamment lorsque ses deux frères déposèrent un baiser inquiet sur son front.

Geronimo s'était contenu jusques-là. Ses yeux brillaient bien et on pouvait bien voir qu'ils étaient gonflés de larmes, mais il faisait bonne contenance et ne pleurait pas.

La galère *Il Salvatore* avait levé l'ancre ; les voiles fasièrent d'abord, mais bientôt elles prirent le vent et se gonflèrent en courbes gracieuses. Le vaisseau descendait majestueusement le fleuve avec la marée.

M. Van de Werve, Deodati et leurs deux heureux enfants entrèrent dans la barque qui les attendait. Pétronille, la duègne, prit place à côté de ses maîtres... On échangea encore un dernier adieu et les huit rames tombèrent à la fois dans l'eau. La barque, poussée par les robustes bras des matelots, s'élança sur le fleuve et fit écumer les flots sous sa course rapide.

En ce moment, des larmes coulèrent sur les joues de Geronimo. Il jeta les bras au cou de Deodati, et l'embrassant avec transport, il s'écria :

— O mon cher oncle, mon bon père... l'Italie ! l'Italie !

Et, levant les yeux au ciel, il dit d'une voix pleine de reconnaissance.

— Béni soyez-vous, mon Dieu pour toutes les souffrances que vous m'avez envoyées : béni soyez-vous pour votre infinie bonté. Il vous a plu de me la donner pour épouse, elle va être ma compagne dans ma patrie bien-aimée... Ah ! merci, mille fois merci pour tous vos bienfaits !

A peine ces paroles s'étaient-elles échappées de ses lèvres que la barque abordait la galère.

On descendit une échelle, et tous, aidés par les matelots, montèrent sur le pont.

Le pilote donna un signal, toutes les voiles furent déployées, le navire hésita un instant, comme s'il cherchait le vent, et s'avança ensuite rapidement sur le fleuve majestueux.

Cinq ou six coups de canon retentirent de nouveau sur les flancs d'*Il Salvatore*, et le peuple qui couvrait les quais et les vaisseaux répondit à ce salut tonnant par des acclamations qui se prolongèrent jusqu'à ce que la galère eut disparu à tous les yeux derrière la tête de Flandre....

Comme si chaque spectateur en ce moment eût été animé par une même pensée, la foule entière se retourna, s'éloigna par toutes les portes de l'Escaut et les issues du Chantier et se mit à courir en toute hâte vers l'intérieur de la ville.

Le torrent de peuple qui venait de quitter si précipitamment les quais atteignit bientôt le grand marché, mais trouva cette place et les rues voisines tellement encombrées de monde, qu'il n'y avait pas moyen de pénétrer de deux pas dans cette multitude compacte.

La vaste place qui s'étend devant l'hôtel de ville était couverte, aussi loin que pouvait porter la vue, d'une mer de têtes ; toutes les fenêtres étaient pleines de femmes et même d'enfants; les toits et les gouttières fourmillaient de curieux, les balustrades de fer

des puits semblaient ployer sous le poids des enfants des rues qui s'y cramponnaient.

Il régnait cependant un imposant silence. Pas un bruit ne se détachait sur le sourd murmure de ces milliers d'hommes, sinon le glas sombre et funèbre de la cloche des morts, qui laissait tomber un à un dans l'air ses sons plaintifs... et parfois aussi un cri de détresse, si déchirant, si affreux qu'il faisait tressaillir et pâlir les spectateurs, plus encore que le son lugubre de la cloche des morts.

Tous les yeux étaient tournés vers l'hôtel de ville et fixés sur un point devant cet édifice, d'où un épais nuage de fumée s'élevait en tournoyant dans les airs, et où le sinistre cri de détresse s'échappait d'un brasier.

Ce qui se passait ce jour-là sur le grand marché, à Anvers, nous est rapporté dans les termes suivants par Matteo Bandello, évêque d'Agen, qui vivait à cette époque, et parle d'après un témoin oculaire.

« Au jour fixé, Simon Turchi fut enfermé dans ce même fauteuil... et conduit sur une charrette par les rues d'Anvers, le bon père l'accompagnant toujours et lui prodiguant ses exhortations. Lorsqu'ils arrivèrent sur le grand marché, le fauteuil avec Simon dedans fut descendu de la charrette. Les bourreaux allumèrent autour un petit feu qu'ils alimentaient de temps en temps avec du bois, de telle sorte néanmoins que la chaleur ne fut pas trop forte, mais suffit pour rôtir lentement le malheureux Turchi. Le religieux se trou-

vait aussi près de lui que le lui permettait la chaleur, et lui cria à plusieurs reprises :

» — Simon, voici le moment de se repentir! Le patient répondit aussi longtemps qu'il le put :

» — Oui, mon père. Autant qu'on pouvait en juger par l'extérieur.

» Simon Turchi montrait une grande repentance, beaucoup de patience, et s'abandonnait avec résignation à la mort cruelle et infamante qui l'attendait. Lorsqu'on vit qu'il avait rendu l'esprit, on prit le corps à demi-brûlé avant qu'il fût devenu tout à fait méconnaissable et on le transporta hors de la ville où on l'attacha à un poteau avec une chaîne de fer, et on lui mit au côté le poignard avec lequel il avait frappé le jeune Deodati. Le poteau fut planté au bord d'un chemin public afin qu'il pût être vu de chacun, pour servir d'exemple, comme flétrissure et châtiment du cruel meurtre commis. »

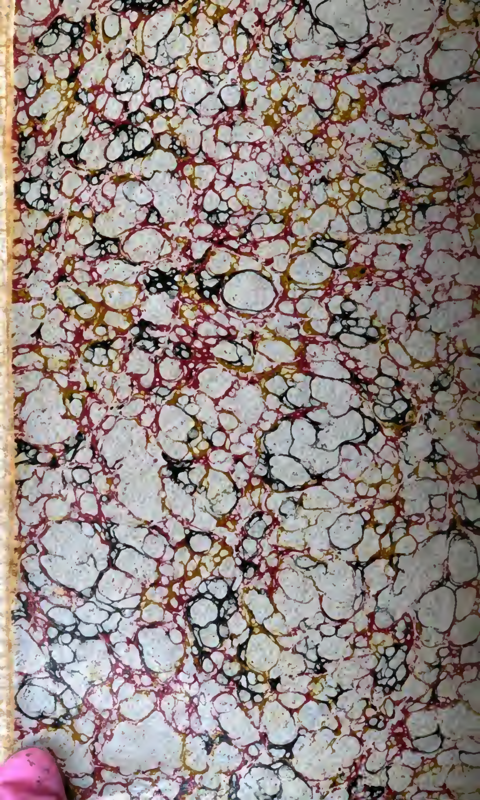


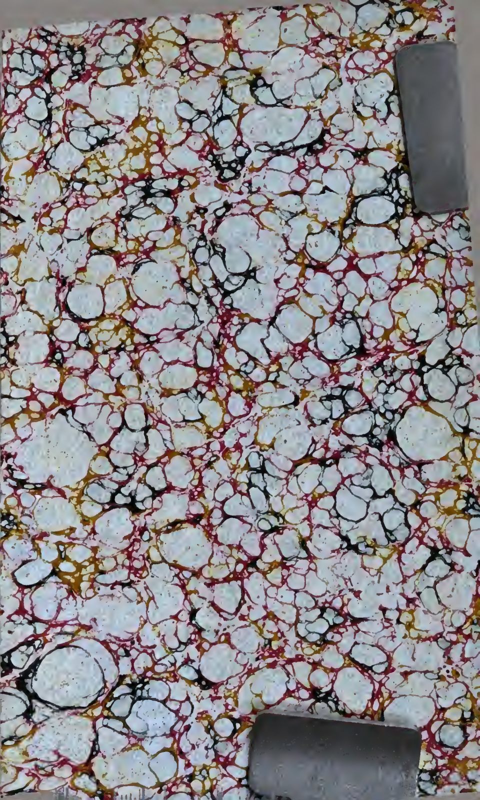
FIN.

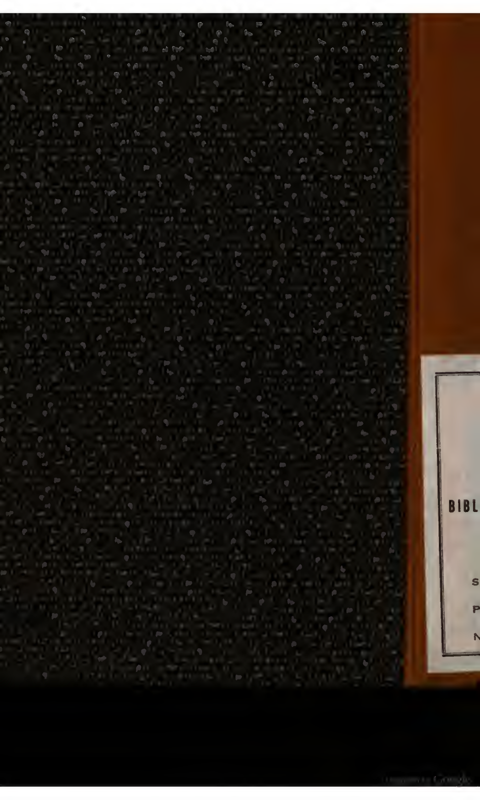
POISSY. — TYP. ET STÉR. DE AUG. BOURET.










BIBL
S
P
N